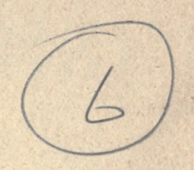

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01118381 1



LETTRES

DE

GEORGES BIZET

Paris. — Imp. L. Pochy, 52, rue du Château. — 1246-10-08.

LETTRES

DE

GEORGES BIZET

IMPRESSIONS DE ROME (1857-1860)

LA COMMUNE (1871)

PRÉFACE

DE

LOUIS GANDERAX



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

PRÉFACE

Voici une petite feuille de papier, un peu jaunie, un peu molle, qui porte l'en-tête : *Conservatoire Royal de Musique et de Déclamation*. Le mot : *Royal*, est biffé à la main, sans que nul autre le remplace. Et la date explique cette rature : 9 *octobre* 1848. — Depuis sept mois et demi, la royauté s'est éclipsée, la République rayonne. — Et ce texte suit :

Je vous annonce, Monsieur, que vous êtes admis au nombre des élèves auditeurs de piano du Conservatoire de Musique et de Déclamation, en attendant qu'une place devienne vacante dans la classe de piano de M. Marmontel.

Je vous invite à vous rendre au Secrétariat, le

l'automne de 1860, va donner de ses nouvelles, en échange des leurs, à ses parents.

« Cher papa et chère maman », tels sont les premiers mots de sa première lettre ; ainsi pourrait commencer chacune, jusqu'à la dernière. Et le reste est bien d'accord avec ces mots-là. Dès sa seconde lettre, le voyageur éprouve le besoin d'écrire : « Je suis plus *homme* que vous ne le croyiez... » Vers le milieu de son séjour, le 17 août 1859, il mande à sa mère : « Je ne t'ai pas parlé de ma maladie du mois de mai... Au mois de mai prochain, j'aurai peut-être encore quelque gonflement d'amygdales, et ce sera tout, car cette maladie chez moi tient à la croissance... » Et vers la fin, le 10 juillet 1860 : « Je t'apporterai un ravissant portrait de moi. C'est mon ami Giacomotti qui m'a fait ce charmant cadeau... J'aurais voulu que tu le visses avant moi ; tu ne m'aurais pas reconnu. J'ai surtout grandi... »

Oui, c'est bien les lettres d'un grand garçon qui grandit encore et qui, devant ses parents, — bonnes gens de mœurs bourgeoises et d'âme artiste, — lui-même conscrit de l'art, ambitieux de gloire et confiant avec simplicité, avec naïveté, dans ses forces et dans son

étoile, demeure petit garçon. L'intérêt de ces lettres familières et leur agrément, aujourd'hui que nous connaissons la suite, hélas ! trop brève, de sa vie, c'est justement qu'elles nous font assister à sa croissance, intellectuelle et morale autant que physique. En les offrant au public, on pourrait donner pour épigraphe au recueil le sonnet fameux de Musset :

Ce livre est toute ma jeunesse ;
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais dû le corriger.

Mais quand l'homme change sans cesse,
Au passé pourquoi rien changer ?
Va-t'en, pauvre oiseau passager ;
Que Dieu te mène à ton adresse !

Qui que tu sois qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

Ou plutôt, il l'a fait, au jour le jour, sans le moins du monde « y songer », ce livre in-

génu. Et comment l'aurait-il pu « corriger »? En ce temps-là même, il avouait à sa mère : « Je ne me relis jamais. » Dans les quinze années qui ont suivi son départ de Rome, ses opinions sur tel ou tel compositeur ont pu se modifier, comme ses opinions sur le génie politique et militaire du malheureux Napoléon III. Lui-même, assurément, n'aurait pas voulu pallier ce désaccord; il n'est plus là pour l'expliquer. Mais sa prose de pensionnaire, à ce musicien, est « d'un enfant » à la fois, « d'un adolescent » et « d'un homme ». Et rien ne s'y trouve qui porte, après avoir tout lu, à le « condamner »; loin de là, tout porte à l'estimer, à l'aimer, certes : ah! le sensible, intelligent, vif et joyeux type de jeune Français! Qu'il est vibrant et qu'il est gentil! qu'il est « sympathique » — *simpatico,* ne manqueraient pas de dire les gens de là-bas — et qu'il est amusant!



La piété filiale, chez lui, est une passion. Et, sans doute, avec la belle assurance de cet âge, il dogmatise : « Je suis devenu très sévère en fait de passions, car je suis persuadé qu'en les

combattant dès le principe, on s'en rend toujours maître. » A la bonne heure ! Mais, apparemment, il ne s'est point avisé de combattre celle-là « dès le principe », — dès sa naissance, à lui. — Sa piété filiale est docile non moins qu'affectueuse ; il est sincère en se disant, « pour la vie et après, un fils soumis et aimant » ; il ne pensera pas s'humilier en adressant à ses père et mère, peu avant son retour à Paris, ce placet qui fait sourire : « Si vous voulez vous décider à me croire assez grand garçon et assez honnête homme pour avoir en moi une confiance que je mérite, tâchons d'arranger ce que je vous propose : vivre avec vous est le plus cher de mes vœux. Si je tiens à avoir une autre clef, c'est, croyez-le bien, autant pour vous que pour moi : je ne veux pas vous gêner... » Mais, suivant l'ordinaire des passions, elle est inquiète aussi, inquiète parfois jusqu'à la fureur, cette piété filiale. Voyez comme, arrivant à Venise, ouvrant une lettre dont la première ligne lui révèle brusquement la maladie de sa mère, il est d'abord aveuglé par le sang, il suffoque, puis se précipite sur un malencontreux gondolier pour l'étrangler : il faut que son doux et paisible compagnon, « cet excellent

Guiraud », le lui arrache des mains. Cependant il débarque sur la place Saint-Marc : la vue de cette « féerie » aussitôt rend l'artiste à lui-même, il résout de partir sans délai pour Paris. « Lis ta lettre avant », murmure Guiraud; et, dans cette lettre, l'impatient voyageur trouve sur-le-champ « de quoi se tranquilliser un peu ».

L'amour est encore, à cette époque, le cadet de ses soucis. En attendant qu'il en éprouve les grandeurs et les beautés, respectueux des honnêtes femmes, qu'il juge par l'exemple de sa mère, il n'a sur les autres aucune illusion juvénile : « Je n'aime pas les femmes de mœurs équivoques, et, si je consens à me désennuyer quelquefois chez elles, je ne les prise pas assez pour les voir chez moi avec plaisir. » Fort de l'expérience et de l'autorité que l'on s'arroge volontiers à vingt ans, il disserte sur le cas d'un camarade, lequel en a vingt-huit, — presque un vieillard : — « Heim a vécu dans sa famille, comme moi, mais il s'en faut qu'il ait vu comme moi la vie parisienne... Il se dit qu'il est peut-être dommage d'avoir de la fortune et de n'avoir jamais goûté de cette vie si séduisante pour ceux qui ne la connaissent pas... Je comprends cette maladie, mais je ne l'aurai jamais. Je

prendrai tout comme un autre ma part du gâteau, qui est quelquefois un peu amer ; j'en prendrai sans gloutonnerie et de manière à ne pas avoir d'indigestion. »

Il annonce, d'ailleurs, ce moraliste : « Je n'aime plus les gâteaux, ni les glaces, ni les bonbons (à part les marrons glacés). Je suis devenu une petite perfection. » Il ajoute : « Il n'y a que mon naturel querelleur qui tienne bon : un coup de coude dans la rue, un regard trop longtemps attaché sur moi, et brrrrrrrrr... me voilà parti ! » Après quoi, il déclare : « La mort de M. L... m'a vivement affecté. Quelle est la cause de son duel ?... Si c'est une femme, c'est absurde. Si c'est une autre cause, c'était peut-être nécessaire. » Et plus loin : « Je risquerais volontiers ma vie pour un ami, mais je me croirais idiot s'il me tombait un cheveu de la tête à cause d'une femme. »

L'amitié, oui, voilà son autre passion, rapide, solide, zélée, militante. Paul Dubois, au bout de quinze jours, est « un vieil ami ». Que dire d'Eugène Heim et d'Hector Gruyer ? Considérez seulement comme notre paladin venge sur madame Zimmerman, épouse de son professeur et belle-mère de Gounod, l'injure qu'elle a faite au

premier en négligeant de lui répondre, et comme il prend parti pour le second, élève de son père, — « du *seul professeur* qui connaisse *l'art de la voix* », — contre Gounod en personne. Que dire de Gounod lui-même et de Guiraud ? De l'un, dans cette minute de rancune, il se hasarde à se plaindre malicieusement : « Gounod ne m'a plus écrit. C'est d'autant plus absurde que, lorsqu'il me reverra, il pleurera de tendresse, et moi aussi, ma foi, car il n'y a rien de communicatif comme l'amitié, feinte ou non. » Mais il lui rend avec usure une amitié qui n'est pas feinte, et dont le support est l'admiration, — et cette admiration, pas plus que cette amitié, ne se démentira jamais : — « Pour lui, l'art est un sacerdoce... Il est le seul homme qui adore vraiment son art parmi nos musiciens modernes. » Et quant à l'autre, à Guiraud, si Georges Bizet parfois est tenté de chasser les vendeurs du temple, il gardera toujours auprès de lui ce frère d'élection comme un laïque et moderne saint Jean.

Bon camarade, — lorsqu'il partira de l'Académie, « ceux mêmes qu'il regardait comme des indifférents » lui serreront « la main, les larmes aux yeux », et lui, pour sa part, il pleurera « six heures, sans désemparer », — affable,

mais franc, exigeant la franchise, entier dans ses convictions, aimant, d'ailleurs « à blaguer les autres » et « ne pouvant pas supporter qu'on se fiche de lui », batailleur de toutes façons, la main cordialement ouverte et la gifle prompte, il est gai, le plus souvent, de cette gaieté qui est un signe de vigueur morale, une variété du courage, une vertu. Après une angine, il mande à ses parents : « J'ai énormément maigri en huit jours et je me vois maintenant une foule d'os que je ne me connaissais pas... Cette petite maladie m'a fait grand bien : je me sens l'esprit plus frais et plus dégagé. Cette monotonie de bonheur et de santé devenait fastidieuse. »

Il n'a que peu de goût pour l'état militaire en temps de paix, — « la plus absurde carrière du monde » ; — mais, à peine apprend-il que Victor-Emmanuel bouscule intrépidement les Autrichiens, il exprime ce regret : « Je t'assure que, si je savais les mathématiques et un peu de stratégie, je serais déjà en Piémont, où je ne tarderais sans doute pas à gagner mes épaulettes. »

Il maudit « les jésuites et leur séquelle », voire « la prêtraille » ; mais il fait cette profession de foi : « C'est singulier, plus je m'affermis dans mes croyances chrétiennes, et plus je dé-

teste ceux qui sont chargés de nous les enseigner. Heureusement, on peut aimer Dieu sans aimer les curés. » — Quitte à s'écrier bientôt, à propos de musique : « On me demande du religieux : eh bien ! je ferai du religieux, mais du religieux païen... A vrai dire, je suis plus païen que chrétien. »

Il parle sans vénération de « la boutique gouvernementale », où le spirituel About rêve de s'insinuer : « Quelle diable de rage ont donc tous ces hommes de lettres ?... Pourquoi donc se jeter à corps perdu dans la politique ?... » Et sa politique étrangère, à lui, n'est pas compliquée : « Un jour les Français partent, le lendemain ils restent ; on se bat un jour, on s'embrasse l'autre. Qu'ils aillent tous au diable ! Pourvu que la France s'en tire avec gloire et à son honneur, c'est tout ce que je demande. »

Il apprécie durement les mérites civiques et militaires des Italiens, les Piémontais exceptés; il n'a que des anathèmes fort modérés pour notre adversaire, l'Autriche; mais il exècre l'Angleterre : « Je donnerais deux ans de ma vie pour voir abattre cette nouvelle Carthage... Espérons qu'une fois l'Autriche vaincue on passera à des exercices plus difficiles et autre-

ment importants. Je crois qu'on pourra reprendre *Charles VI* avant peu... » Est-il assez de son pays et de son temps, — et de son âge?

***

Oui, chrétien la veille, il se découvre païen pour mettre en musique un poème d'Horace; et sa haine de la « perfide Albion » se soulage par ce vœu, la reprise de *Charles VI*. Si mêlé qu'il soit, en effet, aux réalités humaines, aux plus immédiates, il est toujours un artiste, épris de son art : « Que nous sommes heureux, nous autres peintres, musiciens, sculpteurs ! Voilà des états !... » Disons mieux : il veut que la vie soit l'intime aliment, la substance de son art, et que son art soit une forme de la vie.

Apprenti compositeur, il n'est pas un croque-note qui se nourrit uniquement de contrepoint et de fugue et s'ankylose doctement sur son papier à musique, mais un jouvenceau de saine complexion, de sang riche et de nerfs frémissants, et dont l'esprit semble prêt, comme le corps, à toutes les honnêtes jouissances. Observez le bilan de sa première année :

« J'ai lu plus de cinquante volumes, tant d'histoire que de littérature, j'ai voyagé, je suis devenu un peu connaisseur en peinture, en sculpture, etc. » S'il aime les livres, il n'est pas de tempérament « livresque »; il n'est pas un rat de bibliothèque, et, plutôt qu'un rat de ville encore, — de la Ville éternelle, — il serait, nous l'allons bien voir, un rat des champs. S'il aime Rome, c'est dans sa vérité historique et dans sa vérité quotidienne, intime, populaire, plutôt que dans ses pompes: « Chaque rue, même la plus sale, a son type, son caractère particulier, quelque chose de l'antique ville des Césars... Les objets qui me froissaient le plus font maintenant partie de mon existence : les madones ridicules au-dessus de chaque réverbère ; le linge à sécher étendu à toutes les fenêtres, le fumier au milieu des places, les mendiants... » Il s'en explique même avec une liberté quelque peu brutale : « Tu me parles beaucoup des cérémonies religieuses. Voici en quoi elles consistent: mettre un habit, le matin, aller passer quatre heures à la porte de la chapelle Sixtine, le tout pour entendre une musique assommante... L'inspiration est ici dans les chefs-d'œuvre des maîtres, et plus

encore dans ceux du bon Dieu, dans les campagnes, dans les souvenirs, mais point dans ces cérémonies ridicules où l'on voit un mannequin magnifiquement habillé servir de spectacle à une multitude curieusement bête. Une seule chose est grande et produit une belle impression, c'est la bénédiction sur la place Saint-Pierre. »

Volontiers donc il franchit les murs : « On connaît plus la langue et le caractère italiens en quinze jours de voyage dans la montagne qu'en six mois de séjour à Rome. » Il se réjouit d'être à Porto d'Anzio : « Je puis sauter dans la mer par la fenêtre de ma chambre. » Il se vante, à Rimini, d'être « fort nageur ». Il monte à cheval, tellement quellement, à la bonne franquette : « Où veux-tu que j'aie pris des leçons ? Dans la montagne ? Et puis ce n'est pas dans la bourse des pensionnaires. Je me contente ici de monter des chevaux de charretier... A Paris, on apprendra l'élégance !... » Et, d'une étape, il constate avec un juste orgueil : « Le voyage que je fais en ce moment n'a jamais été entrepris par un musicien, c'est une vraie tournée de paysagiste. » Et c'est en paysagiste aussi qu'il sent

la nature et qu'il la célèbre : « Nous partons souvent le matin à quatre heures, et je sais qu'un lever de soleil est beau, mais qu'un coucher de soleil est merveilleux. Le matin, la campagne est quelquefois d'un ton criard, mais, le soir... c'est d'un goût ! c'est exquis !... » Soit ! mais la musique n'y perdra rien ; elle y gagnera, bien au contraire, parce que toutes choses apparaissent au voyageur comme les fonctions diverses de la vie, et que la vie, au total, il se chargera de l'exprimer en musique.

Est-il à Pompéi ? « On vit ici avec les anciens, on pénètre enfin dans les secrets les plus cachés de la vie antique. Tous les auteurs latins prennent ici un intérêt immense. » Ils le « prennent » : l'auraient-ils jamais eu, l'auraient-ils encore, si la communication avait manqué entre la vie et leurs ouvrages, entre leurs ouvrages et la vie ? « L'enfer que Virgile décrit dans son *Énéide* est aujourd'hui un endroit insignifiant et assommant. » Et lui-même, Virgile, en cet endroit, ne le devient-il point ?... C'est que notre amateur de littérature, à Naples, ne se gêne pas pour s'écrier : « Quant aux poésies soufflées de monsieur de Lamartine, et aux ennuyeuses déclamations de Casimir Dela-

vigne, c'est ici qu'on sait ce que cela vaut et ce que cela pèse...-Quels farceurs ! »

Au surplus, ignorant, à cette époque, les théories autant que les œuvres de Wagner, spontanément « persuadé qu'un musicien intelligent doit trouver lui-même l'idée de ses poèmes », il prie sa mère de prendre les contes d'Hoffmann et de lire le *Tonnelier de Nuremberg*: « Je veux faire trois actes avec ce délicieux poème... Le *concours de chant* serait une scène très originale et d'un effet certain. » Il écrit cela, de Terracine, en 1859, sans se douter que Wagner ait conçu le projet des *Maîtres Chanteurs* en 1845, qu'il en doive écrire le poème en 1861-62 pour en achever la musique en 1867 et faire enfin représenter l'ouvrage, à Munich, en 1868. La rencontre n'est-elle pas amusante ?... Avant de rebondir jusqu'à Hoffmann, dans la même lettre, il se proposait d'élire pour collaborateur Homère. Et pourquoi ? Parce qu'il venait de visiter le cap Circé : « La grotte de la magicienne lui a donné l'idée d'une ode-symphonie intitulée *Ulysse et Circé*. »

Rentré à Rome, il relit l'*Odyssée*, il abandonne son dessein : « *Ulysse et Circé* est impossible.

Le vieil Homère est dû à se laisser arranger ou plutôt déranger... » Il redescend à Camoëns : « J'ai trouvé ici un poète français, homme très savant, sachant et parlant vingt-cinq langues, mais écrivant la sienne d'une façon peu intelligente. Malgré cela, je lui fais rimer *les Lusiades* de Camoëns sur un scenario fait par moi. Cet ouvrage sera une ode-symphonie dans le genre du *Désert.* » Et bientôt : « J'ai fait une moitié de la première partie de mon ode-symphonie... J'entremêle mon travail de quelques belles promenades qui contribuent à me donner quelques inspirations. » Mais s'en tient-il au scenario ? Non pas : « Mon *Vasco de Gama* irait complètement, si les vers de mon collaborateur n'étaient pas aussi absurdes. J'en suis quitte pour les refaire quelquefois, et cela sert à me montrer que je pourrais, à la rigueur, me passer de collaborateur. » — Promenades ou littérature, finalement, tout profite à la musique.

***

Cette Villa Médicis, il s'y plaît comme dans un gymnase où l'on peut ceindre ses reins pour

le bon combat : « Plus je vais et plus je plains les imbéciles qui n'ont pas su comprendre le bonheur du pensionnaire... Du reste, j'ai remarqué que ces derniers n'ont jamais fait grand' chose. Halévy, Thomas, Gounod, Berlioz, Massé, ont les larmes aux yeux en parlant de Rome. Leborne, Galibert, L. Cohen, Elwart, etc., attribuent leur nullité au temps qu'ils ont perdu, disent-ils, à l'Académie... » Mais pour l'Académie des Beaux-Arts elle-même, pour les jugements académiques, pour l'art académique, il n'a point de superstitieuse révérence : « Vois les rapports de l'Institut depuis 1810, et remarque qu'Halévy Gounod, Massé, etc., ont de mauvaises notes, tandis que Panseron, Turéna, Batton, etc., ont d'excellents résultats. » Et plus tard : « Entre nous soit dit, ces messieurs de l'Institut ne sont pas bien forts. J'en excepte Berlioz, qui n'assiste pas aux séances... Restent donc messieurs Clapisson, Carafa, etc, ce n'est pas le diable ! On peut arriver là et même plus loin... » Et de revenir à la charge, impitoyablement et plaisamment : « Et puis qu'attendre de ces animaux-là ? Reber est muet, Berlioz absent, Auber endormi, Carafa et Clapisson écoutent, hélas ! Il n'y a que Thomas, mais il est si paresseux ! »

Sait-on ou se rappelle-t-on que, peu de mois avant le prix de Rome, obtenu par le moyen d'une cantate, naturellement, — *Clovis et Clotilde,* — Georges Bizet avait partagé avec Charles Lecocq le prix d'opérette, au concours établi par Offenbach, directeur des Bouffes-Parisiens, et que sa partition du *Docteur Miracle* avait alterné, en avril 1857, — il avait dix-huit ans et demi, — sous les frises de ce petit théâtre, avec celle de ce confrère, alors âgé de vingt-sept ans ? Voilà qui narguait d'avance les pontifes de l'Institut !... Et Carafa, septuagénaire, quand ce gamin était parti pour Rome, lui avait octroyé une lettre de recommandation cachetée, que le porteur, il s'en vante lui-même, eut la gaminerie, en effet, de décacheter : « Le jeune homme qui te remettra cette lettre a fait d'excellentes études. Il a eu les premières récompenses à notre Conservatoire. Mais, à mon humble avis, il ne sera jamais un compositeur dramatique, parce qu'il n'a pas d'enthousiasme pour un sou... » Ah ! le bon billet qu'avait signé Carafa !

Bizet n'a fait qu'en rire avec ses amis. Déjà il se connaît lui-même ; il se connaît,

particulièrement, tel qu'il est en ce temps-là. Dès le 17 avril 1858, il écrit : « Mon *Te Deum* est enfin terminé, je n'ai plus qu'à l'orchestrer... Tantôt je le trouve bon, tantôt je le trouve détestable. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis pas taillé pour faire de la musique religieuse. Aussi me priverai-je de faire une messe. J'enverrai un opéra italien... j'aime mieux cela. » Et le 25 juin : « J'ai trouvé une farce italienne, dans le genre de *Don Pasquale*. C'est fort amusant à faire et j'espère m'en tirer avec honneur. Je suis décidément bâti pour la musique bouffe. »

En octobre, alors que son *Te Deum*, destiné à certain concours académique, a été battu par un autre, il se résigne aisément : « Je concourais avec de la musique religieuse, que je ne sais ni ne puis faire (à présent, du moins). » Il se console ainsi : « J'ai une nouvelle autrement importante à t'annoncer. Mon envoi va bien, et, malgré les reproches que l'Académie ne manquera pas de me faire pour avoir substitué un opéra bouffe à une messe, j'aurai, je crois, un excellent rapport. »

Trois mois après : « J'arrive à mon envoi. J'en suis toujours content, malgré le mal qu'il me donne. Je te dirai aussi que je sens certaines

fibres dramatiques se développer en moi, ce qui fait que, l'année prochaine, je risquerai un grand opéra. » Et presque aussitôt : « Je ne sais pas trop de quelle couleur sera mon rapport, cette année... Mon envoi est un peu audacieux et va faire crier les chercheurs de la petite bête : tant mieux pour moi et tant pis pour eux. J'ai décidément fait de la musique purement italienne, genre Cimarosa rajeuni. L'année prochaine, je ferai du classique, et de l'allemand pur... » En attendant, à propos du même envoi : « Je ne sais si mon rapport sera bon ou mauvais... Ce qu'on me dira ne changera en rien mon opinion sur mon *Don Procopio*, ni en bien ni en mal... » Il sera bon, d'ailleurs, ce rapport, — l'Académie, à l'occasion, n'est pas si bête ! — « un des meilleurs qui aient jamais été faits ». Il vaut d'être cité : « Cet ouvrage se distingue par une touche aisée et brillante, un style jeune et hardi, qualités précieuses pour le genre comique, vers lequel l'auteur nous montre une propension marquée. »

Sur ces entrefaites, l'auteur entreprend cette ode-symphonie, son *Vasco de Gama*, et, ressentant « une envie énorme de faire du comique », il « se rime » lui-même « un opéra-comique sur

une pièce de Molière, *l'Amour peintre*... Cet ouvrage, joint à la première partie de ma symphonie, formerait un bel envoi... » Crac! il reçoit un « petit suif » qui double officieusement le rapport officiel : « Nous devons blâmer M. Bizet d'avoir fait un opéra bouffe quand le règlement demandait une messe. Nous lui rappellerons que les natures les plus enjouées trouvent dans la méditation et l'interprétation des choses sublimes un style indispensable même dans les productions légères, et sans lequel une œuvre ne saurait être durable. »

A bon entendeur salut : « J'ai immédiatement lâché le petit opéra-comique. Le parti le plus simple était de compléter mon envoi par un *Credo*. Ce morceau de la messe renferme, outre le sentiment religieux, un drame, une action. Le *Resurrexit*, le *Et ascendit*, etc., etc., me permettaient d'abandonner un peu le sentiment chrétien pour y substituer l'action, le drame. Mais cela répugnait à mes idées : je ne veux pas faire une messe avant d'être en état de la faire bien, c'est-à-dire chrétienne. J'ai donc pris un parti singulier pour concilier mes idées avec l'exigence réglementaire de l'Académie... »

Et c'est alors qu'il se décide à faire « du religieux païen ».

Récemment, d'ailleurs, il a revu son opéra italien et l'a jugé d'une faiblesse extrême. « Entre nous soit dit, cela vaut mieux que la musique de Clapisson et que certaines choses d'Auber, etc., mais ce n'est pas une raison pour que ce soit bon. » Son nouvel envoi, il le relit « avant l'emballage » ; il avoue qu'il en a été lui-même étonné : « Je ne croyais pas avoir produit jamais une aussi bonne chose : quoi qu'en disent ces messieurs de l'Académie des Beaux-Arts, mon opinion est faite, et elle est bonne, très bonne même. Je vous dis ceci en cachette, tout à fait confidentiellement : si je compare mon *Vasco de Gama* aux grandes choses de l'art, je reste bien au-dessous, cela va sans dire ; mais si je veux lutter avec nos bonnes choses contemporaines, je crois avoir, sinon l'avantage, du moins le droit de disputer. Il faut bien que ce soit *vous*, pour que j'ose une semblable confidence ; mais je suis heureux en ce moment : je sens que j'ai fait presque bien, et que je vais faire dix fois mieux encore. Je puis affirmer enfin que je suis musicien... »

Et son dernier mot, daté du 5 septembre

1860, à mi-chemin de Rome et de Paris, est le même, et plus nettement tracé, que nous avons déjà rencontré plusieurs fois sous sa plume : « Je n'ai que faire de l'avis de MM. Auber, Clapisson, Carafa. Berlioz ne vient pas. Donc, c'est bien entendu, si le rapport est bon, il ne faut pas s'en réjouir ; s'il est mauvais, il ne faut pas s'en affecter. »



Ces confessions-là sont d'un gaillard qui n'a point de fausse modestie, mais il n'a pas non plus d'outrecuidance : « Quand j'entends les *Noces de Figaro* ou le second acte de *Guillaume Tell*, j'éprouve un bien-être, une satisfaction complète ; j'oublie tout : ah ! qu'on est heureux d'être doué ainsi ! Enfin tâchons de n'être pas trop crétin, c'est déjà quelque chose. »

Jamais sa confiance en lui-même n'est une foi gratuite ni présomptueuse : « Je suis plus que jamais certain de mon avenir, — écrit-il dès le 16 mai 1858, — non que je croie n'avoir plus rien à faire, mais parce que je sens que je peux et parce que je veux. » Cette confiance, il en discerne les raisons par

le détail. Du 8 octobre 1858 : « Heureusement, j'ai fait un grand progrès : je puis *refaire*, et j'en profite. Tu sais qu'à Paris, lorsque j'avais composé quelque chose, je ne pouvais le recommencer ; ici, au contraire, j'en suis enchanté. Autre progrès : il me semble que toute mon habileté et ma *triture* musicale ne me servent plus de rien ; je ne puis rien faire sans idée, ce qui fait qu'aucun des morceaux de mon opéra ne sera *nul*. Je suis persuadé qu'il vaut mieux faire mauvais que médiocre, et je tâche de faire bien, ce qui vaudra encore mieux. » Du 22 janvier 1859 : « Oui, je me défie de ma facilité : j'ai autour de moi dix garçons intelligents qui ne seront jamais que des artistes médiocres, et cela à cause de la fatale confiance avec laquelle ils s'abandonnent à leur grande habileté. L'habileté dans l'art est presque indispensable, mais elle ne cesse d'être dangereuse qu'au moment où l'homme et l'artiste sont faits. Je ne veux rien faire *de chic*, je veux avoir des idées avant de commencer un morceau, et ce n'est pas ainsi que je travaillais à Paris. »

Quelques semaines après, d'ailleurs : « J'orchestre comme un enragé : je suis heu-

reux de t'annoncer que j'ai retrouvé ma *patte* ; je vais avec une rapidité inouïe... Je voudrais bien pouvoir vous jouer mon envoi : je serais curieux de savoir votre impression à tous deux. A coup sûr, vous serez surpris, car cela ne ressemble pas à tout ce que j'ai fait. David a été très étonné de me voir tout à fait dépêtré de l'influence de Gounod. Moi, j'en suis ravi. Gounod est un compositeur essentiellement original, et en l'imitant on reste à l'état d'élève. »

Un mois plus tard : « On peut être un grand artiste sans avoir le motif, et alors il faut renoncer à l'argent et au succès populaire ; mais on peut être aussi un homme supérieur et posséder ce don précieux, témoin Rossini. Rossini est le plus grand de tous [les contemporains], parce qu'il a, comme Mozart, toutes les qualités : l'élévation, le style, et enfin... le *motif*. Je suis pénétré et persuadé de ce que je te dis, et c'est pourquoi j'espère. Je sais très bien mon affaire, j'orchestre très bien, je ne suis jamais commun, et j'ai enfin découvert le *sésame* tant cherché : j'ai dans mon opéra une douzaine de motifs, mais des vrais, rythmés et faciles à retenir... » Et notons la fin de cette

fanfare : « Si d'autres m'entendaient, on me prendrait pour un fou ; mais, vous qui savez que je ne suis point un sot, vous comprenez ce que je veux dire. Rappelle-toi qu'en loge je ne me suis pas trompé sur le mérite relatif de mes cantates. J'ai conscience de ce que je fais, de ce que je vaux, et quand je dirai : « Je suis arrivé », il y aura beaucoup de gens de mon avis. »

C'est aussi qu'il ne se fie pas seulement à ses dons et à ses talents, mais à la fortune, c'est-à-dire à l'ensemble des conditions où il devra se produire. Non pas que, pour assurer le succès de ses œuvres, il compte sur son habileté pratique, non, pas plus que sur son « habileté » professionnelle pour en assurer la qualité ; moins encore, si possible ! « Il y a des moments, — dit-il à propos du nonchalant Guiraud, — où j'aime mieux les êtres négligents que ceux qui pensent à tout. » Et, le même jour, au sujet d'un conseil qu'on lui donne : « Je serais désolé qu'on pût me supposer capable d'avoir, un seul instant, l'idée de faire une démarche intéressée. » Un autre jour : « Nous rangerons, s'il te plaît, monsieur X... parmi cette belle compagnie d'intrigants. Que de tartuffes !!! C'est si facile de passer par-

dessus les gens sans leur rien demander ! Quand on a du talent, on enfonce les portes, et on ne doit rien à personne. C'est comme cela que je ferai, et je m'en trouverai bien. J'ai devant moi cinq ou six figures d'intrigants qui me dégoûtent tant que je jure de ne jamais passer à côté de ce gaillards-là sans leur donner le coup de pied... du lion. »

Il est, délibérément, lui, pour la manière forte : « Enfin que veux-tu ? Du temps, de la volonté et du feu au cœur, voilà plus qu'il ne faut pour briser tous les obstacles comme du verre. Je fais ici une bonne provision de patience pour la lutte que j'aurai à soutenir à Paris. Je m'attends à beaucoup de déboires, mais j'espère avoir assez de *valeur* pour les braver, et ensuite gare à ceux qui auront mis des pierres sur mon chemin ! Je te jure qu'ils auront affaire à un rageur. »

Puis, sur un ton d'héroïsme encore moins solennel : « Je suis disposé à ne pas me laisser berner. S'il faut casser les vitres, je n'en laisserai pas une seule en place, et je finirai bien par arriver. J'ai, Dieu merci, une certaine ambition qui ne se laissera pas embêter. »

***

Si parfois il « aime mieux les êtres négligents que ceux qui pensent à tout », il avoue, un autre jour : « Quand je serai de retour à Paris, j'espère faire marcher l'intérêt de pair avec le reste. Il faut penser à tout dans ce monde... » Il ne prétend pas être un esprit pur ; il se souvient, comme dit à peu près Molière, qu'on vit de bonne soupe, et non de belle musique, et parfois, pour ses parents et pour lui, pense même à l'argent. Il envoie le détail de ses comptes à sa mère : « Nourriture, 75 francs », — par mois ; — « piano, 15 francs, etc. », et parle d'une augmentation promise aux pensionnaires de la Villa Médicis : « Elle doit être de 40 francs par mois. Nous aurons, nous autres musiciens, de quoi vivre en grands seigneurs. » Et sa lettre, à ce grand seigneur, se termine ainsi : « Je pourrai donc rapporter un billet de mille francs : de quoi me monter de linge et d'habits en attendant *mes succès à l'Opéra-Comique et à l'Opéra.* »

Bien plus, il a son « petit plan », qu'il expose en présentant ses vœux du 1er janvier : « Quand j'aurai cent mille francs (c'est-à-dire le pain sur la planche), papa ne donnera plus de leçons, ni

moi non plus. Nous commencerons la vie de rentier, ce qui ne sera pas dommage. Cent mille francs, ce n'est rien : deux petits succès d'opéra-comique. Un succès comme *le Prophète* rapporte presque un million. Ainsi, ce n'est pas un château en Espagne... » Eh non ! c'est une réalité presque tangible. Avant d'y toucher, pourtant, alors que ce retour est proche, notre capitaliste mande à sa mère : « Je voudrais t'épargner la fatigue et l'ennui de t'occuper de moi. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : c'est de m'avoir un appartement séparé du vôtre. Quand je dis : « séparé », j'entends que les deux logements soient dans la même maison, au même étage... Je serais bien aise de ne pas payer plus de 300 à 400 francs. D'un autre côté, vous pourriez trouver votre affaire pour 450 à 550 francs. Si nous pouvions ne pas dépasser à nous trois le chiffre de 900 à 950 francs, ce serait charmant. » — Voilà le château, qui, décidément, n'est pas en Espagne !... « Il faut dépenser peu quand on a peu. C'est la devise de tout honnête homme et de tout philosophe. »

Évidemment, l'argent ne lui serait rien sans la gloire ; mais la gloire, ce philosophe en doute encore moins. Comment pourrait-il en douter,

avec « sa chance »? Dès sa seconde lettre (29 septembre 1857), avant même d'avoir passé la frontière, il s'épanouit : « Quant à moi, ne me souhaitez rien : je suis si heureux que je crains toujours de voir finir ma chance et je n'ose plus rien demander. »

Tous ceux qui l'entourent s'accordent avec lui à saluer son étoile :

Sa bienvenue au jour lui rit dans tous les yeux.

About, qui n'est pas un lyrique, l'apostrophe tout d'abord en ces termes (avril 1858) : « Si vous ne prenez pas une des plus belles places du monde musical, vous démentirez toutes les prévisions, car, excepté Gevaert et Gounod, il n'y a plus rien. » Tel Parisien des mieux informés, deux ans après, lui démontrera que « depuis son départ, il n'y a eu qu'un seul succès, *Faust* », et lui répétera : « La carrière est ouverte, allez et profitez-en. » Autre témoignage, entre temps, concert unanime : « Tout le monde croit que les obstacles ne sont pas faits pour moi et que mon chemin est tout tracé. Je le voudrais bien, mais je crains le contact des directeurs et des faiseurs de pièces, que je ne décore plus du nom de

poètes. Je crains les chanteurs... Enfin, cela regarde la Providence, et non pas moi... »

Craintes passagères, d'ailleurs, pressentiments bientôt dissipés! Ce bon fils ne s'inquiète, en somme, que pour les siens : « Je voudrais que ma chance s'étendît jusqu'aux miens. Sans cela, elle me sera inutile et ne me rendra heureux que bien imparfaitement. » Pour ce qui est de ses propres affaires, il s'enhardit encore, ne comptant plus seulement sur la Providence, mais sur lui-même : « Votre santé est toujours ce qui m'occupe le plus. Quant à ce qui me regarde, je confie cela à Dieu, et à moi. » Finalement (5 septembre 1860), il réserve aux siens, à sa mère, dont la santé le tourmente si fort, toutes les faveurs d'en haut; quant à lui, *farà da se* : « Je compte sur cette Providence dont tu me parles pour triompher bientôt et complètement du mal : car ce serait en vain qu'elle m'aurait donné des succès et de belles espérances, et je me croirais dégagé de toute reconnaissance envers elle, si elle ne m'accordait la santé de ma mère. C'est là le premier bien que je désire et le seul que je demande à Dieu ; pour ce qui me regarde, je m'en charge et n'ai besoin de personne. » — Même envers

Dieu, il ne veut pas être soupçonné « de faire une démarche intéressée » !

Mais son optimisme, encore une fois, n'a rien de vague ni de mystique : si Georges Bizet anticipe la victoire, c'est qu'il a non seulement la bravoure, mais l'endurance, et qu'il « embrasse rapidement », comme dit Bossuet, « tout le champ de bataille ». Lisez plutôt ce dernier bulletin : « Que j'arrive en deux, en quatre, ou en dix ans, peu importe : je suis assez jeune pour ne pas perdre l'espérance de jouir de mes succès. Donc espoir, espoir, c'est-à-dire certitude. Du reste, le moment est bon : Gounod seul est un homme; derrière lui, rien. Verdi n'écrira plus, dit-on, et puis, écrirait-il, je doute qu'il retrouve souvent de ces éclairs de génie tels qu'en contiennent le *Trovatore*, la *Traviata* et le quatrième acte de *Rigoletto*. C'est une belle nature d'artiste perdue par la négligence et le succès de mauvais aloi. »

Une seule ombre à ce radieux tableau, mais qui, pour cet amant de la vie, pouvait suffire, en quelque instant de prescience, à tout obscurcir de sa lourde menace : « Nous sommes tous un peu tristes, car nous venons d'ap-

prendre la mort de Léon Benouville. Donnez-vous donc du mal pour avoir le prix de Rome, luttez au retour pour vous faire une belle position, et cela aboutira peut-être à mourir à trente-huit ans... » Et, dans cette même lettre, à propos d'une enfant qu'il voyait alors condamnée par les médecins, — et qui lui survécut et lui survit encore : — « Chaque fois que j'y pense, cela me serre le cœur. Et, de plus, cela m'effraye au delà de toute expression : plus je vais, et plus l'idée de la mort me glace... » Écho prophétique, semble-t-il, qui devance de loin le *trio des cartes* : « La mort!... Encore la mort!... Toujours la mort!... »

***

Et maintenant, pour conclure ce volume, c'est une autre série de lettres, moins nombreuses, adressées par Bizet à la mère, à l'oncle de sa femme, datées de 1871, — l'année abominable entre toutes, l'année de la défaite consommée à quoi succède la guerre civile. — Ah ! celles-là, par exemple, sont « d'un homme », et d'un fier homme, et d'un Français encore, vaillant et clairvoyant, autant que d'un artiste

fortifié, mûri par dix ans de vie et de travail.

L'Empire s'est écroulé, à son tour ; et, du même coup, la France a fléchi, et, pour surcroît d'infortune, elle se déchire de ses propres mains. Jadis, quand éclata la guerre d'Italie, le pensionnaire de Rome écrivait, on s'en souvient : « Pourvu que la France s'en tire avec gloire et à son honneur, c'est tout ce que je demande. » Il proclamait, au lendemain de Magenta : « Cette guerre servira à montrer que la France est la première nation du monde, que Napoléon III est un grand homme... » Déjà, cependant, à propos d'un général qui ne lui plaisait guère, il stipulait cette réserve : « Quand on arrive au trône par la fraude, voilà de quels hommes on est obligé de se servir. Napoléon Ier faisait exception à la règle, mais c'était Napoléon Ier. » Dans cette même lettre, il renouvelait sa foncière et capitale requête : « Pourvu que la France tienne toujours son rang, c'est tout ce qu'il me faut ... » Après le désastre de Sedan, après la capitulation de Paris, hélas ! il a fallu déchanter. Mais désespérer, non pas !... Non, pas même après l'insurrection du 18 Mars et l'abandon de la grand'ville à cette bande de fous.

D'humeur infatigablement généreuse et chaleureuse, de bonne humeur, oserai-je dire, jusqu'en ces heures poignantes, bouillonnant de bravoure envers et contre tous, défiant les forcenés, outrageant les lâches, Bizet demeure impartial en plein péril : « Bête et méchante », écrira-t-il bientôt, « c'est trop pour une Commune seule » ; mais d'abord il attestait, contrairement à l'*Officiel*, qu' « on n'a pas pris une épingle. *Ils* sont disciplinés là-haut [à Montmartre],et le premier qui volerait serait fusillé. » Passionné de la patrie plus que jamais, enrageant d'être « protégé », dans la banlieue, par une garnison allemande, il est impartial encore et nullement effaré devant l'incendie final et le massacre des otages : « La bande d'incendiaires, de brigands, de canailles, qui s'est abattue sur Paris, et à laquelle j'ose espérer que les gens de bonne foi n'attribueront pas de couleur politique, a déjà vu disparaître ses principaux meneurs... Les crimes commis sont assez épouvantables, la société est suffisamment autorisée à se venger par les lois appliquées dans leur plus grande rigueur, sans que les gandins » de certains journaux « se croient obligés de plonger la province dans l'anxiété. Lorsque nos maux

sont déjà si extraordinaires, les exagérer est une mauvaise action... L'armée », elle, « a été plus que victorieuse, elle a été modérée. » Indéfectiblement libéral, après cette « horrible bagarre », il est « dégoûté » seulement « de ces folies que l'on nomme révolutions ». Tel est alors le citoyen Georges Bizet, fusilier au 6e bataillon de la garde nationale, — le même qui, en septembre 1870, à la veille de l'investissement germanique, invité à quitter Paris avec sa jeune femme, s'y refusait d'un sourire, alléguant que, plus tard, on sévirait contre les absents (j'ai là cette lettre, inédite) : « Il est beaucoup plus dangereux d'être poltron que de faire son devoir. »

Et l'artiste aussi, toujours plus ferme et plus sage, au milieu de ce cataclysme, est le même que nous avons pratiqué à loisir dans la paix de la Ville Éternelle, sûr de lui, consciencieux, laborieux, attaché à l'honneur et dédaigneux des honneurs, — nullement préoccupé des choses académiques; — dédaigneux surtout de l'intrigue, et cela jusqu'au scrupule, content d'être « un des vingt ou trente hommes » qu'il estime ici-bas »; acharné au théâtre et, d'autre part, « empoigné au dernier point » par « la sym-

phonie, qui est au théâtre ce qu'est le portrait au décor » ; atroce contre *la Dame blanche*, — « un opéra détestable, sans talent, sans idée », une « jocrisserie prudhommesque, qui ne peut plus amuser que les sapeurs, les bonnes d'enfants et les concierges », — et pourtant ne voulant pas qu'on « parle de science à un musicien : ce que vous appelez la musique savante est tout bonnement maladroitement fait », — pas plus qu'il n'admet ce nom : « la musique de l'avenir, ce qui ne veut rien dire ; mais c'est la musique de tous les temps, parce qu'elle est admirable » ; — en possession de son propre génie, à présent, mais de plus en plus raisonnable, et, somme toute, bien que « l'homme change sans cesse », d'une singulière con tance. Jadis, on ne l'a pas oublié, il écrivait: « L'habileté dans l'art est presque indispensable, mais elle ne cesse d'être dangereuse qu'au moment où l'homme et l'artiste sont faits. Je ne veux rien faire *de chic*, je veux avoir des idées avant de commencer un morceau. » Maintenant que « l'homme et l'artiste sont faits », il se fie à ses « idées », mais ne se dispense pas de « l'habileté » ; il exige de lui-même et d'autrui ces deux forces qui manquent également à *la Dame*

blanche, l'idée à la fois et le talent : « Réfléchissez bien sur la grosse vérité trop ignorée que je vais vous soumettre. *En art* (musique, peinture, *sculpture surtout*), comme dans les lettres, ce qui fait le succès, c'est le *talent*, et non l'*idée*. Le public (et je parle des gens intelligents, le reste n'existe pas : voilà ma démocratie, à moi), le public ne comprend l'*idée* que *plus tard*. Pour arriver à ce *plus tard*, il faut que le talent de l'artiste, par une forme aimable, lui fasse la route facile et ne le rebute pas dès le premier jour. Ainsi, Auber, qui avait tant de talent avec peu d'idée, était presque toujours compris, tandis que Berlioz, qui avait du génie sans aucun talent, ne l'était presque jamais ! »

Oh ! non, le citoyen ne désespère pas de son pays. Comme il en connaît le passé, il en connaît les ressources profondes, le ressort prodigieux : « Ces temps calamiteux ne sont pas sans précédents dans notre histoire ; et c'est toujours un étonnement pour l'observateur que de voir avec quelle rapidité la nation française se plonge dans l'abîme et se relève. Le siège de Paris par Henri IV est une des plus mauvaises époques de la France, et, à coup sûr, la plus mauvaise de

Paris. Six mois après, le pays avait atteint un degré de prospérité qu'il n'a peut-être jamais retrouvé depuis, malgré les immenses progrès de la civilisation. Il est vrai qu'Henri IV et Sully ne sont pas faciles à retrouver. Je me contenterais de Sully tout seul ; j'aimerais même mieux cela. On parle beaucoup d'Henri V... sans Sully, bien entendu : ce n'est pas mon compte. »

Et, pas plus que le citoyen, l'artiste alors ne se laisse atterrer par la bourrasque : « Ne me croyez pas découragé. » Il persiste à se connaître lui-même, et ses rivaux : « Nous sommes quatre ou cinq, pas plus, et il y a de la place pour nous tous. » Ceux-là qu'il accepte pour ses émules, un autre jour, il les a nommés : « Saint-Saëns, Guiraud, Massenet. » — Dira-t-on qu'il ait mal vu ou mal prévu ? — Et pourquoi donc abdiquerait-il ses ambitions ? « Si je voyais un de mes contemporains me dépasser de plusieurs longueurs, j'en serais ému, je l'avoue. Mais, tout en marchant péniblement et lentement, je tiens facilement la corde. Wagner, le grand, l'immense musicien que vous adoreriez si vous connaissiez sa musique, est tellement en dehors et au-dessus de tous les vivants qu'il n'y a pas à s'en préoccuper... »

Oui, de même que jadis, à peine envolé de son nid parisien, arrivant au bord de la Méditerranée, il découvrait la mer, — arrivant à Rome, il découvrait Michel-Ange, — de même, dans l'intervalle, avec un saisissement, avec un respect pareils devant une autre puissance, une autre « immensité », il a découvert Wagner. Et, d'ailleurs, de même qu'il se félicitait d'avoir échappé à l'influence de Gounod, il proteste énergiquement qu'il n'a point succombé, qu'il ne succombera jamais à celle de « ce génie novateur ». L'admirer, oui ; l'imiter, non : « Si je croyais imiter Wagner, malgré mon admiration, je n'écrirais plus une note de ma vie... »

De sa vie !... Elle ne devait plus durer qu'à peine quatre ans. Et, plaidant pour Wagner contre ceux qui le comprenaient encore mal, il déclarait : « Je ne prononcerai pas le nom de Beethoven à côté de celui de Wagner. Beethoven n'est pas un homme, c'est un Dieu ! — comme Shakespeare, comme Homère, comme Michel-Ange ! — Eh bien, prenez le public le plus intelligent, faites-lui entendre la plus grande page que possède notre art, la *Symphonie avec chœurs*, il n'y comprendra rien, absolument rien. L'ex-

périence a été faite, on la refait tous les ans avec le même résultat. Seulement, Beethoven est mort depuis cinquante ans, et la mode est de trouver cela beau. » Dans la dernière de ces lettres, il y revenait : « L'artiste n'est à son plan que *cent ans* après sa mort ! Est-ce triste ? non ! Ce n'est que bête. Au fond, allez, nous sommes presque d'accord, et, si vous connaissiez bien Wagner, nous le serions tout à fait. »

Son œuvre, il est vrai, — non plus que celle de Wagner, — ne devait pas attendre cent ans, ni même cinquante, la justice de la postérité ; mais lui-même ne devait pas entrer dans la Terre promise...

***

Tout cela, aujourd'hui, comment est-ce moi qui ai mission de le dire ? Je ne suis pas musicien, pas même critique musical. Je ne suis pas non plus de ces garants glorieux qui peuvent prêter quelque nouveau lustre au génie, même reconnu et consacré. Je ne suis qu'un petit écrivain, très humble serviteur de la langue française. Bizet n'a pas besoin que je l'introduise auprès du lecteur. Mon apparente impertinence,

pour m'en excuser, il est nécessaire que je l'explique.

Il y avait une fois, en ces temps fabuleux du second Empire, et même un peu plus près du commencement que de la fin, — tandis que Bizet, précisément, logeait à la Villa Médicis, — il y avait, sur la rive gauche de la Seine, entre Bougival et Port-Marly, dans un joli endroit joliment nommé Bas-Prunay, où les Parisiens parvenaient par une lente et lourde voiture que déjà deux chevaux traînaient sur deux rails, prototype du *tramway*, appelé « chemin de fer américain », — il y avait une riante maison de campagne, dominant de sa terrasse aux vases pleins de géraniums la vieille et noble route, l'ancien « pavé du roi », et qu'habitait pendant l'été un célèbre musicien, applaudi au Théâtre-Lyrique, à l'Opéra-Comique, à l'Opéra, lettré, spirituel et doux, Fromental Halévy.

Nichée auprès de celle-là, séparée ou plutôt unie par une même porte d'entrée, par un double escalier qui menait à l'une et à l'autre, il y avait une maison plus petite, occupée au rez-de-chaussée par les jardiniers, au premier étage par une famille amie. Le jardin était commun, et

le goût de la musique, des bonnes lettres et de la causerie; l'estime et l'affection étaient mutuelles.

Et, d'une part, dans le bâtiment principal, il y avait une jeune fille exquise, un de ces êtres qu'on serait embarrassé de décrire avec des mots, car leur beauté, même physique, est faite avec rien, — ou, tout au plus, avec des yeux, un jeu de lumière et d'ombre, un sourire, — un de ces êtres qui séduisent, émeuvent, touchent les plus grossiers ou les plus distraits par le charme le plus naturel, et pourtant ne paraissent pas faits pour la terre, une frêle héroïne de Shakespeare, sœur de Jessica et de Portia, ou plutôt d'Imogène, et qui devait mourir en sa fleur, mais demeurer inoubliable à quiconque l'avait aperçue ; il y avait aussi une fillette brune, bondissante et franche, un peu fantasque, au teint mat, aux yeux splendides, Carmen enfant, — Carmen élevée par une mère française, femme de bien autant que femme d'esprit, chez un père que l'Académie des Beaux-Arts avait élu pour son secrétaire perpétuel et qui résidait, l'hiver, entre les vénérables lambris de l'Institut : — Mérimée lui-même, confrère d'Halévy, aurait pu en faire la remarque.

Et, dans la maisonnette voisine, avec leurs parents et leur grand'mère, habitaient deux petits garçons. L'aîné, plus proche d'elle par son âge, — il avait huit jours, exactement, lorsque son père était parti pour la Crimée, il apprenait à lire pendant cette guerre d'Italie, — escortait la fillette avec admiration par les allées du jardin ou sur la prairie attenante, pêchait à la surface du ruisseau paresseux des broderies d'herbes flottantes qu'il faisait sécher au soleil pour lui préparer des robes féeriques, lui ramassait des noix meurtries ou des pommes vertes, traversait volontiers la route pour muser avec elle au bord du fleuve, et la retraversait pour cueillir, en sa compagnie, au revers du fossé, tout comme les bohémiens qui souvent arrêtaient là leurs baraques roulantes, des églantines ou des mûres.

Le petit garçon voyait fréquemment venir à Bas-Prunay le grand cousin de la fillette, un homme jeune, au front pâle, aux fins yeux d'Oriental, au nez long, parmi des cheveux, des sourcils, une barbe très noirs, avec la gravité souriante d'un jeune mage qui, près du grand-vizir Morny, observe et déjà rêve le monde sous forme d'opérette, en attendant de l'accomplir, ce rêve, par l'alliance de sa hâtive sagesse

à la fantaisie toute prête d'un contemporain, Henry Meilhac, — en attendant même d'en accomplir, à eux deux, un autre encore supérieur, celui d'une comédie vraiment unique par l'ironie légère, ailée, pénétrante, et gracieuse, et délicate ; — le petit garçon voyait fréquemment venir à Bas-Prunay le grand cousin Ludovic Halévy.

Quinze ans, pas davantage, suffisent pour faire de la fillette une jeune femme, belle, heureuse et modestement triomphante. Après des deuils cruels, après la mort de son père et de sa sœur, privée de sa mère malade, réfugiée chez un oncle, elle a bientôt accueilli l'amour viril et fervent d'un autre musicien, élève de son père, qui, près de ce foyer détruit, a construit le sien, hardiment, allègrement.

« L'année terrible » est survenue presque aussitôt, dont la double tempête a secoué le nid récent, mais ne l'a point ravagé. La vie continue, et la France : de la terre bouleversée lève la moisson nouvelle ; l'art lui-même refleurit sur les ruines... Et je la retrouve, mon amie de Bas-Prunay, — un soir que je me suis évadé de l'École Normale, avec la permission

de minuit, — je la retrouve, chez sa mère guérie, aux lumières d'une fête, des pampres d'or couronnant ses cheveux sombres, l'air d'une bacchante honnête et fidèle à son dieu ; — et lui, sous ses boucles drues, visage de marbre en sa barbe d'or bruni, — la tête, en effet, d'un Bacchus serein, conquérant pacifique, — la mine et l'encolure d'un homme qui n'a pas peur de ses adversaires, ni de la foule assemblée autour de la lutte, ni de rien, — sauf peut-être de l'invincible et meurtrière destinée...

Peu après, *Carmen* révèle décidément son génie aux connaisseurs, aux amateurs véritables, sinon aux chicaniers de la critique et au troupeau arriéré des indifférents, — *Carmen*, œuvre classique et neuve, musique inventée, ouvragée par lui merveilleusement, sur un livret inspiré de Mérimée, composé pour lui, Georges Bizet, — l'auteur mal récompensé des *Pêcheurs de Perles*, de *la Jolie fille de Perth*, de *Djamileh*, voire de *l'Arlésienne*, composé avec une sollicitude, avec une dilection particulières, par ses victorieux amis Meilhac et Halévy ; *Carmen*, joyau sans pareil, pierre précieuse entre toutes, simple et diverse, irréprochablement taillée en chacune de ses faces ; rubis éclatant et limpide, couleur

de sang humain, où scintillent généreusement tous les feux de l'amour, diamant noir où luit tragiquement l'éclair de la mort.

Mais ces clartés alors ne brillent pas pour tout le monde...

Trois mois s'écoulent depuis l'incertaine « première ». Et, pas loin de Bas-Prunay, à Bougival, dans une maisonnette à peu près pareille à celle qu'autrefois habitaient mes parents, un mal insidieux le foudroie, ce robuste lutteur... Et je la vois encore, elle, en ces jours lamentables, telle que la vit un autre ami, un maître peintre, Élie Delaunay, et qu'il la peignit pour les siècles :— figure de la douleur, immobile en ses voiles de crêpe, les yeux attachés sur l'idée fascinante et chère de ce qu'elle a perdu, le corps anéanti, les mains échouées dans les flots de l'étoffe noire, comme évanouies sur les genoux.

***

Carmen survit à son auteur et, huit années durant, mène à travers l'Europe sa course magnifique, avant de rentrer enfin, acclamée, à Paris. Ludovic Halévy me communique alors

toutes les pièces de l'ancien procès, pour que, dans un grand journal, je les remette sous les yeux des juges.

Et l'un d'eux, qui ne se méfie pas, causeur écouté, — brave homme, au demeurant, et qui, sincèrement, aura oublié son erreur, — dans une illustre maison, à la table de la princesse Mathilde, affirme hautement que la critique ni le public ne se trompent guère et que, dès le premier soir, n'en déplaise à la légende, on rendit justice à *Carmen*. Et, comme j'en parais douter : « J'y étais ! » me répond-il avec une autorité accablante. Et moi de répliquer froidement : « Je le sais ; je viens de relire votre article... » Et notre causeur, tout à coup, change de sujet.

Aussi bien, tandis que les désastres publics se réparent, les désastres privés, même irréparables, se laissent-ils du moins consoler peu à peu ; une génération aura tôt fait de grandir. Et, par un jour de printemps qui suit cette reprise, ou plutôt cette revanche, Ludovic Halévy, barbe grisonnante, avec deux jeunes hommes, barbe châtain, et deux petits garçons à col de matelot, à mollets nus, vient visiter à

Bas-Prunay la maison déshabitée depuis la guerre. La vieille jardinière, la mère Vincent, est encore là ; elle ne prend pas garde à ces deux barbes châtain, et toutefois elle ne nous a pas oubliés, mon frère et moi. Comme Ludovic Halévy, poussant vers elle son second fils, Daniel, et Jacques Bizet, fils de Georges, lui dit avec douceur : « Voilà des enfants que vous ne connaissez pas, madame Vincent. — Oh ! que si ! répond-elle. Et quand même ils ne seraient pas avec vous, monsieur Ludovic, je les reconnaîtrais toujours : c'est les petits Ganderax !... »

Une vingtaine d'années, cette fois, ou même un quart de siècle, a fait le tour du cadran, — si vite ! — Ludovic Halévy a fini de blanchir, et c'est moi maintenant qui grisonne. Et, pour une revue dont je suis devenu directeur un peu par sa grâce et beaucoup par ses conseils, — il m'a conseillé, depuis ma sortie de l'École, presque en toutes choses, — il me confie, comme un trésor de famille, la copie entièrement faite par une main fidèle, intelligente et soigneuse, bien digne d'être associée à la sienne, la copie de ces lettres adressées jadis par Georges

Bizet à ses père et mère. Quand je les aurai publiées dans la *Revue de Paris*, on les recueillera en volume; et lui qui, de longue date, ne veut plus rien écrire, il écrira une préface. — Et je songe aussitôt qu'elle sera, cette préface, rédigée parce témoin et pour ce livre, un petit chef-d'œuvre de discrète émotion, de souriante aisance, d'élégante bonhomie, de nue et simple noblesse.

Je les ai publiées, ces lettres, et, pendant les répits de sa dernière maladie, Ludovic Halévy a pu les lire ; mais la préface, il n'a pu l'écrire, il ne l'écrira jamais... Cependant le volume va paraître, et mon amie est là, mon amie de Bas-Prunay. A l'exemple de *Carmen*, elle a survécu, et survécu heureusement ; elle n'a pas oublié pourtant, et, loin de prétendre qu'elle oublie, quelqu'un l'a honnêtement, galamment, pieusement soutenue, elle et son fils, dans le culte perpétuel de leur gloire domestique. Elle se tourne vers moi qui, depuis quinze ans bientôt, n'ai rien écrit ou presque rien, sinon quelque note, pour la « défense et illustration » de notre langue, en marge d'une épreuve ; et cette préface, elle me transfère l'honneur de

l'écrire, comme s'il m'était légué par le grand cousin d'autrefois. Le moyen de refuser ?

Voilà comment aux noms d'Halévy et de Bizet j'ai ce fier et tendre plaisir de mêler aujourd'hui le mien, doré de leur double reflet,

LOUIS GANDERAX.

29 octobre 1908.

LETTRES DE ROME

(1857-1860)

I

Avignon, le 24 décembre 1857.

Cher papa et chère maman,

Comment allez-vous ?... Les trois jours que j'ai passés loin de vous m'ont semblé bien longs, et quand je pense que ce n'est que la 365e partie du temps que je dois rester séparé de vous, cela m'effraie beaucoup. Je n'ai pourtant qu'à me féliciter de mes camarades. Heim est, comme je l'avais jugé, un charmant garçon ; Sellier et Didier sont d'excellents camarades, et il n'y a pas

jusqu'à Colin qui ne soit à peu près convenable[1].

Nous avons déjà visité, depuis lundi soir, Lyon, Vienne, Valence, Orange, et nous sommes actuellement à Avignon. Nous avons fait des promenades splendides. Montagnes, fleuves, rien ne nous arrête. Heim n'a pas pitié de mes jambes, et j'espère, grâce à lui, maigrir considérablement Nous sommes ici en plein printemps, nous avons du soleil et du ciel bleu comme à Paris en juillet. C'est un beau voyage, et, si je n'avais le chagrin de ne point vous sentir à mes côtés, je serais complètement joyeux. Hector[2] avait raison de me vanter son pays. C'est pittoresque, imposant, et un artiste doit en profiter, qu'il soit peintre ou musicien, sculpteur ou architecte.

Vous voyez que je n'ai pas eu la patience

1. Tous pensionnaires de la Villa Médicis : — Heim (Eugène), architecte ; Sellier et Didier, peintres ; Colin, musicien ; — Georges Bizet venait d'obtenir, avant d'avoir accompli sa dix-neuvième année, le « premier grand prix de composition musicale ».

2. Hector Gruyer, jeune chanteur, élève de M. Bizet père.

d'attendre pour vous écrire que je fusse arrivé à Marseille. Je compte que maman m'écrira à Toulon, *poste restante,* où je serai mercredi prochain. J'indique Toulon de préférence à Marseille, parce que dans cette dernière ville le service de la poste est, m'a-t-on dit, très irrégulier. Mais surtout ne manquez pas de m'écrire, car je tiens à avoir des nouvelles de la santé de maman, qui m'inquiète. Surtout ne vous inquiétez pas : je suis le plus heureux de tous les jeunes gens que je connais, et ce serait folie que de me plaindre.

Je vous quitte, car nous allons nous embarquer... en voiture, pour aller visiter la fontaine de Vaucluse, une des plus belles choses de ce magnifique pays.

Adieu, je vous embrasse avec toute la tendresse d'un fils aimant et reconnaissant et vous supplie de ne pas vous désoler.

Votre heureux et affectionné fils,

GEORGES BIZET

II

Toulon, ce 29 décembre 1857.

Chers parents,

Nous descendons de diligence, harassés par dix heures de voyage, et je ne veux cependant pas me coucher sans vous écrire, car je tiens beaucoup à ce que cette lettre vous parvienne le premier janvier. Je n'ai pu, vu l'heure avancée de la soirée, aller chercher à la poste la lettre que je compte y trouver, mais je la prendrai demain matin et j'ajouterai, s'il y a lieu, quelques lignes à la présente.

Nous avons fait un voyage délicieux, nous jouissons d'un temps merveilleux. Quel beau pays ! Ces ruines antiques et moyen âge, ces

montagnes, ces vallées, ces sites imposants, et par-dessus tout, la mer, qui est pour moi une chose toute nouvelle. J'ai plus vu, plus pensé en huit jours, que je ne l'avais fait jusqu'alors. Le spectacle de la nature est une chose tellement inconnue pour moi qu'il m'est impossible d'analyser les impressions que je ressens.

Il est vrai que le chagrin d'être séparé de vous me fait tout voir d'une manière plus sérieuse. Nous faisons des promenades insensées, et je vous jure, lorsqu'il s'agit d'admirer un beau point de vue ou des ruines intéressantes, ce n'est pas une lieue de plus ou de moins qui nous arrête. Heim est enragé, et je puis dire que c'est moi qui le seconde le mieux.

J'ai déjà maigri et mis hors d'état deux paires de chaussures, mais il faut dire que les montagnes sont ici en pierre, et non en terre glaise comme notre bourgeoise butte Montmartre.

Nous avons fait, ce soir, une petite promenade en canot dans la rade de Toulon, qui m'a vivement impressionné. Je ne me doutais nullement de l'effet grandiose et original de la mer. Nous

visiterons demain deux grands vaisseaux de ligne de 70 et de 90 canons.

Nos passeports font un effet merveilleux, et les concierges des musées et autres monuments sont pour nous d'une prévenance extrême.

Chose étonnante, j'ai perdu mon appétit féroce. La nourriture des hôtels est supportable pourtant, mais j'ai l'esprit très occupé, ce qui rend mon ventre plus raisonnable. Somme toute, je suis persuadé qu'un voyage comme celui-ci, fait à mon âge et dans de si belles conditions, est une bonne fortune qu'on serait bien fou de laisser échapper.

J'avais bien jugé Heim : c'est une bonne et solide nature, et nous n'avons pas été longs à être camarades, avant peu nous serons amis. Colin est gentil. Sellier, le peintre, est un bon et candide garçon, très artiste et plein de sentiment. C'est un enfant pour la volonté et le plus obligeant des hommes. Vous voyez que j'ai de la chance. Depuis huit jours, nous n'avons pas eu un seul désagrément, quelque petit qu'il soit ; tout marche pour le mieux.

Mais parlons de vous, qui n'avez pas, comme moi, les distractions d'un splendide voyage pour vous consoler de notre séparation. Je te vois d'ici, chère maman, bien triste, quoique résignée ; je sais que la pensée de me savoir heureux est un grand soulagement pour toi, mais enfin, trois ans, c'est très long. Aussi quelle joie au retour ! Quant à mon cher papa, il a trop de volonté pour n'en point prendre son parti, sinon gaiement, du moins avec résolution. Du reste, je vous écrirai si souvent et je vous en dirai tant dans mes lettres que nous finirons par nous croire réunis. On est plus rapproché à cinq cents lieues, quand on est uni par le cœur, qu'à dix pas lorsqu'on est indifférent.

Et maintenant, recevez, mes bien chers et aimés parents, mes vœux les plus sincères et les plus tendres : une bonne santé physique et morale, et des leçons, car il faut bien penser aux choses matérielles, voilà le plus important et le plus pressé. Quant à moi, ne me souhaitez rien : je suis si heureux que je crains toujours de voir finir ma chance et je n'ose plus rien demander.

Du reste, et je puis le dire sans orgueil, je suis content de moi, je suis plus *homme* que vous ne le croyiez, j'ai beaucoup d'ordre, et ma malle est un vrai modèle. Heim et moi, nous agaçons beaucoup nos camarades par la longueur de notre toilette. Aussi sommes-nous les plus propres.

Mille choses à Hector auquel je pense bien souvent, à Fournel, à Bétinet, à mon bon Gounod et à la famille Zimmerman[1] ; si tu vas les voir, chère maman, dis-leur toutes mes amitiés et tous mes souhaits pour le grand succès du *Médecin malgré lui*[2]. N'oubliez ni Gustave, ni personne. Quand je serai à Rome j'écrirai une douzaine de lettres, à Halévy, Gounod, Houdart, Marmontel, etc. En attendant, mille baisers de votre fils.

GEORGES BIZET

Je vous écrirai de Gênes ou de Florence.

1. La famille de madame Gounod.

2. Représenté peu après (15 janvier 1858), avec la musique de Gounod, au Théâtre-Lyrique.

Chère maman, je reçois à l'instant ta lettre. Je suis très heureux de te savoir en meilleure santé. Merci pour toutes les bonnes choses que tu me dis. Je dépense le moins d'argent possible et j'espère que les cent francs de supplément que j'ai reçus de vous à Paris seront inutiles.. Adieu... A bientôt !

III

Savone (États sardes. — Italie), le 4 janvier 1858.

Chère maman,

Nous sommes maintenant en Italie. Nous avons quitté Nice avant-hier en voiturin, et nous ferons demain notre entrée à Gênes. Mes leçons d'italien me servent beaucoup maintenant ; je n'ai pas oublié, au contraire. Si tu vois

M. Vimercati, dis-lui cela. Je suis le seul de la bande qui puisse baragouiner un peu, ça me pose très bien. Nous cueillons des roses et des oranges tout le long de la route, c'est étonnant. Malheureusement, le temps se met ce soir à la neige : ça m'effraye horriblement. Je me porte très bien, sauf un affreux rhume, celui que j'avais déjà à Paris du reste : il est tenace en diable. Je prends tous les soirs une tasse de lait chaud, avec de la muscade : tu vois que je me souviens de ton remède.

J'ai été bien désabusé, en entrant en Italie. d'y trouver une architecture horrible, des églises peintes comme des monuments de carton. Heim et nous tous sommes épatés. Il est vrai qu'en Toscane et à Rome nous serons bien dédommagés. La route de la Corniche (de Nice à Gênes), qui longe la mer pendant soixante lieues, est splendide. Nous avons là des points de vue merveilleux. La mer commence à se fâcher, ce soir, et les vagues sont à peu près de ma taille.

Il me tarde bien d'avoir mon cher Hector avec moi. Ce sera un souvenir de vous et de

Paris, dont nous pourrons parler à notre aise tous les deux. Du reste, il rencontrera en nos camarades de charmants garçons. Il y a aujourd'hui quinze jours que nous avons quitté Paris et nous n'avons pas encore échangé un mot aigre et de mauvaise humeur.

Je pense que Gounod n'aura pas été surpris de ne pas avoir de mes nouvelles au jour de l'an : en voyage, c'est une affaire d'État d'écrire quelques mots. Je rattraperai à Rome le temps perdu, et je lui écrirai une longue lettre, ainsi qu'à madame Zimmerman. De même pour Hector et mes bons camarades. Je m'arrangerai de manière à écrire une petite lettre à Marmontel pour sa fête, le 17 : cela lui fera un immense plaisir et c'est une attention que je lui dois bien [1].

Voyageant à petites journées, je visite une quantité de villes et de villages piémontais. Plus on examine ce pays, et plus on admire le roi de Sardaigne : c'est un gaillard. Malheureusement, le parti des prêtres est formidable. Le

1. Marmontel avait été, au Conservatoire, son professeur de piano.

maître de l'hôtel où nous sommes descendus ce soir nous racontait, il y a une heure, des choses incroyables de ces maudits jésuites. Dans toutes les petites villes, les femmes sont bigotes et d'une vertu farouche, excepté pour leurs confesseurs. Du reste, les hommes sont aussi cagots que leurs femmes et dans ce diable de pays on ne pense qu'à mendier. Mais les Piémontais mendient de plusieurs manières, le jour humblement, et la nuit avec une escopette. Nous avons pris le parti de ne jamais rien donner, et nous ne voyageons jamais que le jour.

Cette lettre sera probablement un peu longue à arriver à Paris, car il n'y a ici ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur. La diligence de Marseille prend le courrier en passant, et les lettres sont ensuite envoyées à Paris. Réponds-moi à *Florence, Toscane, Italie, poste restante.* J'y serai dans huit jours. Ne t'inquiète pas si tu ne reçois pas de lettre avant la réception de la tienne, et tâche surtout de ne pas trop te désoler. |Je suis très heureux, et n'ai rien à désirer sinon de bonnes nouvelles de toi et de papa. Comment

va-t-il ? Où en est sa douleur ?... Comment va l'affaire Offenbach ?... Parle-moi de tout le monde, même des indifférents, car j'ai l'intention d'écrire à beaucoup de monde afin d'être oublié le moins qu'il se pourra. Je pense à vous continuellement, surtout la nuit, car à peine ai-je fermé l'œil que je rêve de Paris. Donne-moi beaucoup de détails, console-toi, et croyez-moi tous deux votre fils bien tendre et bien affectionné.

GEORGES BIZET

IV

Florence, mercredi 13 janvier 1858.

Chère maman,

Je suis arrivé hier à Florence et ma première course a été à la poste, ainsi que tu dois le penser,

mais je n'ai rien trouvé et c'est seulement ce matin que j'ai reçu ta lettre. Et d'abord, pour te tranquilliser, deux choses : nous n'avons eu qu'un seul jour de mauvais temps et mon rhume a disparu avec lui.

Ce que tu me dis de ce pauvre Albert me désole d'autant plus que je ne crois pas que le baryton soit son fait. Il me semble qu'il y avait plus d'avenir pour lui dans les seconds ténors, mais il ne peut pas les souffrir : il vaut mieux lui laisser choisir ce qu'il croit lui convenir. Dis-lui bien des choses ainsi qu'à Hector, qui ne doit pas perdre courage. S'il avait entendu ce soir *I Lombardi* au théâtre de Florence, cela lui donnerait une grande confiance en lui. C'est très mauvais, et je suis sûr d'un immense succès pour Hector. Je compte toujours sur lui ; qu'il compte sur moi.

Et maintenant, parlons un peu de mon voyage. Nous avons fait une traversée de huit heures, de Gênes à Livourne. Le temps était splendide et aucun de nous n'a eu le mal de mer. Quels voleurs que ces Toscans ! tout leur

est bon pour voler : impôts sur les passeports, sur les malles, c'est une forêt de Bondy. On est obligé d'employer les gros mots, presque les coups, pour se débarrasser des *facchini*, commissionnaires du pays, dont le système est de s'emparer d'un de vos bagages et ensuite de vous réclamer de l'argent pour avoir porté vos affaires. On vole aussi par la monnaie, qui est ici stupide. Heureusement que nous avons déjà l'expérience du voyage ; heureusement surtout que nous sommes cinq, ce qui impose énormément aux Toscans. Mais je t'assure qu'un homme flanqué d'une femme et d'un enfant n'en sortirait pas si facilement que nous.

De Livourne le chemin de fer nous a conduits à Pise, à Pistoia, et enfin à Florence. Il faut vraiment se déranger pour voir tout cela : c'est superbe. La cathédrale de Florence, les musées qui renferment des centaines de chefs-d'œuvre, les palais, les jardins, c'est féerique. En outre, la vie est ici bon marché. Nous avons le logement pour vingt-six sols par jour, le dîner à trente-six sols et le déjeuner à vingt-quatre

sols, et tout cela très convenable. Tu vois que ce n'est pas cher : c'est environ quatre fois moins qu'en France. Nous irons demain matin faire une petite excursion à Sienne qui renferme cent trois églises, puis nous reviendrons passer cinq ou six jours à Florence, et mardi prochain nous prendrons le voiturin, qui nous conduira à Rome en six jours. Adresse donc ta prochaine lettre à Rome ; voici l'adresse :

Monsieur Georges Bizet,
Pensionnaire de l'Académie de France,
à la Villa Médicis,
Rome. — États de l'Église.
Italie.

A Rome, nous nous écrirons d'une manière plus régulière, ce qui calmera l'inquiétude de part et d'autre. Il me tarde, du reste, d'être arrivé pour écrire à Gounod, Hector, madame Zimmerman, M. Halévy, etc... à toutes les personnes qui me témoignent de l'intérêt.

Tu reçois toujours le *Ménestrel*? Si tu y vois quelque chose qui puisse m'intéresser, dis-le-

moi, car j'ai soif de nouvelles de théâtre. Je te quitte, chère maman, car il est minuit, et nous avons marché toute la journée. J'ai un sommeil d'enfer.

Je t'écrirai une fois, d'ici à mon arrivée à Rome, puis je répondrai à ta lettre que j'y trouverai.

Si tu avais quelque chose de pressant à me dire, écris sans perdre de temps, c'est-à-dire courrier par courrier, à *Pérouse, — États de l'Église, — poste restante.*

Adieu, chère maman, embrasse mille fois mon cher père comme je t'embrasse, c'est-à-dire de tout cœur.

Ton fils,

GEORGES BIZET

V

Florence, mardi 19 janvier 1858.

Chère maman,

Nous partons demain matin, à six heures, pour Rome. Le voyage en voiturin ne laissant pas beaucoup de temps aux correspondances, je t'envoie ce soir de mes nouvelles.

Tout va toujours pour le mieux. Le temps est de plus en plus beau, mon rhume se perd dans la nuit des temps. Les camarades sont toujours les mêmes, Colin seul est mélancolique. Il a eu une suite de malheurs comiques qui ont fait son désespoir et notre bonheur : un chapeau brûlé, un paletot déchiré, des chaussettes perdues, etc. Aussi lui tarde-t-il beaucoup d'arriver à

Rome, où il espère trouver quelqu'un qui compatisse à ses peines et lui raccommode son paletot.

Mais parlons de choses sérieuses. Comment allez-vous tous deux? Il y a eu à Paris, à ce qu'il paraît, un attentat à la vie de l'empereur [1]. Si je ne vous savais pas si sédentaires, je serais très inquiet, mais je pense bien qu'il ne s'est trouvé personne de mes amis dans cette bagarre. Donne-moi quelques détails, car nous vivons comme des crétins. Du reste, nous aurons des journaux à Rome. Ce que tu m'as dit dans ta dernière lettre au sujet de l'argent m'a ennuyé. J'espère que les leçons iront assez bien pour vous remonter un peu et boucher le gros trou que j'ai fait en partant de Paris.

Florence est une ville splendide! Quel art que celui de Raphaël et André del Sarto! Ce dernier n'est nullement connu à Paris, c'est un immense artiste. Les musées renferment les plus belles choses de Léonard de Vinci, du Titien, etc...

1. L'attentat d'Orsini (14 janvier 1858).

C'est un paradis! Il y a ici beaucoup de vie et de mouvement, mais, chose triste à dire, pas un homme de talent, ni musicien, ni poète, ni peintre, absolument rien. Il est curieux de voir un pays si glorieux tomber dans un abrutissement pareil. Je suis du reste persuadé que la décadence de l'art suit la décadence politique. Nous sommes retournés au théâtre: c'est infect! On jouerait mieux à Lazari. Si j'étais mon ami Hector, j'aurais vite fait ma fortune. Je le crois destiné à des succès immenses en Italie.

Et Gounod? Et le *Médecin malgré lui*? Qu'il serait gentil de m'écrire! J'attends le résultat de la première représentation avec une grande impatience, quoique je ne doute nullement du succès. Nous serons à Rome le 27 et je t'écrirai tout de suite ainsi qu'aux amis. Je te quitte: il est onze heures du soir et nous nous levons demain à cinq heures du matin. Les camarades m'envoient au diable: je les fais attendre pour porter à la poste les lettres que nous envoyons à Rome au directeur et aux camarades. Nous

avons pris des timbres-poste d'avance, tu vois que nous sommes prévoyants. A propos, c'est moi qui ai été caissier tout le temps du voyage : on est enchanté de ma tenue de livres. Adieu, mille baisers pour chacun de vous.

Ton fils,

GEORGES BIZET

VI

Rome, ce 27 janvier 1858.

Chère maman,

Selon nos prévisions, nous sommes tous heureusement arrivés à Rome le 27. J'ai trouvé ta lettre, une de ce pauvre et heureux Gounod, une de Mollard, une d'Hector, une de madame

Crespy, m'annonçant la réception de sa petite Marguerite au Conservatoire. Je réponds à toutes, en commençant par vous, bien entendu.

Et d'abord, pour te tranquilliser, ma malle était à Rome avant moi. Tout est arrivé à bon port, mes effets ne sont pas même chiffonnés. Il n'en a pas été de même de mes camarades : l'un, Sellier, avait mis de la couleur en bouteille dans sa malle, et tout a été brisé. Heureusement pour lui, son linge seul est atteint. Heim a eu ses habits pleins de faux plis. C'est encore à toi que je dois cette chance-là. Seulement, on m'a réclamé soixante-quinze francs, et je t'envoie ma lettre de voiture et mon reçu pour que tu puisses réclamer. La personne qui m'a remis mon reçu m'a dit d'adresser la réclamation à l'emballeur qui s'est chargé de tout : il indiquera toujours ce qu'il y a à faire. Au reste, c'est un détail.

J'ai été bien heureux en apprenant l'immense succès obtenu par le *Médecin malgré lui.* J'ai lu, au salon de l'Académie, des articles pompeux dans le *Moniteur* et les *Débats.* Pourquoi faut-il

qu'un malheur, hélas ! trop prévu, vienne attrister un si beau moment[1] ! Enfin, il est dit que Gounod n'aura jamais un moment de satisfaction. La lettre qu'il m'a écrite est, comme tu le penses, profondément triste.

Et maintenant parlons un peu de l'arrivée à l'Académie. Nous avons été merveilleusement accueillis par nos camarades, qui ont cru devoir nous faire des charges charmantes : des lits en portefeuille, des tables de nuit cassées et appuyées sur un morceau de bois, ce qui procurait un tintamarre épouvantable chaque fois qu'on y touchait, etc... C'est une vieille habitude, aussi est-on loin de s'en formaliser. Soumy, graveur, s'était couvert l'œil d'un bandeau et nous a fait croire qu'il avait reçu un coup de couteau. On nous a fait un tableau lugubre de la ville de Rome, passé sept heures du soir ; enfin, c'est à n'en plus finir. Mais le lendemain, quand tout cela a été calmé, j'ai trouvé une douzaine de jeunes gens fort dis-

1. Gounod avait perdu sa mère.

tingués, cinq ou six insignifiants, et trois assez canailles.

J'ai la chance d'être placé à table entre les plus charmants garçons de l'Académie. M. Schnetz notre directeur, est un excellent homme ; il est très gentil pour moi. Ma chambre est occupée par mon prédécesseur Comte : je ne l'aurai que dans un mois. En attendant, je suis dans une délicieuse chambre turque construite sur les dessins d'Horace Vernet. J'ai une vue splendide sur Rome ; en un mot, je suis complètement bien. La nourriture est simple et excellente. Le linge est soigné et bien blanchi. Les domestiques seuls sont négligents : aussi saurai-je brosser mes effets avant peu.

Nous allons demain à l'ambassade de France : c'est la première réception de M. de Gramont, nommé depuis peu de temps. Ce sera superbe. Je n'ai encore rien vu à Rome, je ne fais que de m'installer ; ensuite je me promènerai un peu tous les jours. Je dis : « un peu », car je compte m'occuper tout de suite de mon envoi pour le concours Rodrigues. A propos, Tournois,

le sculpteur, nous avait rejoints à Florence : nous avons donc fait une entrée triomphale.

Je n'ai pu écrire à Marmontel, non par paresse, mais j'étais tellement fatigué ! Je répare mon oubli ce soir même. Je ne dis rien pour Hector : je lui écris. Bien des choses à toutes les personnes qui te parlent de moi. J'ai lu tous les détails sur l'affaire de la rue Lepeletier. Dis-moi toujours bien exactement le bulletin de votre santé à tous deux. Les leçons vont-elles un peu ? Je suis presque jaloux du rhume de Lefèvre, car je sais comment tu soignes ceux qui t'entourent. Si, par hasard, tu vois M. Houdart, dis-lui mille choses ; du reste je lui écrirai, car j'espère toujours m'occuper du *symphonista*.

Quant aux timbres-poste, ne t'en inquiète pas : nous avons, par les officiers français, la faculté d'affranchir nos lettres pour la France au prix de vingt centimes. Il est fâcheux qu'on ne puisse obtenir la même remise à Paris. Je suis laconique, car je vois mon papier finir. C'est singulier comme on dit peu de choses en quatre pages. Outre les lettres que j'écris ce soir, j'en enverrai

d'ici peu à tous mes camarades, les Lyonnet, Fournel, Jourdan, etc. Je mettrai demain à la poste quelques mots pour M. Halévy.

J'irai demain voir M. Chevreux, pour qui j'ai une lettre de madame Zimmerman (je lui écris une lettre dans celle de Gounod). Je porterai ensuite mes autres recommandations.

Adieu ; à bientôt une réponse, j'espère ! Je vous écrirai toujours le mercredi ou le vendredi, parce que c'est le jeudi et le samedi seulement qu'il y a départ par la poste française. Adieu encore, mille baisers bien tendres. Soignez-vous tous deux, et croyez à l'affection inaltérable de votre fils

GEORGES BIZET

VII

Rome, *lunedi* 8 *febbraio* 1858.

Chère maman,

Et d'abord convenons d'une chose ; attendons toujours réciproquement nos lettres afin d'en éviter le croisement, ce qui est la chose la plus désagréable du monde ; c'est comme si on ne s'écrivait pas. Je ne répondrai pas à toutes tes questions, la plupart étant mises à néant par la lettre que tu as dû recevoir cette semaine. Je n'userai pas du moyen que Mollard nous procure ; j'ai acheté, en arrivant, cinquante timbres à vingt centimes, j'aurai donc plus tôt fait de les utiliser. Mais toi, qui ne jouis pas du même avantage, je t'engage fort à ne pas m'écrire

autrement. Un franc, c'est un peu cher, mais vingt centimes?... Je ne parle pas de la malle, puisque ma dernière lettre t'en a annoncé l'heureuse arrivée.

Mes camarades sont charmants. Comte, le musicien, est un excellent garçon. M. Schnetz m'a pris en affection ; j'ai joué hier soir chez lui, j'ai eu un grand succès. C'est la première fois, depuis que M. Schnetz est directeur, qu'on écoute et applaudit un musicien à l'Académie. Il est juste de dire qu'il n'y a pas de pianistes en Italie, et que, pour peu que l'on sache faire sa gamme d'ut des deux mains, on passe pour un grand artiste. J'ai des invitations par-dessus la tête, mais j'en accepte peu, car je ne suis pas ici pour m'amuser. Colin s'est également fait entendre sur son hautbois ; il a fort bien joué ; seulement, il s'est conduit bêtement avec les camarades, de sorte que ce pauvre garçon est blagué d'une façon désastreuse. Bonnet (l'architecte) disait hier tout haut à plusieurs personnes : « Ce diable de Colin me fait des peurs atroces. Chaque fois qu'il joue de son *poireau*,

il devient rouge comme un coq, j'ai toujours peur que ses yeux ne tombent. » Ce feu roulant de quolibets vient de ce que cet animal de Colin n'a pas su prendre convenablement les plaisanteries qu'on fait aux nouveaux et qui consistent à faire payer des cafés pour un oui ou un non. Il a déclaré que « Ça ne pourrait pas marcher comme ça », et il a formellement refusé de payer. Nous avons tous ri comme des folles, et on lui a ajouté un café avec eau-de-vie et cigares, pour avoir désobéi à la majorité. Du reste, cette société de jeunes gens lui formera le caractère ; il en a grand besoin. Tu penses que j'ai fait bonne figure : je me suis laissé marquer au tableau huit cafés. Or il arrive une chose : c'est que, voyant mon indifférence, on n'y trouve plus aucun plaisir. Alors on se venge sur ce malheureux Colin.

La vie ici est très heureuse, la nourriture excellente. Un jardin splendide, dont on ne peut profiter en ce moment-ci, car il pleut à torrents. Le soir, on se retrouve à table, et l'après-dîner se passe généralement au salon des élèves.

On y cause, on s'y chauffe, on y fait une petite partie de trente-et-un. Enfin on ne peut avoir plus de bien-être que nous n'en avons. L'Académie possède une excellente bibliothèque littéraire dont je profite. Je prends des leçons d'itaien. Mon professeur, qui me coûte deux écus par mois (10 fr. 70 c.), est émerveillé de la méthode Vimercati. Il est très content de moi. J'ai choisi un sujet pour mon envoi au concours Rodrigues. Je fais un *Te Deum*. L. Cohen m'est égal, Galibert aussi, je n'ai donc que Barthe à craindre. Je crois, du reste, que ni les uns ni les autres ne concourent. Si j'ai ce prix de quinze cents francs, je prierai papa de me placer ça et je lui demanderai une toute petite portion pour voir la Suisse en allant en Allemagne. Mais ne bâtissons pas de châteaux en Espagne, c'est-à-dire en Suisse !

Je ne répondrai à toutes tes bonnes recommandations que par un mot : on m'appelle *coquet* et on s'étonne de ma *propreté extraordinaire*. Je suis bien heureux d'apprendre que tu te fatigues moins. Continue à te soigner, je t'en prie. Je suis content de savoir que papa conti-

nue à travailler ; je lui adresserai ma prochaine lettre pour l'obliger à me répondre directement. Dis-lui qu'il ne m'épluche pas trop, car j'écris à grande vitesse et n'ai pas le courage de me relire. Aussi dois-je laisser pas mal de bêtises. J'ai écrit à Halévy. Là, je me suis soigné, et je n'ai pas fait de fautes de français, chose rare au XIXe siècle.

Le four de Bazin[1] que j'ai appris par l'article de Fiorentino, m'a fait le plus grand plaisir. Bazin redevient lui : il s'était trompé en écrivant *Maître Pathelin.* Le succès de Chéri me fait grand plaisir, je le lui écris. X... a fait jouer une ouverture : c'est surtout dans ces moments-là qu'on ne regrette pas Paris.

Maintenant parlons d'Hector... Tu me recommandes de ne rien dire à Colin ! ! ! Tu sauras, chère maman, que je ne parle jamais à Colin, sinon pour lui dire des sottises... Ceci établi, je continue. Certes je regretterai beaucoup de ne pas voir Hector, mais si quelque chose peut m'en

1. La représentation des *Désespérés*, opéra-comique en un acte (26 janvier 1858).

consoler, c'est de lui voir un succès : je crois l'affaire superbe[1]. Gounod est peut-être le seul compositeur qui puisse donner des conseils utiles à un chanteur; c'est aussi le seul homme capable de comprendre les hésitations et les découragements d'un jeune artiste. C'est en tous points ce qui pouvait arriver de plus heureux à Hector. Ah! si je pouvais lui repasser un peu de mon aplomb, comme ça ferait l'affaire ! Encourage-le bien pour moi. Qu'il tâche donc enfin de surmonter tous ces petits obstacles qui le font douter de lui. Si mes vœux sont exaucés, il réussira. C'est pour moi un vrai chagrin de penser qu'au moment où j'aurais pu lui être utile, je vais lui faire défaut. Malgré tout, qu'il ait courage. J'ai excellent espoir pour le Théâtre-Lyrique. La musique de Gounod doit lui aller. Ainsi donc de l'aplomb, du caractère, en un mot, et il est très sûr de son succès. Je ne sais si tu lui as dit que tu m'écrivais à son sujet ; en tout cas, il reste bien entendu que Gounod n'en sait rien.

1. Hector Gruyer était sur le point d'être engagé au Théâtre Lyrique, où il espérait créer le rôle de Faust.

Parle-moi longuement de tout cela dans ta prochaine lettre. Il me tarde de savoir où en est cette affaire-là.

J'avais oublié de te parler de la famille Chevreux, où madame Zimmerman m'a envoyé. Ce sont d'excellentes gens. J'y ai dîné, l'autre jour. Je suis reçu dans cette maison d'une façon tout amicale. J'ai écrit à madame Zimmerman tout ce que j'en pense.

Et maintenant, adieu, chère maman. Cesse donc de t'inquiéter pour moi. Dieu merci, je n'ai pas à me plaindre. Embrasse papa bien tendrement et crois-moi le plus affectionné des fils,

GEORGES BIZET

M. Schnetz doit me présenter à un cardinal très bien en cour. Je lui parlerai du *symphonista.*

Colin ne me charge de rien pour vous, je fais sa commission. En revanche, mon cher camarade Heim se rappelle à votre souvenir.

VIII

Vendredi, 26 février 1858.

Chère maman,

Tu trouveras peut-être que j'ai été longtemps sans t'écrire, mais j'attendais ta réponse et je commençais même à être inquiet. J'ai reçu ta lettre, il y a une demi-heure, et je m'empresse d'y répondre. L'engagement d'Hector au Théâtre-Lyrique m'a fait un immense plaisir : me voilà consolé, à peu près du moins, de rester trois ans sans le voir. Il s'inquiète beaucoup pour sa voix : il a tort, et je suis sûr qu'il a fait une affaire superbe. Du reste, je lui réponds directement.

Merci, chère maman, de tes recommandations,

mais encore pour cette fois elles sont superflues. On voit que tu ne te doutes pas de la vie de l'Académie. S'occuper de politique, mon Dieu ! Mais on ne sait seulement pas ce qui se fait et on ne tient pas à le savoir. On vit tout à fait en artiste, c'est-à-dire que toutes les préoccupations étrangères à l'art et au bien-être de chaque individu sont complètement bannies de notre existence. Tu ne t'es pas trompée, je me suis beaucoup amusé au carnaval. J'ai été en voiture avec quelques camarades, et là nous avons jeté des bouquets et des *confetti* à pleines mains. Rien n'est plus charmant que le carnaval à Rome. Toutes les fenêtres sont garnies de femmes charmantes, presque toutes habillées à la romaine. C'est une pluie de fleurs et de *confetti* (dragées de plâtre) qui vous fleurit ou vous blanchit. Mais quand on a une blouse grise sur le dos, on échange des bouquets avec les dames et du plâtre avec les hommes sans crainte de se salir. M. Schnetz a donné un bal masqué. Je me suis fait faire, par la femme d'un de nos domestiques, un ravissant costume de bébé. J'ai eu un

succès fou, qui revient tout entier à la faiseuse. Je conserve tous mes bibelots pour te les montrer à mon retour et pour me déguiser, au besoin.

Je vais assez dans le monde, où je suis très fêté. Monseigneur de la Tour d'Auvergne, grand seigneur de la calotte, m'a fait un accueil très gracieux. Monsieur et madame de Sampayo sont aussi charmants. Benouville[1], peintre français, ancien prix de Rome (qui s'y est plu au point de s'y fixer), est un charmant garçon, et j'y vais quelquefois passer la soirée. Enfin je suis très heureux.

Comte, mon prédécesseur, a quitté Rome vendredi : j'ai donc pris ma chambre définitive, j'en suis très content. Schnetz me traite en enfant gâté, ainsi que tous mes camarades. Quant à mes affaires, je te prie de croire, chère maman, que l'ordre le plus parfait et le plus raisonné ne cesse d'y régner. J'ai dans ma chambre deux grands placards, six portemanteaux, dix-huit tiroirs, etc. Tu vois que ce n'est pas la place

1. Léon Benouville.

qui me manque. Ainsi tu peux être rassurée sur ce point. Ma santé est toujours aussi faible qu'à Paris, mon appétit s'est pourtant développé Du reste, on peut être malade ici : on a drogues, médecin et garde-malade pour rien. Dis mille choses à toute la famille Delsarte. Marmontel m'a répondu d'une manière bien affectueuse. Mes finances ne tiennent pas beaucoup de place, mais je suis monté de tout et j'ai vingt francs! Note bien que je toucherai soixante-quinze francs le premier du mois prochain, ce qui est bientôt. J'ai toujours mal aux pieds, grâce à mes souliers qui sont soixante-dix-huit fois trop étroits. Je me suis fait faire d'autres chaussures et j'espère rapporter mes brodequins tout neufs à Paris, où je tâcherai de m'en défaire le plus avantageusement possible. Si tu vois le cordonnier, fais-lui mes compliments et donne-lui ma bénédiction : venant de Rome, cela lui fera plaisir.

Mon cher papa est donc à peu près débarrassé de sa douleur ? Cela me fait un fier plaisir, qu'il doit joliment partager. J'ai distribué des

prospectus du père Houdart à quelques abbés ; ils sont comme des abrutis et ne comprennent rien. Ils admirent beaucoup le système, tout en le déclarant impossible en Italie, où l'industrie est complètement morte. Un fait t'en donnera une idée ; on fait venir le dictionnaire italien de Paris ! ! ! Colin s'arrange un peu : le contact de sa famille lui était très nuisible. J'ai rencontré ici Moreau[1], ami de Lacheurié, et le comte de je ne me rappelle plus quoi, ami de Cherouvrier : tu vois que j'ai des souvenirs du concours de l'Institut. Moreau, peintre, a une voix de ténor charmante et nous faisons un peu de musique. Je donne quelques conseils à mademoiselle Lejo, fille de notre secrétaire, et à une petite Italienne dont le père est violoncelliste. J'ai profité de la reconnaissance de ce bonhomme, et je vais faire de la musique instrumentale, un jour par semaine, au salon des élèves. Juge si mes camarades me bénissent.

J'ai choisi un poème italien : *Parisina*, opéra

1. Gustave Moreau.

oublié de Donizetti. Il y a des situations et je tâcherai de faire un bon envoi, mais c'est seulement pour 1859. Je commence mon *Te Deum*, c'est difficile en chien. Enfin, Dieu aidant, j'en viendrai peut-être à bout. Gardoni va partir : c'est un très bon garçon.

J'ai déjà un peu vu Rome. Il y a beaucoup à admirer, mais il y a bien des désenchantements. Le mauvais goût empoisonne l'Italie. C'est un pays complètement perdu pour l'art. Rossini, Mozart, Weber, Paer, Cimarosa, sont ici inconnus, méprisés ou oubliés. C'est triste ! Il n'y a pas de théâtre pendant le carême ; en revanche, il y aura de belles solennités religieuses à la semaine sainte. Mais je m'arrête, quoique j'aie bien des choses à dire encore.

Écris-moi régulièrement le 1er et le 15 de chaque mois ; quant à moi, outre les réponses, je t'écrirai lorsque j'aurai quelque chose à te dire, et ce sera presque toujours, ne fût-ce que pour t'embrasser et te dire, ainsi qu'à mon cher père, que je suis votre fils aimant pour la vie,

GEORGES BIZET

IX

Rome, 11 mars 1858.

Chère maman,

Tu me recommandes de ne pas te cacher les chagrins qui pourraient m'arriver. Mais à qui les dirais-je, si ce n'était à toi ? Je n'ai pas de semblables confidences à te faire, heureusement, pour cette fois.

Il fait un temps à ne pas mettre Colin dehors ! C'est ce qui est cause de mon silence sur Rome. Il est impossible de voir la ville éternelle sans le soleil : sans lui, tout paraît triste ; les chefs-d'œuvre de l'art même semblent lui emprunter tout leur éclat. Aussi ai-je profité avec plaisir de quelques rayons pour visiter le *Foro Romano*, le

Forum de Nerva, le Forum de Trajan, la Villa Ludovisi, la basilique de Saint-Pierre, etc., et enfin le Vatican.

Le Vatican est le plus beau et le plus immense musée du monde. Il renferme, outre les chefs-d'œuvre de Raphaël, du Dominiquin, outre les nombreux musés d'antiques, il renferme sa chapelle Sixtine : c'est là que sont les admirables fresques de Michel-Ange, le « Jugement dernier », les « Prophètes » et les « Sibylles », et le plafond formé de médaillons représentant la Création, le Déluge et les principaux événements de la Genèse, qui forment, sans compter une centaine de figures soutenant les médaillons, l'immense travail achevé en trois ans par le plus grand génie artistique de l'Italie et du monde entier. L'impression que j'ai ressentie a été profonde. J'avais vu à Florence des choses splendides, mais que je pouvais prévoir, tandis que Michel-Ange !... Certes Raphaël est plein de grâce, c'est l'idéal de la beauté et de la pureté, ainsi qu'Andrea del Sarto ; mais, pour moi, l'auteur de la décoration de la chapelle Sixtine, des tombeaux des Médi-

cis à Florence, de la coupole de Saint-Pierre, l'homme qui par ces trois œuvres s'est montré le plus grand peintre avec Raphaël, le plus grand sculpteur et le plus grand architecte de l'Italie, celui-là, dis-je, doit passer avant tous les autres. C'est le roi de l'art en général.

Tu as raison de me recommander de n'être pas paresseux, mais je vais presque tous les soirs dans le monde. J'ai fait connaissance, chez M. de Sampayo, de M. le comte de Kisseleff, ambassadeur de Russie. C'est un charmant homme. J'ai déjà dîné deux fois chez lui et j'y redîne demain.

Je pioche mon *Te Deum* comme un nègre. C'est difficile en diable et il me tarde d'avoir fini pour commencer un opéra italien en trois actes, dont le poème me plaît beaucoup. J'écris à Ludovic Halévy et à Jules Cohen pour les prier de demander à Halévy de nouveaux détails sur le prix Rodrigues, qui existe et pour lequel je fais mon *Te Deum.*

Je ne sais pas ce qu'on veut dire par les beautés du carnaval de Rome. Je t'ai parlé de sa

gaieté, de son entrain, de son originalité, c'est tout ce qu'il y a à en dire.

J'ai maigri beaucoup pendant le voyage et je ne reprends pas, cela m'inquiète. J'ai pris du café pendant huit jours; cela m'a mis dans un état affreux : aussi ne ferai-je plus jamais d'essai de ce genre, depuis trois semaines je n'en prends plus : aussi me porté-je à merveille. Ce charmant garçon, Moreau, vient me voir souvent et nous nous payons des partitions entières.

Je n'irai à Naples que l'été prochain, car, si j'ai le prix Rodrigues, je pourrai pousser jusqu'en Sicile; cet été, j'irai passer quinze jours à Tivoli, autant à Ostie, etc., etc. Ce sera délicieux. Et, pour finir, grande nouvelle ! Nos appointements seront augmentés à partir du 1er janvier prochain. Ai-je de la chance ! voici une réforme dont on parle depuis vingt ans, et c'est juste au moment où je puis en profiter qu'on se décide à l'adopter.

On fera bien, car, pour ces malheureux peintres et sculpteurs, ce n'est pas tenable... Voici

la situation. Notre pension est de deux cents francs par mois (en Italie). Nous arrivons à ceci :

Nourriture........................	75
Vin............................	25
Retenue.........................	25
Piano............................	15
Blanchissage......................	5
Bois (le bois est hors de prix ici), chandelles, timbres-poste........	10
Gants, au domestique, etc.........	5
Perte sur la monnaie...............	5
	165

Restent trente-cinq francs, sur lesquels il faut retrancher encore cinq francs que chacun paie à la masse pour les dépenses communes, les cigares, les rétributions aux gardiens de monuments, etc., et nous arrivons juste. Pour un musicien bien monté de tout comme je le suis, *c'est très bien et je ne me plains nullement* ; mais pour les peintres, qui sont obligés de payer des modèles un franc cinquante l'heure, c'est effrayant : pour leur envoi de dernière année, ils dépensent cinq cents francs de modèles et de matériaux. Aussi sont-ils obligés de travailler pour Paris en dehors de leurs

envois. Le musicien a une indemnité de cinquante francs pour son envoi, qui ne lui coûte rien, et les peintres n'ont guère plus. Aussi l'augmentation est-elle attendue avec impatience. Elle doit être de quarante francs par mois. Pour nous, musiciens, nous aurons de quoi vivre en grands seigneurs.

Je ne me trouverai à court d'argent que pour aller à Naples, mais voici quelle est mon intention. Si je n'ai pas le prix Rodrigues, je me ferai avancer deux cents francs sur ma retenue. Si, au contraire, j'ai le prix, je garderai entièrement ma retenue de deux ans : six cents francs qui, joints aux six cents francs d'indemnité que je recevrai au moment d'aller en Allemagne, me feront douze cents francs en plus de ma pension. Je pourrai donc rapporter à Paris un billet de mille francs ; de quoi me monter de linge et d'habits en attendant *mes succès à l'Opéra-Comique et à l'Opéra.* Tu vois que la situation est assez bonne et que, pour le moment, on aurait mauvaise grâce de se plaindre.

Et maintenant, vite adieu, car je n'ai plus

de place. Soignez-vous tous deux et croyez-moi votre fils aimant pour la vie,

GEORGES BIZET

X

Rome, 27 mars 1858.

Chère maman,

Je suis dans le cas de placer avantageusement le fameux proverbe : « Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. » J'ai attrapé un mal de gorge qui se porte mieux que moi. Heureusement, je suis ici l'enfant gâté, et les nombreuses visites que je reçois me font prendre mon lit en patience. M. Venti, médecin italien, m'a saigné et m'a mis douze sangsues à la gorge, ce qui ne

m'a pas même fatigué ; mais M. Meyer, docteur français, m'a donné un gargarisme excellent, et aujourd'hui je vais mieux. J'espère que tu ne vas pas t'inquiéter, il n'y a vraiment pas de quoi. Moreau, l'ami de Lacheurié, la famille Chevreux, M. Ampère, de l'Académie française, viennent me voir souvent. Quant à M. Schnetz, il est toujours dans ma chambre. Je suis sûr que tu vas croire que j'ai fait des imprudences ; il n'en est rien : j'aurai seulement manqué de précautions. Mais, à partir d'aujourd'hui, je veux être comme un vieillard sous ce rapport.

A propos de mon piano, dont j'ai daigné me souvenir, nous avons eu une très brillante soirée chez M. Schnetz. L'ambassadeur de France et les gros bonnets du gouvernement français y assistaient. J'y ai joué comme toujours ces horreurs de Z..., etc. Ça fait toujours un grand effet.

Diaz [1] est arrivé hier matin. Ce pauvre garçon comptait sur moi pour quelques promenades et il me trouve dans mon lit. Heureusement, il

1. Eugène Diaz.

est ici pour un mois : nous avons le temps de nous rattraper.

Tournois (notre sculpteur) a une fièvre de cheval ; heureusement qu'il est comme moi assez solide. Quant à Colin, il a une douleur dans le dos qui le fait crier comme un âne. Il a toujours envie de retourner à Paris, et je suis obligé, moi, malade, de le consoler. Il va sans dire qu'on est ici parfaitement soigné (sauf les erreurs des médecins) et que médecins et pharmaciens sont payés par le gouvernement. Et puis je suis le *petit dernier de M. Schnetz ! ! !*

A propos des belles solennités religieuses, tu sauras que ce ne sont plus que d'indignes farces, *musicalement parlant.* Il n'y a absolument que trois *Miserere* à entendre : on les entendra.

Parle-moi d'Hector et de la messe de Gounod qui est, par parenthèse, d'autre musique que celle qu'on entend ici. Le *Sanctus* doit aller merveilleusement à la voix d'Hector. Bravo ! le *Médecin* sera accueilli par moi doublement bien (vu ma maladie) : ce sera pour toute l'Académie

un vrai bonheur que de connaître cette délicieuse partition.

Et la *Magicienne* [1] ?... Est-ce un succès ? Parle-m'en. Ne t'inquiète pas de mes finances : c'est suffisant.

Je vais te voler une page [2]. Je suis un peu fatigué. Je t'écrirai bientôt, car je suis sûr que tu vas t'inquiéter, malgré mes recommandations. Ce serait un grand tort, et j'avais presque envie de ne pas t'en parler, mais je compte sur papa pour te faire raisonnable. Je t'embrasse comme tu sais, de tout mon cœur, ainsi que mon cher père.

A vous deux pour la vie,

GEORGES BIZET

1. Opéra en cinq actes d'Halévy (17 mars 1858).
2. Il s'arrête au bas de la troisième page.

XI

Rome, 30 mars 1858.

J'espère que je ne suis pas négligent, mais, plus je réfléchis, plus je crains que ma lettre ne vous ait fort inquiétés. Une indisposition vue au travers de quatre cents lieues devient une maladie grave. Je vais beaucoup mieux, quoique ayant encore un peu de peine à avaler. J'ai été parfaitement soigné : ici, dès qu'on est atteint de la moindre indisposition, on vous donne une garde-malade, et elles sont généralement excellentes à Rome. Je ne suis pas fâché d'avoir payé mon tribut au climat. J'ai énormément maigri en huit jours et je me vois maintenant une foule d'os que je ne me connaissais pas. Ma chambre semblait une procession, car j'ai reçu énormément de visites. Tous mes cama-

rades venaient me voir tous les jours, excepté deux que je ne gobe pas. Colin a été très gentil : il m'aidait à me lever, me présentait mes tisanes c'était très touchant ! Ce n'est vraiment pas un mauvais garçon, et sa famille le gâte horrible ment. Il m'a lu une lettre de sa mère, où elle lui parlait du *Médecin malgré lui* : elle en disait grand mal, ainsi que de Littolf, de tout et de tout le monde. Elle terminait en demandant à son fils comment je me conduis avec lui à Rome : elle est bonne, celle-là !... L'angine que j'ai eue à Paris n'était que de la Saint-Jean à côté de celle-ci. Tout le monde me conseille de me faire couper les amygdales : cela demande réflexion. Moreau, Heim, ont été bien gentils en cette occasion.

J'ai reçu hier une lettre de Jules Cohen : il me parle de la *Magicienne* comme d'un grand succès, il m'annonce la première de *Quentin-Durward*[1] ; parle-m'en. Cohen est assez découragé, il paraît que Roqueplan le fait horri-

1. Opéra-Comique, en trois actes, de M. Gevaert (25 mars 1858).

blement poser. Je lui avais donné plusieurs commissions qu'il a complaisamment exécutées ; entre autres choses, je lui disais de s'informer près d'Halévy du concours Rodrigues. Halévy a répondu qu'il ne connaissait pas les détails de la chose, et c'est de Pingard [1] que me sont venus les renseignements. Ils sont très embrouillés ; enfin, peu importe, le prix existe, je veux l'avoir, je l'aurai.

J'ai été très en train de composer ces jours-ci, et j'ai fait dans mon lit un fragment de mon *Te Deum* qui ne sentira pas trop la fièvre, je l'espère du moins.

J'écris aujourd'hui à M. Halévy pour le féliciter de son succès. On me dit que le *Médecin* ne fait plus d'argent : je le crains, car je le vois annoncé le dimanche, avec des pièces de remplissage. C'est décourageant, crétinisant et révoltant : si on ne peut avoir de succès avec de la musique comme cela, c'est à tout envoyer aux cinq cent mille diables. Donne-moi le plus de

1. Secrétaire de l'Institut.

détails que tu pourras sur la *Magicienne* et sur *Quentin Durward.*

Je vous écrirai maintenant au jour ordinaire, puisque vous ne conservez aucune préoccupation relative à ma santé, du moins je l'espère. M. Schnetz est toujours paternel pour moi. A propos, nous allons avoir, je crois, la visite d'Edmond About, qui doit faire un rapport sur les œuvres d'art en Italie. Ce sera très amusant. J'aurai des promenades fort intéressantes à faire avec lui.

Adieu, je vous embrasse tous deux et suis votre fils aimant

GEORGES BIZET.

XII

Rome, avril 1858.

Chère maman,

Je commence par t'annoncer mon complet rétablissement. J'ai maigri d'une façon ef-

frayante. Mes pantalons me sont quinze cents fois trop larges. Je suis encore grassouillet, mais dans le genre Fournel. Cette petite maladie m'a fait grand bien : je me sens plus robuste, plus fort, et l'esprit plus frais et plus dégagé, Cette monotonie de bonheur et de santé devenait fastidieuse, et ces quinze jours de lit m'ont fait grand bien.

Tu m'annonces le succès de *Quentin Durward* : j'en suis ravi et j'écrirai à Gevaert pour le féliciter.

Tu parais t'inquiéter continuellement de ma situation financière : que te dire pour te rassurer ? Je l'ignore, et j'y renonce.

Tu me parles aussi beaucoup des cérémonies religieuses. Voici en quoi elles consistent : mettre un habit, le matin ; aller passer quatre heures à la porte de la chapelle Sixtine, le tout pour entendre une musique assommante. Voilà la chose. L'inspiration est ici dans les chefs-d'œuvre des maîtres, et plus encore dans ceux du bon Dieu, dans les campagnes, dans les souvenirs, mais point dans ces cérémonies ridicules

où l'on voit un mannequin magnifiquement habillé servir de spectacle à une multitude curieusement bête. Une seule chose est grande et produit une belle impression, c'est la bénédiction sur la place Saint-Pierre. Ainsi, te voilà édifiée sur la semaine sainte à Rome. De la mauvaise musique jointe à la comédie indigne dont se rendent coupables le pape et les cardinaux, voilà ce que j'ai vu et entendu.

About est arrivé. Il m'a sauté au cou comme un ancien ami ; il est charmant pour moi. J'étais convalescent au moment de son arrivée et il est venu passer trois heures avec moi chaque jour. Il est ici en mission artistique. Il viendra, je crois, loger à l'Académie ; ce sera un charmant compagnon.

Adieu, je vous embrasse de toute ma tendresse.

GEORGES BIZET

Diaz est venu me voir, il s'est trouvé mal chez moi. Je le crois malade de la poitrine.

Je demande à M. Halévy de faire remettre

chez vous un exemplaire de la *Magicienne.* Pourriez-vous me l'envoyer par la voie Mollard ?

Je suis content de mon *Te Deum.* About me disait hier : « Si vous ne prenez pas une des plus belles places du monde musical, vous démentirez évidemment toutes les chances et toutes les prévisions, car, excepté Gevaert et Gounod, il n'y a plus rien . »

XIII

Rome, 17 avril 1858.

Chère maman,

... Malgré tes conseils, je conserve beaucoup d'espoir pour ma carrière. J'aurai probablement beaucoup moins de talent et des convic-

tions moins arrêtées que Gounod : par le temps qui court, c'est une chance de succès.

... Je n'ai pas entendu Littolf, mais je déclare qu'il ne peut avoir plus de talent que Rubinstein, du moins comme pianiste. J'ai lu des articles ébouriffants sur Tamberlick.

...Je t'ai annoncé l'arrivée d'About. Il est charmant pour moi, et nous sommes tout à fait liés ensemble. Plusieurs pensionnaires lui gardent rancune de ses articles sur l'Académie, mais ce sont les premiers à lui faire des avances. Il va venir demeurer et manger avec nous. Nous avons déjà fait quelques promenades avec lui ; c'est un charmant compagnon. Il me fait un opéra-comique en un acte. C'est charmant, mais un peu trop comique pour l'Opéra-Comique. Au reste, je n'y attache d'autre importance qu'à un travail amusant, quoique About veuille faire jouer cette petite charge chez Roqueplan.

Mon *Te Deum* est enfin terminé, je n'ai plus qu'à l'orchestrer. Je ne sais qu'en penser. Tantôt je le trouve bon, tantôt je le trouve détestable.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis pas taillé pour faire de la musique religieuse. Aussi me priverai-je de faire une messe. J'enverrai un opéra italien en trois actes, j'aime mieux cela.

Adieu, je vous embrasse tous deux et de tout cœur.

GEORGES BIZET

XIV

Rome, 1er mai 1858.

Mon cher père,

Je t'adresse aujourd'hui ma lettre directement ce qui ne change rien : de même que je considère les lettres de maman, comme étant de tous deux, c'est à vous deux que j'écris, quelle que soit l'adresse.

Je suis toujours heureux comme plusieurs coqs en pâte. Nous allons bientôt commencer nos excursions dans ce splendide pays. Rien n'est beau comme Rome, décidément. Maintenant je suis habitué à voir du linge sécher à toutes les fenêtres, je suis accoutumé à ne plus faire attention aux mendiants qui obstruent la voie publique, etc.

A propos de mendiants, une bonne histoire. Un monsieur assez mal mis m'aborde en me demandant l'aumône. Je lui donne un sou ; lui le prend, le regarde d'un air méprisant, puis le jette par terre, et, tirant de sa poche un élégant porte-cigares, m'offre un cigare en me faisant remarquer qu'il vaut un sou et demi. J'ai été abruti, comme tu le penses : il y a de quoi.

Plus je vois Rome, et plus je suis émerveillé. On s'habitue à cette vie tranquille et toute de travail. La campagne, sans être triste, a un cachet de grandeur immense. Et puis les souvenirs ! La *via Appia*, qui va à Albano, à six lieues de Rome, et qui est bordée des deux côtés par des tombeaux antiques ! Cela a un certain

caractère, je t'en réponds. Je vais passer un été délicieux à visiter tous les environs. Je crois que peu de musiciens auront vu et étudié ce qu'il y a à voir, comme je le fais.

Quant à mon *Te Deum*, je suis en train de l'orchestrer. Je ne sais s'il est bien : il m'enchante dans certains moments et m'assomme dans d'autres. Enfin, l'Académie jugera.

Je vais faire un acte avec About : c'est un fort joli opéra bouffe, et cela m'amusera beaucoup. C'est lui qui me l'a proposé : tu vois que nous ne sommes pas mal ensemble...

Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur et suis votre fils aimant

GEORGES BIZET

XV

Rome, 16 mai 1858.

Chère mère,

J'ai reçu hier, par l'entremise de M. Chevreux, la partition du *Médecin malgré lui* et des lettres de Gounod et de madame Zimmerman. J'y réponds par ce courrier, et j'annonce à madame Zimmerman, l'heureux accouchement de madame Guillemin [1]. Malgré l'issue inespérée d'un événement de cette importance pour une personne dangereusement atteinte, je conserve peu d'espoir. Ne le dis pas à madame Zimmerman d'autant plus que je désire me tromper.

Je mets la dernière main à l'orchestre de mon

1. Fille de M. Chevreux.

Te Deum. La copie sera prête dans huit jours. Je l'emballerai avec les travaux de mes camarades. Le résultat du concours Rodrigues ne sera connu qu'à la distribution des prix, au mois d'octobre. Ainsi j'ai le temps d'attendre. Je ne suis pas trop mécontent, mais je déclare renoncer à la musique religieuse, — pour le moment, bien entendu. — L'année prochaine, je me propose, pour mon premier envoi, de faire un opéra italien en trois actes, et non une messe. D'ailleurs je ne suis gêné, à cet égard, par aucun article du règlement.

Je viens de voir la partition de Gounod. C'est décidément la plus jolie chose qu'on ait faite dans le genre comique depuis Grétry, y compris Grisar.

Je m'attache à Rome de plus en plus. Plus je la connais, plus je l'aime. Tout est beau ici. Chaque rue, même la plus sale, a son type, son caractère particulier ou quelque chose de l'antique ville des Césars. Chose étonnante, les objets qui me froissaient le plus à mon entrée à Rome font maintenant partie de mon exis-

tence : les madones ridicules au-dessus de chaque réverbère, le linge à sécher étendu à toutes les fenêtres, le fumier au milieu des places, les mendiants, etc. Tout cela me plaît et m'amuse, et je crierais au meurtre si on enlevait un seul tas de boue.

Il y a plusieurs manières d'étudier Rome : 1° au point de vue artistique ; 2° au point de vue pittoresque et poétique ; 3° au point de vue religieux et politique ; 4° au point de vue des mœurs et du caractère de ses habitants. Ce côté si intéressant nous est difficile à connaître, vu l'exclusion complète des Français de la société italienne.

About a trouvé toutes les portes fermées, et le peu de Français qui le reçoivent le font parce qu'ils ne peuvent faire autrement. Sa réputation de médisant lui a fait beaucoup de tort, et il lui sera difficile de faire un livre vrai et sérieux sur l'Italie : il s'en tirera à force d'esprit. Ainsi donc About, en particulier, et les Français en général, sont peu aimés ici. M. Schnetz seul est reçu dans la société italienne ; mais lui est

Italien de cœur. Il a passé vingt ans en Italie, et il a épousé les intérêts et les goûts italiens jusqu'au point de ne jamais se laver les mains.

Mais, si les Italiens ferment leurs maisons, ils ne peuvent fermer leurs musées, leur campagne, leurs églises, leur ciel ; et l'homme qui sent le beau et le vrai, artiste ou non, trouve ici de quoi admirer et penser. Je voudrais pouvoir te montrer, un instant, la vue splendide que j'ai de ma chambre. Je voudrais aussi te faire visiter le paradis que nous habitons et que l'on nomme Villa Médicis. C'est délicieux. Les levers et les couchers de soleil sont splendides. Mon rêve est, plus tard, de venir composer ici. On travaille mieux à Rome qu'à Paris. Plus je vais, et plus je plains les imbéciles qui n'ont pas su comprendre le bonheur du pensionnaire de l'Académie. Du reste, j'ai remarqué que ces derniers n'ont jamais fait grand'chose. Halévy, Thomas, Gounod, Berlioz, Massé, ont les larmes aux yeux en parlant de Rome. Leborne, Galibert, L. Cohen, Elwart, etc., attribuent leur nullité au temps

qu'ils ont perdu, disent-ils, à l'Académie. Je suis plus que jamais certain de mon avenir, non que je croie n'avoir plus rien à faire, mais parce que je sens que je peux et parce que je veux.

Les envois sont, comme je te l'ai dit, très faibles, cette année. Les peintres sont toujours divisés en deux camps : les coloristes et les dessinateurs. Malheureusement, les coloristes ne savent pas plus la couleur que les dessinateurs, et les dessinateurs ignorent le dessin comme les coloristes. Enfin, il sortira peut-être quelque chose de tout cela. Les sculpteurs sont meilleurs. Lepère, prix de 1852 et qui a fini sa pension il y a six mois, est un garçon d'esprit et de talent que j'aime beaucoup. Il a fait une figure remarquable. Malheureusement, il va quitter Rome dès que sa statue sera emballée. Chapu, qui n'a fait qu'une copie cette année, est un garçon fort intelligent. Quant aux architectes, leurs dessins sont toujours lavés dans la perfection. Les graveurs sont excellents... mais qu'est-ce qu'un graveur ?...

Adieu, je vous embrasse tous deux de toute mon affection.

GEORGES BIZET

XVI

Rome, 27 mai 1858.

Chère maman,

Je t'écris à la hâte ces quelques lignes, car il est dix heures du soir et nous partons, Heim et moi, demain matin, à quatre heures, pour la campagne. Nous allons faire une tournée ravissante, Albano, Tivoli, Genzano, Frascati, Norma : ce sera charmant. Le temps est délicieux : il ne fait pas encore chaud, et il ne pleut plus ; tout enfin semble nous assurer un délicieux voyage. Je resterai peut-être plus de quinze jours en

route, et, par conséquent, je serai privé de ta prochaine lettre : je ne pourrai donc pas y répondre. Mais cela ne m'empêchera pas de t'écrire d'où je serai, et tu recevras exactement une longue lettre, car j'en aurai long à dire sur la campagne de Rome.

Mon *Te Deum* est complètement copié, M. Lejo, notre secrétaire, m'a fait observer que j'aurais beaucoup plus d'avantage à l'envoyer à Paris par l'ambassade, car les envois n'arriveront à leur destination que dans trois mois. J'adresserai donc cela à M. Mollard, par la voie Sampayo, et je joindrai au *Te Deum* une note pour ce qu'il y aura à faire.

... Tu vois que j'exécute quelquefois mes projets et que mes promenades ne sont pas imaginaires. Je ne t'ai rien envoyé par Diaz pour deux raisons. La première est que je ne crois pas qu'une branche de n'importe quoi soit une marque d'affection ; ensuite, je n'ai pu dire adieu à Émile. Je mettrai dans le rouleau de mon *Te Deum* un *rien* de Rome qui vaudra mieux que ce que tu me dis.

Tu me demandes où j'en suis avec Heim et Colin ; inutile de rien répondre pour le premier ; le second est très gentil, il fait une *très bonne* messe.

Adieu à tous deux, je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre fils aimant

GEORGES BIZET

XVII

Rome, 13 juin 1858.

Chère maman,

Je rentre ce matin à Rome et j'y trouve une lettre de toi, six pages de Gounod, une lettre d'Alphonse et quelques mots de Mollard. Je n'ai pas besoin de te dire le plaisir que m'a fait cette correspondance.

J'ai fait un voyage superbe. Quel splendide pays ! Nous avons bien et beaucoup vu. On connaît plus la langue et le caractère italiens en quinze jours de voyage dans la montagne qu'en six mois de séjour à Rome. Du reste, nous avons eu de la chance. Nous avons vu les choses les plus amusantes et les plus intéressantes du monde. Tantôt une noce et un enterrement, tantôt une procession pleine de caractère. Nous avons trouvé partout des gens francs et bienveillants. Le paysan italien ne déteste pas le Français, et puis ces gens-là sont sensibles à la moindre attention. Pour un cigare ou deux on se fait un partisan. Les femmes sont souvent jolies, quelquefois laides, et toujours sales. Nous avons visité plusieurs couvents et nous avons toujours été bien accueillis. Nous avons été reçus, entre autres fois, par un homme charmant, d'un esprit cultivé et d'une figure admirable. Rien de beau comme sa tête sérieuse et bienveillante à la fois. Il portait son costume de moine avec une aisance et une élégance incroyables. La moitié des villes que nous avons visitées

sont très malsaines, la *malaria* règne sur toutes les habitations des marais pontins et on voit des traces de fièvre sur tous les visages. — Nous n'avons pas eu trop chaud. En Italie, partout où le soleil ne donne pas, on respire. Aussi, dès que le soleil est couché, il fait très froid, trop peut-être.

J'ai trouvé en arrivant mes deux pantalons et mes deux blouses. Tout cela va parfaitement, merci.

J'aurais bien des choses à te dire encore relativement à mon voyage, mais je garde cela pour ma prochaine lettre, car le domestique attend, et je n'ai plus que dix minutes. Je n'ai pas voulu t'écrire de la montagne : ma lettre se serait égarée ou aurait éprouvé un retard qui t'aurait inquiétée.

A propos, quelle est donc la charge de mauvais goût dont tu veux parler ? *On t'a trompée.* La seule charge qu'on m'ait faite est la charge de *l'arrivée.* Cette charge existe depuis la fondation de l'école, et il serait ridicule de s'en formaliser. Depuis ce temps, jamais personne n'a

cherché à m'être sérieusement désagréable, et j'ai beaucoup plus blagué les autres que ne l'ai été par eux. Nous sommes peu nombreux à l'Académie, les deux tiers des pensionnaires sont en voyage. Je n'en suis pas fâché, car ceux qui restent sont tous mes amis. Dans ma prochaine lettre je te raconterai ma tournée. J'ai joué de plusieurs orgues dans des églises et dans des couvents. C'est affreux ! Bêtinet aurait été indigné d'entendre le son de ces barbares instruments.

Les quelques lignes de papa m'ont fait grand plaisir, quoique je n'aie pas supposé un seul instant qu'il y eût indifférence de sa part. Je l'embrasse, ainsi que toi, de tout mon cœur.

Votre fils dévoué

GEORGES BIZET

XVIII

Rome, 25 juin 1858.

Chère maman,

... Tu recevras dans huit jours, et par la voie de l'ambassade, mon *Te Deum.* Je n'ai pu le faire cartonner comme j'en avais l'intention, Sampayo n'ayant pu s'en charger qu'en rouleau. Tu auras donc la complaisance de le faire, puis tu prieras papa de le porter à M. Pingard, avec la lettre que tu trouveras dans le rouleau.

J'ai été assez tourmenté, ces derniers temps : je me suis aperçu que le poème que j'avais choisi ne m'allait nullement. J'ai donc cherché et j'ai trouvé une farce italienne[1], dans le genre de *Don Pasquale.* C'est fort amusant à faire et

1. *Don Procopio.*

j'espère m'en tirer avec honneur. Je suis décidément bâti pour la musique bouffe, et je m'y livre complètement. Te dire le mal que j'ai eu à trouver ce poème serait impossible. J'ai fait tous les libraires de Rome et j'ai lu deux cents pièces. On ne fait plus de pièces en Italie que pour Verdi, Mercadante et Pacini. Quant aux autres, ils se contentent de traductions d'opéras français : car ici, où rien ne protège la propriété littéraire, on prend une pièce de M. Scribe, on la traduit et on la signe sans changer un mot C'est tout au plus si on change le titre. Ainsi *Il Domino nero* (*le Domino noir*) : pas un mot de Scribe, la musique d'Auber est conservée. *Roberto di Picardia* (*Robert le Diable*) : on en fait un Picard au lieu d'un Normand, et la farce est jouée ; on a cependant conservé la musique de Meyerbeer. Mais *Il Liquorista di Preston* (*le Brasseur de Preston*) est refait complètement, comme musique, par Luigi Ricci. De même, *Riccardo l'intrepido* (*Richard Cœur de Lion*), où il n'est pas plus question de Grétry que de moi.

J'ai signalé cet abus à mon ami About, qui

le relève vivement dans un de ses feuilletons sur l'Italie. Il serait à désirer qu'une bonne loi empêchât un homme de lettres de signer une simple traduction, et un musicien de refaire de la musique sur un opéra joué sur toutes les scènes françaises.

Bonne nouvelle, M. Schnetz reste un an de plus ; un décret de l'empereur prolonge son directorat.

About travaille beaucoup ; malgré tout le mauvais vouloir qu'il a rencontré ici, il fait un livre charmant. Il a mis le doigt sur certains abus avec une justesse et une sûreté de jugement bien remarquables. Inutile de dire que c'est amusant à lire, tout le monde le sait.

J'ai fait entendre mon *Te Deum* à monseigneur de la Tour d'Auvergne, il en a été très content. C'est un homme charmant. Je l'adresserai à M. Houdart, car il va à Paris le mois prochain. Monseigneur de la Tour d'Auvergne, Français, ainsi que l'indique son nom, est ici auditeur de rote. La rote est un tribunal composé des envoyés de toutes les puissances catholiques,

et destiné à juger en dernier ressort. Ce tribunal a ici une importance immense. Quand on a occupé cette position, on est de droit cardinal. Or il y a quatre cardinaux en France, et monseigneur de la Tour d'Auvergne a trente-deux ans.

Hébert, le peintre, le compagnon de prix de Rome de Gounod, est ici. C'est un charmant garçon. Malheureusement, il a gardé rancune à About d'un certain article. Quand on a le talent, la position et la grande réputation d'Hébert, on ne doit pas se souvenir de ces choses-là. About eût été enchanté d'être son ami, mais la froideur marquée avec laquelle il a été reçu ne lui a pas permis de faire des avances.

Madame Guillemin est à *Frascati*, je ne l'ai pas vue depuis son intallation, nous irons, Heim et moi, un de ces jours. M. de Kisseleff est toujours charmant pour moi ainsi que la famille Sampayo. X. est toujours bête, Heim toujours charmant. Somme toute je suis toujours très heureux...

Je voulais te parler de ma tournée, mais me

voilà au bas de ma sixième page. J'ai tout au plus le temps de te dire que ce qui m'a le plus frappé, c'est l'innocence des naturels du pays. « Innocence » est employé ici pour « ignorance », car les femmes ne sont vertueuses ici que jusqu'à concurrence de deux paules (un franc), et presque tous les hommes sont disposés à faire n'importe quel métier pour quelques sols. De même dans la société élevée, seulement, c'est plus cher. Il n'y a pas ici une femme sur cent qui n'ait un cardinal, un évêque ou un prêtre, selon sa position plus ou moins élevée.

L'Italienne vertueuse a toute mon admiration ; je l'estime et l'admire plus que Jeanne d'Arc ou Lucrèce. Moi qui espérais en quittant Paris n'avoir plus d'exemple de la légèreté des femmes, je suis bien tombé ! — Je suis sûr que tu es furieuse contre moi dans ce moment-ci, mais que veux-tu ? Vous autres, rares femmes vraiment vertueuses, qui vivez de dévouement et d'amour de la famille, vous ne voulez pas comprendre que vous avez mille fois plus de mérite que les saintes martyres. Vous ne le

croirez jamais; heureusement que nous le croyons pour vous...

Il y a eu ici quelques rixes entre des soldats français et italiens, je ne sais trop comment tout cela finira. J'ai su l'affaire de la démission du général Espinasse[1] : c'est le projet de conversion des biens des hospices qui en est cause.

Je vous embrasse comme je vous aime et suis pour la vie le meilleur et le plus reconnaissant des fils,

GEORGES BIZET

XIX

Rome, 10 juillet 1858.

Chère maman,

J'ai trouvé hier au *Moniteur* le résultat du concours de composition musicale à l'Institut.

1. Ministre de l'Intérieur depuis l'attentat d'Orsini.

J'en suis enchanté. David[1] est un garçon franc, spirituel, très intelligent, et je suis sûr que nous passerons ensemble d'agréables moments. Ce pauvre Faubert doit être bien malheureux. Tu auras vu David, sans aucun doute, et j'espère que tu auras su par lui tous les détails de la bataille. La section de musique a-t-elle décerné un premier prix ?... Dis-moi tout ce que tu sauras. Cela m'intéressera beaucoup.

Et maintenant parlons un peu d'Adrien. Je connais assez la question de l'occupation pour te parler savamment de la vie du soldat français à Rome. Je vais donc t'énumérer les principaux avantages et désavantages qu'il rencontrerait à Rome.

Premier désagrément: la fièvre est ici partout, plus ou moins. Des rues entières sont malsaines. A la basilique Saint-Paul, à cinq minutes de Rome, à une demi-heure du Pincio, la *malaria* sévit dans toute sa force, et les maisons sont désertes pendant trois mois d'été. — Nous sommes

1. Samuel David.

dix, en ce moment, à l'Académie ; trois ont la fièvre. Il va sans dire que nos soldats, beaucoup moins bien traités que nous, sont beaucoup plus exposés. Il faut être fort pour habiter Rome, et il faut surtout être d'un tempérament peu fiévreux.

Deuxième désagrément : les disputes continuelles qui surviennent entre soldats français et italiens ont décidé l'autorité à prendre les mesures les plus sévères. Le général me disait, l'autre jour : « Il faut à tout prix que ces querelles cessent. Or, pour les faire cesser, il n'y a qu'un moyen, c'est de punir tout le monde, coupables et non coupables, Français et Italiens, soldats et officiers. » Qu'on ait raison ou tort, qu'on ait été poussé à bout par un de ces brutaux d'Italiens, on est sûr de faire deux mois de prison et d'être mal noté. Si on blesse, si on tue, c'est plus grave ! Et si on est tué ou blessé ?...

Je ne compte pour rien les désagréments du service qu'il aurait ailleurs ; mais qu'il songe bien à une chose : quand on quitte sa famille pour se faire soldat, on a au moins la consolation de ne pas quitter la France (car l'Algérie est la France

maintenant), mais le mal de famille et le mal du pays réunis, c'est raide. Il ne pourra pas voir Rome du même œil que nous. Il n'aura de Rome que l'ennui, et Dieu sait s'il est grand ici ! D'un autre côté, l'avancement est moins rapide que partout ailleurs.

Le seul avantage qu'il puisse avoir à Rome est celui-ci : il aura de la sculpture antique devant les yeux, et, s'il veut toujours poursuivre son projet, il pourra se former le goût. On pourrait peut-être lui obtenir une permission pour travailler. Je dis : « on », car moi, je ne pourrais pas grand'chose, vu que je suis généralement en froid avec les officiers. Le général de Noue, commandant de la place, et le colonel du 48e sont les seuls officiers que je voie de temps à autre. Quant aux capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, je me tiens avec eux dans une complète réserve.

Dis tout cela à Adrien. Somme toute, et malgré le plaisir que j'aurais à le voir et à lui être un peu utile, je crois de mon devoir de lui conseiller un autre parti.

Et puis que va devenir l'occupation ? About vient de faire des articles très sérieux et très désagréables pour les prêtres, et About est *dirigé.* Le rêve d'About est un empire libéral, et je suis sûr qu'avant deux ans d'ici il aura une grande place dans la boutique gouvernementale. La position est insoutenable ici. On ne contente personne et il est évident qu'on prendra un parti d'ici peu.

Je suis en train de bâtir le plan de mon opéra ; cela marchera bien. Tu dois avoir reçu mon *Te Deum* : parle-m'en.

Je vais toujours très bien. Nous avons eu de 33 à 35 degrés de chaleur, je n'en souffre nullement. Je suis toujours comme un coq en pâte, quoique aujourd'hui je sois bien fatigué. Figure-toi qu'à deux heures du matin About, Giacomotti (peintre) et Dugué de la Fauconnerie, un de nos amis, arrivent tous les trois complètement pochards, et faisant une vie d'enfer. Pas moyen de leur faire entendre raison : je leur ouvre pour qu'ils n'enfoncent pas ma porte ; nous allons réveiller deux camarades, qui nous

arrosent copieusement, et tout cela finit par une innocente partie de lansquenet. Ce que je te raconte là serait la chose du monde la plus simple à Paris ; mais, à Rome, c'est un événement dans une vie aussi bien réglée que la nôtre.

Quel grand enfant que cet About, mais quelle charmante nature ! Il vous décoche quelquefois des choses éreintantes, car il ne peut résister à son esprit essentiellement français; mais, s'il croit s'apercevoir que vous êtes contrarié de sa blague, c'est avec une vraie câlinerie d'ami qu'il vous fait oublier le côté un peu piquant de son caractère. — Ceci ne me concerne pas, car jamais je ne me blesse de cette petite blague gauloise, et puis, sans vouloir me vanter, je lui rends bien la monnaie de sa pièce.

Mais plus de papier, juste de quoi vous embrasser tous deux du plus profond de mon cœur, et vous assurer de mon affection et de ma reconnaissance inaltérables.

GEORGES BIZET

XX

Rome, 25 juillet 1858.

Chère maman,

... Tous les événements relatifs à la direction du Théâtre-Lyrique m'amusent fort : quelle comédie de pantins !... Quel que soit le directeur qui prenne le Théâtre-Lyrique, il sera heureux de jouer l'opéra de Gounod. En tout cas, si M. Vandenheuven voulait faire le difficile, on l'enverrait promener et on jouerait *Faust* autre part.

Vous avez été bien indulgents pour mon *Te Deum* et je désire que l'Académie le soit autant. J'espère faire dix fois mieux pour mon premier envoi.

Il fait ici une chaleur effrayante, mais, grâce

à la situation de ma chambre, je n'en souffre pas. Nous avons en ce moment des visiteurs à l'Académie ; M. Picot, de l'Institut, M. Lenepveu, son élève, prix de peinture de 1848, puis M. Perrot, pensionnaire d'Athènes. Cela nous a un peu égayés.

Heim va partir pour Ischia, près de Naples ; il va prendre les eaux. Ce pauvre garçon se croit malade, mais je crains bien qu'il n'ait d'autre maladie que le mal du pays. C'est étonnant, je le croyais très ferme, il s'abat très facilement. Je ne serais pas étonné de le voir renoncer à sa pension, si sa mauvaise disposition ne change pas. Il est vrai que, lorsqu'on a un père [1] de soixante-dix ans et une grand'mère de soixante-quinze, il est dur d'en être séparé pour cinq ans ; mais, quand on se met sur les rangs pour le prix de Rome, il faut s'attendre à cela. Et puis il fait un métier assommant. Dieu ! que c'est embêtant d'être architecte ! Je ne connais rien d'abrutissant comme cela, si ce n'est la gravure. Que

1. Le peintre F.-J. Heim.

nous sommes heureux, nous autres peintres, musiciens, sculpteurs ! Voilà des états ! à la bonne heure ! Mais l'architecture, au point où elle en est maintenant, ce n'est pas de l'art : à l'exception de l'envoi de quatrième année, ils n'ont que des mesures à prendre : c'est un métier de géomètre.

About continue ses éreintements sur l'Italie. On est furieux dans le monde religieux. Il a touché à une grande vérité dans son dernier feuilleton, en disant que les avocats, *les ministres*, les médecins, les officiers, les boutiquiers, les marchands de champagne sont au second rang. C'est trop vrai. On ne peut devenir quelque chose ici qu'en étant prêtre. Hors de là, pas de salut. Enfin, espérons que l'ouvrage d'About ne sera pas inutile. Les officiers français espèrent toujours la guerre avec l'Angleterre et l'Autriche. Comment cela finira-t-il ?...

Adieu, chère maman. A dans quinze jours ! Et reçois, ainsi que mon père chéri, mes embrassements les plus tendres.

GEORGES BIZET

XXI

Rome, 2 août 1858.

Chère maman,

Je veux répondre à ta lettre avant de te donner d'autres détails. Tu me grondes parce que je n'avais pas rendu ma cantate à M. Pingard; il n'y a pas de quoi. On agit toujours ainsi en pareil cas ; du reste, cela n'a aucune importance.

Tu me dis qu'il était entendu que je quitterais Rome cet été. Quand et avec qui cela était-il convenu ? Voici les raisons qui me font rester à Rome : 1° il y a moins de danger ici qu'à la campagne ; 2° je suis en train d'étudier et de comprendre Rome, je ne puis m'en éloigner ; 3° il ne fait pas chaud ici, ou du moins on vit de manière à ne pas souffrir de la chaleur ; 4° je

n'ai pas assez d'argent, cette année, pour faire un voyage important ; j'en aurai plus, l'année prochaine ; 5° je veux travailler et faire mon premier envoi, et commencer mon second d'ici au mois d'avril. J'aurai, après, huit mois purs de tout souci à consacrer à Naples, et, si j'ai le prix Rodrigues, à la Sicile. — About est parti pour Paris : tu vois que ce n'est pas lui qui me retient ici ; 6° j'en ai encore une douzaine, mais celles que je te donne doivent te suffire pour te montrer que j'ai raison de rester à l'Académie.

... M. Auber a pris une mesure sage en rendant le vote secret. Je crois que c'est le seul moyen de garder la dignité du jury. Il faut tolérer le public, et non le consulter.

Je n'ai pas besoin de vous dire tout le plaisir que j'ai eu en apprenant que les affaires ne sont pas trop mauvaises. Sois tranquille, quand je serai de retour à Paris, j'espère faire marcher l'intérêt de pair avec le reste. Il faut penser à tout dans ce monde.

... Rome est toujours calme comme une

tombe. Je travaille. J'ai un mal de chien, mais cela ne fait rien.

Je vous embrasse tous deux de toute mon âme.

GEORGES BIZET

XXII

Rome, 18 août 1858.

Chère maman.

Il faut vraiment que tu aies envie de te créer des sujets de tourment et d'inquiétude ! Comment ! depuis que je suis ici, je t'écris les lettres les plus rassurantes du monde, et tu vas jusqu'à supposer que je suis assez idiot pour abandonner ce que j'ai tant désiré ! Il faut que tu aies bien peu de confiance en moi. Voici huit mois que je suis à Rome, et le temps m'a paru bien court.

Il n'y a qu'une chose qui pourra me consoler de la quitter, c'est l'espoir d'y revenir.

Je chargerai M. Hinstin, pensionnaire d'Athènes, de te porter une photographie de la façade intérieure de la Villa Médicis. Tu verras si on peut s'ennuyer dans un pareil paradis. Suppose devant le palais un jardin splendide, et, derrière ce jardin, quinze lieues de plaines fermées par de belles montagnes, et tu auras une idée de notre habitation.

Je n'ai pas eu de nouvelles d'Heim. J'espère qu'il va mieux. Le moral est très gravement atteint chez lui : il est devenu sombre, méfiant; je ne sais pas ce qu'il en adviendra, mais il est évidemment malade. Heim a vécu dans sa famille, comme moi, mais il s'en faut qu'il ait vu comme moi la vie parisienne. Il a pioché dix ans dans un atelier, et un atelier d'architecte ressemble assez à un couvent de chartreux. On y travaille énormément, on y cause peu et mal, on n'y rit jamais. Or voici Eugène, qui a vingt-huit ans, n'ayant vu ni de près ni de loin la vie de jeune homme, et, quand il pense qu'il reviendra

à Paris à trente-quatre ans, je crois qu'il se dit qu'il est peut-être dommage d'avoir de la fortune et de n'avoir jamais goûté de cette vie de Paris si séduisante pour ceux qui ne la connaissent pas et si peu tentante pour ceux-là même qui n'ont fait que l'entrevoir. — Je comprends cette maladie-là, mais je ne l'aurai jamais. Je prendrai tout comme un autre ma part de ce gâteau, qui est quelquefois un peu amer, j'en prendrai sans gloutonnerie et de manière à ne pas avoir d'indigestion.

M. Schnetz est parti, ce matin, pour Paris, avec M. Picot. Je t'enverrai son adresse dans ma prochaine lettre, pour le cas où vous voudriez prendre des renseignements sur mon compte, savoir si je n'ai assassiné ou volé personne. Je crois que mon directeur se fera un plaisir de dire tout le bien possible de moi.

J'ai appris avec plaisir la promotion de M. Halévy ainsi que celle d'Ambroise Thomas, qui passe officier. Je vais écrire à M. Halévy à ce sujet.

... A propos, quelques renseignements sur la

fabrication des orgues à Rome : — ceci est pour Bêtinet. — J'entre, l'autre jour, chez le premier fabricant d'orgues de la ville, et je lui demande à voir des orgues. Surprise du fabricant, qui me regarde de travers. Je demande une explication, il me répond : « Je n'ai pas d'orgues et je n'ai même ni châssis ni bois pour en faire ; cependant si vous en voulez un, vous le commanderez en le payant d'avance, et j'irai acheter les outils nécessaires. » Ce bonhomme-là a pris le commerce de son père depuis dix ans, et il n'a pas encore eu l'occasion de faire un instrument de deux mille francs. L'hiver, il joue de la flûte au Théâtre *Argentina*, et il vend du tabac ; l'été, il revend du tabac et il loue des voitures ; en tout temps il est garde national, ce qui est payé ici neuf écus (quarante-cinq francs) par an. — Du reste, tout le commerce est ici dans cet état.

Mais je jabote comme une pie, et voilà mon papier fini. Je prends la marge pour vous embrasser tous deux du cœur le plus aimant.

GEORGES BIZET

XXIII

1° *settembre* 1858, *Roma.*

Chère maman,

... Tu me demandes si mon travail est plus facile ici qu'à Paris. Non, et voici pourquoi. Je suis devenu très difficile et me contente rarement, ce qui fait que, bien que possédant une très grande facilité, je ne vais pas plus vite qu'un autre, au contraire. Je dors sept heures ; — de minuit à sept heures, ou de une heure à huit heures, rarement de deux heures à neuf heures. — J'ai eu dernièrement une insomnie de quinze jours qui m'a un peu fatigué : je ne pouvais m'endormir qu'à trois ou quatre heures du matin; je me forçais et me levais à sept heures afin de gagner le sommeil pour la soirée suivante, et

toujours en vain. Enfin j'ai repris ma vie habituelle et je me couche régulièrement à onze heures pour m'endormir à minuit.

... Voici les renseignements que je puis te donner relativement au concours Rodrigues. Il n'y a que cinq pensionnaires musiciens. La mort de Galibert nous réduit à quatre. Colin n'a pu s'occuper de ce concours, cette année : donc nous restons trois. Comte n'a pas fait son envoi, et, par conséquent, ne peut concourir à un prix de quinze cents francs, quand il n'a pas rempli ses obligations. Il n'y a donc que Barthe qui puisse concourir. Je ne sais s'il le fait. Il aurait des chances. Il a du talent et il est à la fin de sa pension. J'espère en sa paresse. Dans ce cas, je serais le seul concurrent.

Embrasse bien tendrement papa pour moi. Adieu, je t'embrasse de tout cœur.

GEORGES BIZET

XXIV

Roma, settembre 1858.

Chère maman,

Tu dois avoir eu des nouvelles par mon ami Bellay [1], qui est actuellement à Paris. Il m'a promis qu'il ne serait pas négligent, et qu'il te porterait lui-même ma photographie de la Villa Médicis.

J'ai reçu hier des nouvelles de Paris qui me disent que la section de sculpture est terrible pour les envois de ses pensionnaires. Décidément, l'Académie est de mauvaise humeur. Tu as peut-être appris qu'elle a jugé à propos de ne donner ni prix de sculpture ni de gravure.

1. Graveur, — pensionnaire parvenu à la fin de sa troisième année.

Pourvu que cette mauvaise disposition ne s'étende pas jusqu'au prix Rodrigues ! A propos, Barthe concourt : c'est dangereux. Enfin, au petit bonheur !

... Demande donc à Hector si la renommée ne lui aurait rien appris de nouveau relativement à About. Je crois t'avoir dit la mauvaise issue de son voyage. Envoyé à Rome par le ministre afin de faire un ouvrage politique, il a tellement éreinté, démoli, mécontenté le clergé romain, et en général tout le peuple, que le ministre l'a rappelé et a fait interrompre ses feuilletons au *Moniteur*. Il doit être furieux. Il n'est pas habitué à ces sortes de choses. Il a jusqu'à présent passé sur le dos de tous ceux qui se sont opposés à sa marche, mais il n'avait pas encore eu affaire au clergé ! ! ! ! ! — Quelle diable de rage ont donc tous ces hommes de lettres ?... Pourquoi donc se jeter à corps perdu dans la politique ?... Les exemples de Victor Hugo, Lamartine, etc., ne sont pas engageants pourtant. — Je pense qu'About est en Alsace. où il a acheté une très belle propriété. Il fait

trois ouvrages sérieux, qui lui ouvriront les portes de l'Académie ; il y compte, du moins. A trente ans, ce ne serait pas mal. Mais sa dernière affaire est un grand bâton dans ses roues.

Je ne te parle plus de moi, habitué à te dire toujours la même chose : cela doit t'assommer. Mon travail va très bien. J'aurai un très bon envoi, je l'espère. Il fait toujours beau et chaud ici. C'est maintenant qu'on commence à aimer ce climat-ci. Je fais toutes les semaines des promenades *monstres*, et, tous les jours, je sors. Je continue à maigrir et à être heureux comme plusieurs poissons dans beaucoup d'eau...

Je t'embrasse, ainsi que papa, de tout mon cœur.

GEORGES BIZET

XXV

29 *settembre* 1858.

Chère maman,

Tu ne saurais croire tout le plaisir que m'ont procuré les détails que tu me donnes relativement à Hector. Ainsi le voilà lancé. Je suis sûr de son succès ; que ne suis-je aussi certain de celui de *Faust* ! Mais je crains beaucoup : *Faust* au Théâtre-Lyrique !... Enfin, fasse la chance que je me sois trompé ! Et puis la musique doit être si belle !

Le four de Godefroid m'a été on ne peut plus agréable : c'est bien fait ! Ces instrumentistes sont splendides, en vérité ! Où donc ont-ils appris à composer ?... Ils sont tous les mêmes : comme si *artiste* et *exécutant* étaient synonymes !

Je regrette que Le Boucher n'ait pas tombé X... : c'eût été pain bénit, car ce petit monsieur infecte d'orgueil et de bêtise.

... Tu me dis que je ne connais pas Rome : c'est trop fort ! S'il faut un an pour voir Rome, il faut six mois pour voir l'Italie. A Rome, il y a à voir *et à étudier*, tandis qu'en Italie, il n'y a qu'à voir et à admirer. Et puis j'ai déjà un aperçu de Florence, de Gênes, de Nice, Pise, Lucques, Pistoja, etc., etc. Sois tranquille, je connaîtrai l'Italie, surtout si j'ai le prix Rodrigues. Quand tu recevras cette lettre, tu sauras déjà le résultat du concours depuis quatre jours. Écris-moi tout de suite.

Mon opéra-comique m'amuse beaucoup et j'espère en faire quelque chose. Le poème est spirituel, bien musical. — La messe de Colin n'est pas mal, mais les deux premiers morceaux qu'il a composés sont très supérieurs aux autres : *on sent la fatigue.* Somme toute, ce sera un envoi passable.

... Je vais faire encore une petite promenade dans la montagne, je ne m'en lasse pas.

Soignez-vous tous deux, pour vous et pour moi, et recevez mes tendres embrassements.

GEORGES BIZET

P.-S. — J'apprends, à l'instant, que Barthe a le prix Rodrigues. Est-ce bien vrai ? Voilà qui me dérange fort ! ! !

Enfin, je n'en mourrai pas.

XXVI

Octobre 1858.

Ma chère maman,

Ainsi que je te l'annonçais dans ma dernière lettre, c'est Barthe qui a eu le prix Rodrigues. Je m'en affecte peu, et voici pourquoi : 1° je n'étais pas présent, ce qui est toujours une

mauvaise recommandation ; 2° je concourais avec de la musique religieuse, que je ne sais ni ne puis faire (à présent, du moins) ; 3° je commence à croire qu'il n'y a pas eu de concours et que ces messieurs n'ont pas été fâchés de récompenser une bonne suite d'envois, ce qui est juste au fond. Pour tous ces motifs je n'ai pas eu à me consoler d'un échec qui n'en est pas un et qui n'a aucune publicité.

J'ai une nouvelle autrement importante à t'annoncer. Mon envoi va bien, et, malgré les reproches que l'Académie ne manquera pas de me faire pour avoir substitué un opéra bouffe à une messe, j'aurai, je crois, un excellent rapport.

...Tu as bien jugé le sujet de la cantate : *le Vœu de Jephté* doit être quelque chose d'affreux à *musicaliser*. Je ne m'étonne pas que David n'ait pu en faire un chef-d'œuvre. Excuse-moi bien près des Delsarte, je ne leur écris pas — ils sont assez négligents pour me comprendre — mais assure-les tous de ma bonne et sincère amitié.

Tu vas dire que je ne te donne pas de détails ; mais ma vie est si simple ! Vie de travail, variée de temps en temps par une bonne promenade. Et voilà.

Maintenant je t'embrasse, toi, de tout mon cœur, et je t'embrasse encore pour papa. Fais ma commission.

GEORGES BIZET

XXVII

Rome, 8 octobre 1858.

Chère maman,

Je m'attendais à recevoir « mon paquet » et je suis enchanté de m'en tirer à si peu de frais. Je ne m'excuserai pas, je te ferai remarquer que, depuis un an que je suis parti, c'est la

première fois que je me suis trouvé en retard. Donc ne t'inquiète pas si facilement. Quand je serai à Florence, à Naples ou à Venise, tu t'apercevras que la poste italienne perd plus de lettres qu'elle n'en remet.

David est un amour et je compte sur lui comme compagnon de tous mes voyages ; il remplacera Colin avec avantage...

J'arrive à un sujet beaucoup plus intéressant, — je veux parler de moi et de mon envoi. Je suis très occupé en ce moment, car je m'aperçois que mon petit opéra pourrait bien devenir une *excellente* chose, et, plus je suis convaincu de cela, plus aussi je dois être difficile pour ce qui me reste à faire. Je voudrais, autant que possible, faire une chose à peu près complète. Je ne voudrais pas de taches, c'est difficile. Heureusement, j'ai fait un grand progrès : je puis *refaire*, et j'en profite. Tu sais qu'à Paris, lorsque j'avais composé quelque chose, je ne pouvais le recommencer ; ici, au contraire, j'en suis enchanté. Autre progrès : il me semble que toute mon habileté et ma *triture* musicale ne me ser-

vent plus de rien ; je ne puis rien faire sans idée, ce qui fait qu'aucun des morceaux de mon opéra ne sera *nul*. Je suis persuadé qu'il vaut mieux faire mauvais que médiocre, et je tâche de faire bien, ce qui vaudra encore mieux. J'ai un mal énorme à composer, et c'est bien naturel : je n'ai pas de points de comparaison pour m'appuyer, et je ne puis me contenter d'une chose que quand je la crois *bonne*, — tandis qu'à la classe, ou à l'Institut, il me suffisait que mon travail fût meilleur que celui de mes camarades.

Tu vois que j'envisage tout cela sérieusement. Je sens aussi se fortifier mes affections artistiques. La comparaison des peintres et des sculpteurs avec les musiciens y est pour quelque chose. Tous les arts se touchent ou plutôt il n'y a qu'un art. Qu'on rende sa pensée sur la toile, sur le marbre ou sur le théâtre, peu importe : la pensée est toujours la même. Je suis plus que jamais convaincu que Mozart et Rossini sont les deux plus grands musiciens. Tout en admirant de toutes mes facultés Beethoven et Meyerbeer,

je sens que ma nature me porte plus à aimer l'art pur et *facile* que la passion dramatique. De même, en peinture, Raphaël est le même homme que Mozart ; Meyerbeer sent comme sentait Michel-Ange. Ne va pas me croire exclusif non ; au contraire, je suis arrivé à reconnaître que Verdi est un homme de génie engagé dans la plus déplorable route qui fut jamais.

Voilà en gros quelques réflexions qui te montreront la direction qu'ont prise mes goûts d'artiste depuis mon départ. Quant au moral de mon individu, il n'a pas changé, et je m'en félicite. Je suis toujours gai, quoique plus sérieux. Mes camarades disent que j'ai de l'esprit, ma modestie m'empêche de les croire. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde croit que les obstacles ne sont pas faits pour moi et que mon chemin est tout tracé. Je le voudrais bien, mais je crains le retour, je crains le contact des directeurs et des faiseurs de pièces, que je ne décore plus du nom de *poètes*. Je crains les chanteurs ; je crains, en un mot, cette mauvaise volonté tacite qui ne vous dit rien de désagréa-

ble, mais qui vous empêche obstinément d'aller en avant. Enfin, cela regarde la Providence, et non pas moi.

Tu me trouves peut-être naïf dans tous les compliments que je m'adresse : mais je te dis le vrai afin que tu saches où j'en suis et que tu te tranquillises complètement. Maintenant, je vous embrasse tous deux de tout mon cœur et suis le plus aimant des fils,

GEORGES BIZET

Ne t'étonne pas de la confusion qui règne dans ma correspondance : je ne me relis jamais.

XXVIII

30 octobre 1858.

Chère maman,

Je n'ai pas besoin de te dire si ta dernière lettre m'a inquiété. Les nouvelles de ta santé

m'ont fort affligé; tu as beau me persuader que tu te soignes, je n'en crois rien. C'est si peu dans tes habitudes ! J'espère bien que ta prochaine lettre m'annoncera un mieux sensible.

Soigne-toi, je t'en prie, vois un médecin, en un mot, agis comme tout le monde : je ne connais que toi qui te refuses à croire que les soins puissent avoir une influence salutaire sur la santé.

J'attends les lettres de Gounod et d'Hector avec impatience. Hector est véritablement plus négligent que je n'osais le craindre.

Il faut que je te dise que je suis complètement fâché avec X...Voici à quelle occasion :

J'étais allé dîner chez le comte de Kisseleff et, après le dîner, nous avions été au théâtre *Argentina.* M. de Kisseleff partit avant le dernier acte, me laissant avec son second secrétaire, jeune Russe de mon âge. Le spectacle fini, nous entrons dans un café pour prendre une glace, lorsque entrent, dans le même café X... et Z... et trois autres charmants garçons de l'Académie. Ces messieurs venaient du spectacle

et m'avaient vu dans la loge de l'ambassadeur de Russie. X... et Z... m'adressèrent quelques blagues inconvenantes devant le jeune homme avec qui j'étais. Plusieurs de ces bonnes plaisanteries étaient des allusions très claires sur ma vie et sur mes habitudes d'aller dans le monde. Heureusement, mon jeune compagnon n'était nullement habitué aux jolies blagues d'atelier et il n'y comprit absolument rien. Rentré à l'Académie avant ces messieurs, je m'étais couché, lorsque j'entendis la voix de X... et de son camarade. Je sors de chez moi, et la première chose qui me tombe sous la main, c'est la figure du charmant X... Grande affaire ! ! J'allais user du même procédé envers Z..., lorsque je fus arrêté par mes camarades.

Le lendemain, Z..., garçon d'un grand bon sens, mais antipathique, vint me trouver pour me faire mille excuses sur son inconséquence. J'étais trop heureux d'être fâché avec lui. Quant à X..., il a joué de malheur : il m'avait donné son médaillon, je le lui ai cassé chez lui en lui enjoignant de ne plus m'adresser la parole.

— Il va sans dire que j'ai été approuvé unanimement...

... Mon envoi va très bien ; je ferai quelque chose de bon, je le crois. Mais je ne suis pas sûr pour cela d'avoir un bon rapport. Vois les rapports de l'Institut depuis 1810, et remarque qu'Halévy, Gounod, Massé, etc..., ont de mauvaises notes, tandis que Panseron, Turéna, Batton, etc..., ont d'excellents résultats.

Je viens d'écrire à David pour lui donner une foule de renseignements pour son voyage. Je lui ai donné une commission, celle de m'apporter la *Esmeralda*, opéra en quatre actes de Victor Hugo, duquel je ferai certainement mon second envoi. Ne t'en occupe pas : cela coûte quatre-vingt-dix centimes, David sait où le trouver. Nous avons une augmentation à partir du 1er janvier, — de combien ? je l'ignore. Quelque minime qu'elle puisse être, elle me permettra de faire deux grands voyages l'année prochaine...

Et maintenant, chère maman, je t'embrasse de tout cœur. Que mon cher papa ne me trouve pas négligent : si je ne lui écris pas directement,

je n'ai pas besoin de répéter que c'est à vous deux que j'écris, et, du reste, je pense si souvent à lui que c'est presque comme si je le voyais tous les jours.

GEORGES BIZET

XXIX

13 novembre 1858.

Chère maman,

Pour la première fois depuis mon départ, je suis en retard. J'ai manqué le courrier de samedi, ce qui fait que cette lettre ne t'arrivera que lundi prochain. Sept jours de retard, c'est beaucoup, mais c'est un peu la faute de ta lettre, qui n'arrivait pas à cause du mauvais temps, et puis tout à fait la faute de mon domestique,

qui a oublié de venir prendre ma lettre pour la porter à la poste. Il est vrai qu'elle n'était pas écrite. Enfin, une fois n'est pas coutume, et j'exige mon pardon...

Je n'ai rien à te dire de nouveau, rien, absolument rien. Il neige, les montagnes sont blanches au lieu d'être bleues, et voilà tout. Sitôt qu'il y a un rayon de soleil, il fait chaud et on va se promener à l'ombre comme au mois de juillet.

Mon envoi va bien. Il est furieusement long. Deux actes énormes. — Que sera-ce donc, l'année prochaine ! Je veux en faire trois. — Enfin, j'aurai fini et bien fini.

J'attends toujours en vain des lettres de Gounod et d'Hector. Ils sont bien négligents tous deux, surtout Hector. Ils attendent probablement la première de *Faust* pour m'accabler de détails. Je prends patience ; mais, quand tu verras Hector, dis-lui que je suis sérieusement fâché.

A propos !... Z..., dont je t'ai parlé peu avantageusement l'autre jour, a reçu une dépêche

télégraphique lui annonçant une dangereuse maladie de sa mère et il est parti aussitôt pour Paris. J'ai cru qu'il était de bon goût d'aller lui serrer la main avant son départ. C'est quand les gens sont malheureux qu'il faut oublier. Du reste, je lui dois rendre justice, il a été très touché de ma démarche.

J'ai fait, l'autre jour, une grave infraction au règlement particulier de l'Académie et j'ai été condamné par mes camarades à accepter les excuses de X... La chose devenant comique, je n'ai pas voulu faire du sérieux mal à propos et j'ai été bon prince.

Tu me parles de l'affaire Mortara et tu penses qu'elle fait grand bruit ici, tu te trompes : rien ne peut nous faire sortir de notre égoïste et heureuse insouciance ; nous en avons causé un soir, et c'est fini...

Je vous embrasse tous deux du meilleur de mon cœur.

GEORGES BIZET

XXX

[Rome, fin décembre 1858.]

Chère maman,

Je commence par répondre à ce que tu me marques dans ta lettre. Tu me dis de te parler de l'inondation de Rome ?... Le Tibre, comme presque tous les ans, a grossi pendant les pluies, et quelques plaines avoisinant le fleuve ont été couvertes d'eau; deux ou trois rues ont été assez inondées pour qu'on ait été obligé de les traverser en bateau, et voilà tout. Tu vois que ce n'est pas une fameuse affaire...

Voici un an que je suis parti. Je n'ai plus que deux ans à être tranquillement heureux. Je n'ai pas trop mal employé mon année. J'ai lu plus de cinquante volumes, tant d'histoire que de

littérature, j'ai voyagé, j'ai appris un peu de l'histoire de l'art, je suis devenu un peu connaisseur en peinture, en sculpture, etc., j'ai fait autant de musique qu'on en peut faire en quatre mois en travaillant constamment, enfin je n'ai pas perdu mon temps. Je ne te dirai pas que j'ai appris plus de douze jeux de cartes et autres : tu ne m'en ferais pas compliment ; mais les soirées sont si longues ! Mon envoi boulotte toujours gentiment ; il sera complètement fini, orchestré et copié le 1er avril (peut-être un mois avant). Somme toute, tout marche bien. — Pourvu que je trouve, en revenant, trois ou même deux jolis actes pour le Théâtre-Lyrique, et j'aurai lieu d'espérer.

Ma lettre va vous arriver en plein jour de l'an : je vais donc vous envoyer tous mes souhaits. Je commence par désirer pour vous deux la parfaite santé du corps, sans laquelle la santé de l'esprit n'est pas possible. Ensuite je demanderai que l'argent, ce beau métal auquel nous sommes tous soumis, ne vous fasse pas trop défaut. De ce côté-là, j'ai mon petit plan.

Quand j'aurai cent mille francs (c'est-à-dire le pain sur la planche), papa ne donnera plus de leçons, ni moi non plus. Nous commencerons la vie de rentier : ce qui ne sera pas dommage. Cent mille francs, ce n'est rien : deux petits succès d'opéra-comique. Un succès comme *le Prophète* rapporte presque un million. Ainsi ce n'est pas un château en Espagne... Je souhaite maintenant que le succès d'Hector apporte enfin une juste récompense à la carrière modeste et laborieuse du *seul professeur* qui connaisse *l'art de la voix.*

Quant à moi, je me souhaite de vous aimer toujours de toute mon âme et d'être toujours, comme je le suis aujourd'hui, le plus aimant des fils,

GEORGES BIZET

XXXI

Rome, 31 décembre 1858.

Cher Hector,

C'est à mon tour de te demander pardon pour mon long silence. Mais, un mois s'étant écoulé, j'ai voulu attendre encore quelques jours de plus afin de t'envoyer mes souhaits de nouvel an avec ma réponse.

J'attends avec une fiévreuse impatience un événement si important pour mes deux meilleurs amis : tu devines que je veux parler de toi et de Gounod, — de *Faust*, en un mot. — Ta prochaine lettre m'apprendra, sans aucun doute, un succès pour tous deux. J'aurai certainement de grandes émotions dans ma vie, mais je ne désirerai jamais plus une réussite

que je ne désire celle de *Faust*. Je ne vois aucune annonce dans les journaux, et pourtant le moment doit s'approcher. C'est là qu'il ne faudra pas être paressseux ! Écris-moi le lendemain même de la première représentation : je ne veux pas que les journaux m'apprennent ta réussite avant toi-même.

C'est bien gentil à toi de m'avoir donné une foule de détails sur les répétitions. L'histoire de ton *si* m'a ravi. Il y a de bonnes petites réflexions philosophiques à faire là-dessus. Madame Carvalho est moins gaie, et je ne te cache pas que j'enrage de voir Gounod soumis à d'aussi ridicules exigences. Si c'était Meyerbeer !!!!... Enfin que veux-tu? Du temps, de la volonté et du feu au cœur, voilà plus qu'il ne faut pour briser tous les obstacles comme du verre. Je fais ici une bonne provision de patience pour le commencement de la lutte que j'aurai à soutenir à Paris. Je m'attends à beaucoup de déboires, mais j'espère avoir assez de *valeur* pour les braver, et ensuite gare à ceux qui auront mis des pierres

sur mon chemin ! Je te jure qu'ils auront affaire à un rageur.

... Je suis heureux de voir que tu aimes déjà Gounod autant que moi : quelle nature sympathique ! Comme on subit avec bonheur l'influence de cette chaude imagination ! Pour lui « l'art est un sacerdoce » : c'est lui qui le dit ; moi, j'ajoute qu'il est le seul homme qui adore vraiment son art parmi nos musiciens modernes.

Tu me demandes une foule de détails sur moi. Je crains de ne pouvoir te satisfaire. Si je t'avais ici à côté de moi, j'en aurais à te dire pendant huit jours sans souffler ; mais dans une lettre, où l'on est obligé de généraliser ses impressions, tous ces petits détails, si intéressants dans la conversation, deviennent impossibles. Je te dirai seulement que mon opéra bouffe italien ne sera pas des plus mauvais : c'est de la musique italienne, mais dans le bon caractère italien. Je suis très difficile pour moi-même, ce qui me fait espérer d'arriver à quelque chose. L'année prochaine, je ferai la *Esmeralda*

de Victor Hugo, opéra français, et ma troisième année sera employée à une symphonie. Mon goût se prononce définitivement pour le théâtre, et je sens vibrer certaines fibres dramatiques que j'ignorais jusqu'à ce jour. Enfin, j'ai bon espoir.

Encore une bonne chose : jusqu'à ce moment, je flottais entre Mozart et Beethoven, Rossini et Meyerbeer. Maintenant je sais ce qu'il faut adorer. Il y a deux sortes de génies : le génie de la nature et le génie de la raison. Tout en admirant immensément le second, je ne te cacherai pas que le premier a toutes mes sympathies. Oui, mon cher, j'ai le courage de préférer Raphaël à Michel-Ange, Mozart à Beethoven, et Rossini à Meyerbeer, ce qui équivaut à dire que, si j'avais entendu Rubini, je l'aurais préféré à Duprez. Je ne mets pas les uns au second rang pour mettre les autres au premier, ce serait absurde ; seulement, c'est une affaire de goût, un ordre d'idées exerce sur ma nature une plus forte attraction que l'autre. Quand je vois le *Jugement dernier*, quand j'entends la

Symphonie héroïque ou le quatrième acte des *Huguenots*, je suis ému, surpris, et je n'ai pas assez d'yeux, d'oreilles, d'intelligence pour admirer. Mais quand je vois l'*École d'Athènes*, la *Dispute du Saint-Sacrement*, la *Vierge de Foligno*, quand j'entends les *Noces de Figaro* ou le second acte de *Guillaume Tell*, je suis complètement heureux, j'éprouve un bien-être, une satisfaction complète, j'oublie tout : ah ! qu'on est heureux d'être doué ainsi ! Enfin tâchons de n'être pas trop crétin, ce sera déjà quelque chose.

Minuit sonne ! ! ! Nous sommes en 1859. Encore une année de plus. Dans vingt ans[1], nous dirons : « Encore une année de moins ! » — Pour celle-ci, cher Hector, je souhaite qu'elle soit la plus belle de ta vie : tu vas être peut-être l'homme à la mode, ce qui n'est rien ; mais tu seras aussi l'interprète fidèle du meilleur musicien de ce temps-ci, tu seras le seul ténor capable de comprendre et de faire comprendre

1. On sait qu'il devait mourir avant cette échéance, en 1875.

Gounod, ce qui est énorme. Courage, mon ami ! Mes vœux et mon désir t'accompagnent, ton succès me sera aussi cher que s'il m'était propre. *Ne crains pas*, laisse la peur pour les faibles, fais en sorte que Gueymard ne soit plus le meilleur ou du moins le moins mauvais des ténors français. Tu peux rendre un service immense à l'art musical et te faire un nom. Ta boule est belle, joue-la bien, et le succès est sûr. Si j'avais des ailes, ou plutôt des rentes, je trouverais bien moyen d'être à Paris ce jour-là ; mais je serai à Rome dans l'anxiété. C'est à toi de me tirer d'inquiétude le plus tôt possible, ne l'oublie pas. Et maintenant adieu. Je t'embrasse comme je t'aime, de tout cœur.

GEORGES BIZET

XXXII

Rome [commencement de janvier 1859.]

Chère maman,

... Notre augmentation est enfin certaine. Elle est de trois cent soixante francs par an, soit un franc par jour. C'est peu, mais ce sera assez. Maintenant je pourrai voyager tranquille. Mon excellent et très regretté ami Vaudremer est parti hier. Il ira à Paris à la fin de janvier. Vous aurez sa visite avant trois semaines d'ici. J'ai écrit à Hector, et j'écrirai à Marmontel pour qu'il reçoive ma lettre le jour même de sa fête. J'écrirai aussi à L'Épine : c'est un homme qui me plaît infiniment sous tous les rapports. La tournure de son esprit, ses goûts d'artiste et cette merveilleuse aptitude musicale me le feront toujours rechercher.

Je ne reçois toujours aucune nouvelle de Gounod et de la famille Zimmerman. J'attends *Faust*. Si c'est un succès, Gounod prend la première place du même coup. Espérons ! Quant à Hector, je le répète, j'ai une complète espérance de la réussite.

Rien de nouveau pour moi. Dans un mois d'ici, je te parlerai de mon envoi d'une façon positive. En attendant, je t'embrasse de tout cœur et suis votre fils aimant

GEORGES BIZET

XXXIII

Rome, ce 22 janvier 1859.

Chère maman,

... Je te vois déjà inquiète de mon envoi : si tu savais avec quelle peine je travaille, tu

comprendrais bien facilement que je sois moins avancé que je ne l'espérais. Oui, je me défie de ma facilité : j'ai autour de moi dix garçons intelligents qui ne seront jamais que des artistes médiocres, et cela à cause de la fatale confiance avec laquelle ils s'abandonnent à leur grande habileté. L'habileté dans l'art est presque indispensable, mais elle ne cesse d'être dangereuse qu'au moment où l'homme et l'artiste sont faits. Je ne veux rien faire de *chic*, je veux avoir des *idées* avant de commencer un morceau, et ce n'est pas ainsi que je travaillais à Paris. Il en résulte une certaine paralysie que je ne surmonterai complètement que dans un ou deux ans. — Mais rassure-toi, je ne suis pas en retard. Je serai toujours prêt, et cela sans prendre sur le temps que je veux consacrer à mes voyages. Je suis content de mon opéra, je le répète ; seulement, en ce moment, je me donne une peine infinie sur un air très difficile. Dès qu'il sera fait, le reste ira tout seul, car j'ai des matériaux. J'aurai un mois d'orchestre. Tu sais comment je copie : quinze jours me suffiront

pour ce travail nécessaire, mais abrutissant. J'ai fait entendre quelques fragments à Colin, qui a paru très content. L'opinion de David, que j'attends avec impatience, me sera d'une grande lumière. — La somme que David consacre aux voyages sera suffisante. Je n'aurai pas plus de deux cents francs à ajouter à ma pension et je ne suis pas inquiet. L'augmentation arrive, du reste, fort à propos.

L'affaire N... va donc enfin avoir une solution : bravissimo ! ! ! Il ne nous reste plus que quatre-vingt-quinze mille francs à trouver, c'est une bagatelle. Je passerai par Bade avant de retourner à Paris, et je me charge d'arranger une petite affaire avec Bénazet pour un opéra de salon. Quand cela ne rapporterait que trois ou quatre mille francs, ce serait toujours bon à prendre.

Tu me reproches de ne t'avoir encore envoyé personne de Rome. J'ai eu pourtant une douzaine d'occasions, mais il n'entre pas dans mes idées d'envoyer des indifférents : c'est inutile. C'eût été pour eux une corvée, et ce n'aurait pas été un plaisir pour toi. Cette fois, c'est un

de mes plus excellents amis que je t'envoie, c'est un homme qui m'aime et que j'aime beaucoup : ce ne sera donc pas un étranger pour vous. — Y... n'a pas perdu une occasion d'envoyer du monde dans sa famille pour se faire rapporter des chaussettes, un pantalon, etc., etc. Belles commissions à donner, à des dames surtout ! Mais chacun agit à son idée, et j'ai l'habitude de trouver la mienne de beaucoup préférable à celle des autres...

Maintenant adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre fils aimant

GEORGES BIZET

XXXIV

[Rome, fin janvier 1859.]

Chère maman,

J'ai reçu ta longue et bonne lettre, qui m'a fait d'autant plus de plaisir qu'elle m'annonce

ton rétablissement presque complet. J'ai reçu une lettre d'Hector et une autre de John. Je ne puis te dire combien j'espère pour Hector, d'après tout ce qu'il me dit, car, malgré toute sa modestie, je vois bien qu'il a fait grand effet. Malheureusement, mes craintes au sujet de *Faust* s'augmentent tous les jours. Ce ne sera pas un succès. Il y a, en ce moment, trois champions dans l'arène : David à l'Opéra, Meyerbeer à l'Opéra-Comique[1] et Gounod au Théâtre-Lyrique ; il y aura deux vaincus, et ce ne sera pas Meyerbeer. Ne remarques-tu pas qu'il n'y a jamais deux succès près l'un de l'autre? A quoi cela tient-il?... Je crains de le savoir.

Gardez tout cela pour vous deux, et puissé-je me tromper ! Mais madame Miolan commence à baisser, et puis Marguerite est complètement au-dessus ou du moins à côté de ses moyens.

1. Félicien David était sur le point de faire représenter *Herculanum* à l'Opéra (4 mars 1859) ; Meyerbeer, *le Pardon de Ploermel*, à l'Opéra-Comique (4 avril 1859). — Entre temps *Faust* devait être joué au Théâtre-Lyrique (19 mars 1859).

J'ai appris le four de ce pauvre Gauthier, second prix de Rome ; cela ne m'a pas trop étonné, car il fait bien commun. — Je vois avec joie qu'il est venu quelques élèves. Je suis sûr que le succès d'Hector en amènera. Ainsi donc il n'y a qu'à espérer de ce côté-là. — Je crois que le moment d'en finir avec ce pauvre Barthélemy est venu, car enfin il y a une limite à tout, et lui-même doit avoir assez de raison pour renoncer à une carrière où il ne peut avoir que des revers. Idem pour Prat. Tiens moi au courant des débuts de Chambon.

J'arrive à mon envoi. J'en suis toujours content, malgré le mal qu'il me donne. Je te dirai aussi que je sens certaines fibres dramatiques se développer en moi, ce qui fait que, l'année prochaine, je risquerai un grand opéra. Je travaille énormément, et tu sauras que mon opéra se compose de quatorze morceaux, y compris l'ouverture. Les morceaux d'ensemble tiennent cent pages de partition. C'est effrayant. Nous sommes deux dans cette position, mon ami Bonnet, architecte, et moi. Enfin nous en

viendrons à bout, mais c'est bigrement long, surtout quand on est obligé de chercher comme moi. Chose singulière et qui fera plaisir à papa, je fais de la musique italienne. Impossible de faire autre chose sur des paroles italiennes. Le ciel et le climat ont leur influence. Il est bien entendu que je ne change pas d'avis, et que j'entends par là de bonne musique italienne, — Rossini, Paer, la moitié de Donizetti et le quart de Bellini, le dixième de Verdi et le centième de Mercadante, et encore !

J'aurai fini de composer et presque d'orchestrer pour l'arrivée de David. Je l'attends avec impatience, pour avoir la vraie opinion d'un musicien. Ma copie léchée me tiendra un mois, puis je bâtirai le plan de mon second envoi et je voyagerai pendant six mois bien complets : ce ne sera pas le plus désagréable de mon affaire.

Ce pauvre Duprato est dans une misère complète. — Massé est complètement rendu. — Deffès seul a l'air de vouloir sortir du pétrin. — Mais on m'écrit que l'on vient d'inventer une nouvelle scie à l'usage des pauvres prix de

Rome. Quand ils se présentent pour obtenir un poème, les directeurs et les poètes répondent qu'on n'a pas le temps de faire des opéras en un acte. Quand on me dira cela, je sais bien ce que je répondrai : « Vous ne voulez pas d'acte : eh bien, moi non plus ! j'en veux trois. » Et on verra qui sera bien attrapé. Je suis disposé à ne pas me laisser berner. S'il faut casser les vitres, je n'en laisserai pas une seule en place, et je finirai bien par arriver. J'ai, Dieu merci, une certaine ambition, qui ne se laissera pas embêter. — A propos, un grand malheur qui vient d'arriver à ce pauvre Barthe... il se marie. Encore un de flambé ! C'est décidément moi qui suis destiné à relever cette pauvre Académie. On fera son possible... et même l'impossible, au besoin. J'aurais bien voulu répondre à Hector, à John et à E. Diaz par ce courrier, mais le temps me manque et je les remets à huit jours.

Adieu, mille baisers pour vous deux, et croyez-moi toujours le plus affectueux des fils

GEORGES BIZET

XXXV

Rome, 5 février 1859.

Chère maman,

David est arrivé. Je l'attendais impatiemment et je suis heureux de t'annoncer que j'ai trouvé en lui tout ce que j'attendais. Je lui ai joué mon envoi, dont il a été très satisfait. Il m'a joué sa cantate, qui est mauvaise, mais, en revanche, il m'a fait entendre son chœur des « Génies de la terre », qui est excellent. Gounod m'en parle dans sa lettre comme d'une chose remarquable, et il a raison. C'est d'un beau style et c'est d'un sentiment pur et élevé.

... Nous allons faire, avec David, Heim et un autre de nos amis, le grand voyage du Nord. Nous partirons de Rome le 1er mai. Nous irons

à pied à Firenze (Florence). — Je dis à pied, c'est-à-dire tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt en voiture. — Nous resterons là un mois, puis nous irons à Bologne, Parme, Modène, Pavie, Milan, Vicence, Padoue, Vérone, etc., etc., et nous arriverons enfin à Venise, où nous séjournerons le plus longtemps possible. Puis nous reviendrons par les bords de l'Adriatique, Ravenne, Ancône, Aquilée, etc. ; puis, après être montés sur le grand *Sasso d'Italia*, d'où l'on voit les deux mers, nous rentrerons à Rome, ayant fait un des plus beaux voyages du monde. — L'année prochaine, j'irai en Allemagne en passant par Naples et la Sicile, où je prendrai un bateau pour Trieste. Peut-être même, si certain projet que j'ai en tête réussit, reviendrai-je par Athènes, Constantinople, et remonterai-je le Danube jusqu'à Vienne. En tout cas, je rentrerai en France par la Hollande et la Belgique.

Les bruits de guerre ne sont que des affaires de Bourse ; ce n'est pas ici que l'on peut croire à ces blagues-là. Il n'y a qu'un homme au monde qui ait intérêt à faire la guerre, c'est Victor-

Emmanuel, et je suis tranquille de ce côté. Du reste, ne t'imagine pas que l'état de siège ait ici l'effet qu'il a eu en France : dans un pays où l'on se couche à huit heures, qu'importe? — Cependant il paraît que les Milanais sont montés fortement contre les Autrichiens. Ils crient : « Vive V. E. R. D. I. », ce qui veut dire : « Vive *V*ictor *E*mmanuel, *R*oi *D'I*talie ! » En tout cas, j'ai le temps de faire mon voyage. Tu vois que je suis prévoyant, puisque j'ai changé mon projet de voyage (je devais aller à Naples) afin de ne rien perdre en cas de guerre.

... Je ne sais pas trop de quelle couleur sera mon rapport, cette année, mais je me figure qu'il sera *coloré*. Mon envoi est un peu audacieux et va faire crier les chercheurs de la petite bête : tant mieux pour moi, et tant pis pour eux. J'ai décidément fait de la musique purement italienne, genre Cimarosa rajeuni, — sans aucune espèce de comparaison, s'entend. — L'année prochaine, je ferai du tragique, et de l'allemand pur, pour mon troisième envoi. Je finirai

peut-être par contenter tout le monde, ou, plutôt, par ne contenter personne.

Adieu, chère maman. Embrasse papa comme je t'embrasse de tout cœur. Je suis ton fils aimant

GEORGES BIZET

Merci de tes adorables cravates ; j'en étais encore monté, et je les garderai neuves pour Paris, ainsi que presque tous mes effets : on n'use pas ici.

XXXVI

Samedi, 19 février 1859.

Chère maman,

Je n'ai pas reçu ta lettre, cette semaine. Je ne savais à quoi attribuer ce retard, car il fait

un temps superbe. J'ai envoyé à l'ambassade et j'ai su que le courrier n'était pas arrivé. Nous sommes tous un peu tristes, car nous venons d'apprendre la mort de Léon Benouville. Donnez-vous donc du mal pour avoir le prix de Rome, luttez au retour pour vous faire une belle position, et cela aboutira peut-être à mourir à trente-huit ans [1]. Ce n'est pas gai. Benouville était décoré depuis cinq ans, c'était un homme d'une valeur incontestable, et l'Institut l'aurait certainement nommé d'ici à peu d'années. Enfin nous sommes tous mortels.

Il va sans dire que notre amitié pour David s'augmente tous les jours. C'est un charmant garçon dans toute l'acception du mot. Il est délicat, spirituel, affectueux jusqu'à la câlinerie, et, quoique nous ne soyons pas toujours d'accord sur les questions musicales, nous n'en sommes pas moins d'excellents amis. L'éducation musicale (non l'instruction) a été un peu négligée

1. N'est-il pas permis de voir là, chez le futur auteur de *Carmen*, — il devait mourir à trente-six ans, — un pressentiment analogue à celui qu'éprouvera son héroïne dans le « trio des cartes »?

chez lui : il s'ensuit qu'il subit l'influence complète de ce qu'il entend aujourd'hui. Mozartiste enragé, il proclamera demain Verdi comme le seul génie que l'art musical ait possédé. En changeant d'opinion, il change de manière de faire. Depuis qu'il est ici, il a déjà essayé vingt manières, dont aucune n'est bonne, puisque aucune n'est la sienne. Je tâche de le sermonner d'importance, mais le mâtin a du caractère : autrement dit, il est entêté en diable. Nous avons déjà eu vingt discussions à propos de Verdi. Quant à moi, voici mon avis : — il ressemble peu à celui que j'avais à Paris, mais ici je juge sans passion, et j'ai par conséquent la chance de juger juste. — Verdi est un homme d'un grand talent, qui manque de la qualité essentielle qui fait les grands maîtres : le style. Mais il a des élans de passion merveilleux. Sa passion est brutale, c'est vrai, mais il vaut mieux être passionné ainsi que de ne pas l'être du tout. Sa musique exaspère quelquefois, elle n'ennuie jamais. Somme toute, je ne comprends pas les enthousiastes et les détracteurs

qu'il a soulevés. Il ne mérite, selon moi, ni les uns ni les autres.

J'orchestre comme un enragé : je suis heureux de t'annoncer que j'ai retrouvé ma *patte* ; je vais avec une rapidité inouïe. Je suis complètement en avance. Je voudrais bien pouvoir vous jouer mon envoi : je serais assez curieux de savoir votre impression à tous deux. A coup sûr, vous serez surpris, car cela ne ressemble pas à tout ce que j'ai fait. David a été très étonné de me voir complètement dépêtré de l'influence de Gounod. Moi, j'en suis ravi. Gounod est un compositeur essentiellement original, et en l'imitant on reste à l'état d'élève. Son *Faust* doit être splendide. Quand cela passe-t-il?... Et Hector?... J'attends cela avec une immense impatience, comme tu dois bien le penser.

Heim et moi, nous piochons avec bonheur, en pensant aux six mois splendides que nous allons passer. J'espère bien que ce ne seront pas les derniers. Nous nous faisons tous deux une fête de revenir en Italie quand il sera architecte de l'empereur, et moi, directeur du Conservatoire.

Tu vois que nous bâtissons de beaux châteaux en Espagne. Plus je vais, et plus j'aime ce cher garçon, qui me le rend bien, je t'assure. Didier, paysagiste, forme avec nous un trio parfait, duquel David viendra faire un quatuor pendant le voyage. En dehors de cette intimité excessive, j'ai encore à l'Académie d'excellentissimes amis, et c'est une bonne chose, c'est la meilleure.

Outre la triste nouvelle que je t'annonce au commencement de ma lettre, j'ai aussi à t'apprendre la mort du petit garçon de madame Guillemin. Notre médecin avait dit, dès la naissance de cet enfant, qu'il ne pourrait pas vivre, et sa prédiction ne s'est que trop réalisée. Quant à elle, malgré un mieux qui trompe en ce moment, elle est perdue, et, chose effrayante, il paraît que sa fille, adorable enfant de six ans, est destinée probablement au même sort. Ne parle de cela à personne de la famille Zimmerman. Quant à moi, chaque fois que j'y pense, cela me navre le cœur. Et, de plus, cela m'effraye au delà de toute expression : plus je vais, et plus l'idée de la mort me glace. Cela fait peu

d'honneur à ma philosophie, mais c'est un sentiment dont je ne suis pas maître. Aussi ai-je assez parlé de ces choses désolantes.

J'attends ta lettre impatiemment, parce que je suis sûr qu'elle m'apportera de bonnes nouvelles de votre santé, et que j'y trouverai, comme dans toutes, l'expression d'une amitié sans bornes que je partage de toutes les forces de mon cœur.

Je vous embrasse,

GEORGES BIZET

XXXVII

Rome, 5 mars 1859.

Chère maman,

J'ai reçu tes deux lettres presque en même temps. La première m'inquiétait déjà pour ta

santé et la seconde m'a causé un très violent chagrin. Bien que je ne perde pas tout espoir et que je pense qu'Hector est déjà mieux, je ne me dissimule pas l'importance du malheur qui nous frappe tous. Dis bien à Hector que l'absence n'affaiblit en rien la peine que me fait éprouver son fatal enrouement. Il faut qu'il tienne bon et fasse tout son possible pour faire rétablir l'air qu'on lui a coupé. Je suis sur les épines et j'attends avec une fiévreuse impatience. Comment cela s'arrangera-t-il? J'espère encore, et il n'est pas possible qu'une si belle chance se change en catastrophe.

J'ai su par deux lettres de Paris que l'on désespérait du succès de *Faust.* Du reste, l'idée de jouer cette grande chose au Théâtre-Lyrique est absurde, et je ne me suis jamais dissimulé l'immense faute de Gounod. L'Opéra seul peut monter des ouvrages de cette importance.

... Enfin espérons! Espérons que le résultat de vingt années de peine ne sera pas perdu et que mon cher père ne verra pas s'anéantir

l'espoir qu'il avait formé sur une nature aussi intelligente que celle d'Hector[1].

Vaudremer vous a plu : j'en étais sûr. Il a écrit à Daumet, un de mes camarades, et il le charge de me dire qu'il a fumé de bonnes pipes avec papa. Rien de nouveau sur moi : j'orchestre, voilà tout.

Mademoiselle Monrose est bien la charmante fille que j'ai connue chez madame Boudousquié. Je désire un succès pour elle. Elle est excellente musicienne. Je ne serais pas fâché de la trouver en pied à l'Opéra-Comique, à mon retour.

Tu me dis que ma lettre était en retard, la tienne aussi, mais je ne t'ai pas accusée de

1. L'événement trompa cet espoir. — Voir Gounod, *Mémoire d'un artiste* : « Le ténor à qui avait été confié le rôle de Faust ne put, en dépit d'une voix charmante et d'un physique très agréable, soutenir le fardeau de ce rôle important et considérable. Quelques jours avant l'époque fixée pour la première représentation, on dut s'occuper de le remplacer, et on eut recours à Barbot, qui était alors disponible. En un mois, Barbot sut le rôle et fut prêt à jouer. » — Hector Gruyer, après avoir chanté d'autres rôles, notamment sur divers théâtres italiens, où il avait pris le nom de Guardi, se retira dans son pays, à Grenoble ; il est mort, en janvier 1908, octogénaire, ancien conseiller général de l'Isère et chevalier de la Légion d'honneur.

négligence. Décidément, je vaux mieux que toi... attrape !

Je fais de la gaieté, et je n'en ai guère envie. Dis mille choses à Hector, encourage-le bien. Je voulais lui écrire, mais il a certainement un résultat quelconque et ma lettre aurait probablement manqué d'actualité. Mais lui, qu'il m'écrive, qu'il me fasse part de tous ses ennuis. Je les comprends et je les partage. Et maintenant adieu, je vous embrasse.

GEORGES BIZET

Je vous parlerai des bruits de guerre dans ma prochaine lettre. Les Français vont quitter Rome, ce qui fait qu'on nous adore ici.

XXXVIII

Rome, 19 mars 1859.

Chère maman,

J'attendais ta lettre avec impatience, et, malgré le plaisir que j'ai eu à te lire, tu dois bien penser qu'elle ne m'a pas pleinement satisfait. Ta santé est toujours faible ; je sais bien que les terribles ennuis que vous avez éprouvés ces temps-ci en sont la cause ; mon pauvre père doit être aussi triste, et moi, quoique éloigné, je partage son chagrin comme si j'étais à ses côtés

La première chose dont tu me parles est la satisfaction que tu éprouves de me savoir de bons et vrais amis. C'est un bonheur que j'apprécie à son juste prix, sois-en sûre. Malheureuse-

ment, je crains que David[1] ne soit pas à la hauteur de nos espérances. J'avais prévenu Heim et Didier qu'il m'arrivait un ami, et ils l'ont reçu à bras ouverts. A-t-il répondu aussi affectueusement qu'il aurait dû à ces marques d'affection? C'est ce que je ne saurais affirmer... David me fait toujours de grandes protestations d'amitié, il me dit du mal de Coquart[2], et pourtant il n'agit que pour et par lui. J'aime la franchise avant tout ; c'est la qualité que j'exige chez mes amis, et je ne puis considérer comme tels ceux qui cherchent à ménager la chèvre et le chou. La peine que j'ai éprouvée de la conduite de David, Heim l'a partagée pour la conduite de Coquart : nous attendions deux amis et nous ne trouvons que des indifférents. En revanche, Henner, un des nouveaux, a toutes mes sympathies ; c'est un garçon franc, intelligent, spirituel...

Ce pauvre Gounod!... *Faust* est perdu[3] :

1. Samuel David.

2. Architecte, nouvellement arrivé, lui aussi.

3. Il se trouve que, le jour même où Bizet écrivait cette lettre, *Faust* était représenté, pour la première fois, au Théâtre-Lyrique.

Barbot, dont on ne veut plus, même en province !...

Tu attribues à la faiblesse des *libretti* la suite d'insuccès dont sont victimes nos meilleurs auteurs depuis quelques années ; tu as raison, mais il y a une autre raison : c'est qu'aucun de ces auteurs n'a un talent complet. Aux uns, — à Massé, par exemple, — il manque le style, la conception large. A d'autres, — à David[1], je suppose, — la triture musicale et l'esprit. Aux plus forts, il manque le seul moyen que le compositeur ait de se faire comprendre du public d'aujourd'hui : le *motif*, que l'on appelle à grand tort l' « idée ». On peut être un grand artiste sans avoir le motif, et alors il faut renoncer à l'argent et au succès populaire ; mais on peut être aussi un homme supérieur et posséder ce don précieux, témoin Rossini. Rossini est le plus grand de tous parce qu'il a, comme Mozart, toutes les qualités : l'élévation, le style, et enfin... le *motif*. Je suis pénétré et persuadé de ce

1. Félicien David.

que je te dis, et c'est pourquoi j'espère. Je sais très bien mon affaire, j'orchestre très bien, je ne suis jamais commun, et j'ai enfin découvert ce *sésame* tant cherché. J'ai dans mon opéra une douzaine de motifs, mais des vrais, rythmés et faciles à retenir, et pourtant je n'ai fait aucune concession à mon goût. Je voudrais bien vous faire entendre tout cela : vous verriez que j'ai déjà trouvé un peu ce qui me manquait si complètement. L'année prochaine, je chercherai le motif dans le grand opéra, c'est beaucoup plus difficile ; mais c'est déjà quelque chose que de l'avoir trouvé dans l'opéra-comique.

Si d'autres m'entendaient, on me prendrait pour un fou ; mais vous qui savez que je ne suis point un sot, vous comprenez ce que je veux dire. Rappelle-toi qu'en loge je ne me suis jamais trompé sur le mérite relatif de mes cantates. J'ai conscience de ce que je fais, de ce que je vaux, et quand je dirai : « Je suis arrivé », il y aura beaucoup de gens de mon avis.

J'attends une lettre de Gounod après *Faust* ; je le blaguerai sérieusement dans ma réponse.

Je déplorerai l'accident qui l'a forcé de prendre cet affreux Barbot, n'ayant pas l'air de supposer un instant qu'il puisse en être satisfait. — Quant à madame Zimmerman, *elle n'aura pas ma prose*... Elle a eu l'impolitesse de ne pas répondre à une charmante lettre de Heim, et nous ne sommes amis que comme cela : ce qu'on a fait à l'un, les autres le vengent et *vice versa*. Voilà comme j'entends les amis.

Mais assez de bavardages, je retourne à ma copie, qui m'abrutit comme il faut. Adieu, et consolez-vous. *Non, il ne s'agit pas de pleurer, mais de vaincre*... C'est un vers de je ne sais pas qui, mais c'est ma maxime.

Je voulais vous parler de la guerre, mais tous les jours on dit quelque chose de nouveau : un jour les Français partent, le lendemain ils restent ; on se bat un jour, on s'embrasse l'autre. Qu'ils aillent tous au diable ! Pourvu que la France s'en tire avec gloire et à son honneur, c'est tout ce que je demande.. Les Italiens ne valent pas grand'chose, ou du moins les Romains et les Napolitains. Du reste,

ils se détestent tous entre eux. Si l'Italie était une et indivisible, Rome taperait sur Florence, Turin sur Gênes, Venise sur Naples, Tivoli sur Palestrina, et ainsi jusqu'aux plus petits villages... L'origine se voit encore au bout de deux mille ans : il y a, dans ce peuple-là, des Grecs, des Volsques, des Èques, des Vénètes, etc., etc. Ce sont tous des brigands.

Je vous embrasse tous deux de toute mon affection et suis le fils le plus aimant,

GEORGES BIZET

XXXIX

[Rome, fin mars 1859.]

Chère maman,

Mon envoi est fini, surfini, contrefini ! Et d'une ! ! ! Quant au voyage, je n'y renonce nulle-

ment ; seulement, nous lui donnerons peut-être une autre direction. Et d'abord, il faut que je te dise que Heim n'a pas pu faire son envoi ; il a été tellement souffrant qu'il lui a été impossible de travailler... Il se décidera peut-être à aller passer quelques mois en France... D'un autre côté, nous n'osons trop nous embarquer pour le voyage du Nord, pouvant être arrêtés à moitié chemin par les *Austriacci* [1]. Cependant, aujourd'hui, on annonce que le congrès va s'ouvrir [2]. En tout cas, je ferais un grand voyage dans les montagnes et j'irais à Naples : ainsi je ne suis pas inquiet, je passerai toujours agréablement mon été. — A propos, papa s'est-il occupé de mon tirage au sort? Qu'il ne se laisse pas ennuyer : il paraît que, s'il n'a pas fait une démarche à la mairie, il aura une kyrielle de courses à faire rue du Cherche-Midi.

Adresse ta prochaine lettre à Rome, on me la fera parvenir où je serai. Ainsi, tu vois que je ne

1. Autrichiens.

2. L'Angleterre proposait un congrès pour conjurer la guerre qui menaçait d'éclater entre l'Autriche, d'une part, le Piémont et la France, de l'autre.

sais pas encore ce que je ferai. Nous partirons sans savoir où nous allons, et cela ne manque pas d'un certain charme dans un pays où l'on ne rencontre que des merveilles.

J'ai joué mon opéra à Moreau, qui est de retour ici ; il a été très content. — David fait du Verdi, et il est de plus en plus persuadé que Rossini et Mozart ne sont que des enfants. Nos rapports sont de plus en plus froids...

Je suis sûr que tu t'inquiètes mal à propos des événements. En Italie, les Français sont adorés, et nous sommes en sûreté, sois tranquille.

Je raccourcis forcément ma lettre : c'est aujourd'hui la bienvenue des nouveaux, il est cinq heures du matin et les voitures nous attendent. M. Schnetz est déjà dans son cabriolet et m'envoie son domestique pour me relancer. Adieu, je vous embrasse tous deux de toutes les forces de mon cœur.

GEORGES BIZET

XL

Rome, 2 avril 1859.

Chère maman,

Je commence par te dire que je suis horriblement fatigué : j'ai bêtement passé la nuit à copier et j'ai la tête à l'envers. Ainsi ne t'étonne pas si ma lettre s'en ressent un peu. Je te remercie des détails sur *Faust*. J'ai lu les articles des *Débats* (Hector Berlioz), du *Moniteur* (Fiorentino) et de l'*Illustration* (G. Héquet). Quoique tous ces articles soient très favorables, j'ai cru démêler que ce pourrait bien n'être pas encore cette fois un succès complet.— Ce qui m'a étonné, c'est que Berlioz dise du bien de Barbot : je n'y comprends absolument rien.

Tu pourras, sans doute, dans ta prochaine

lettre, me dire ce qu'il en est au juste, car ce n'est qu'au bout de quelques représentations que l'on peut savoir à quoi s'en tenir. Enfin je compte sur toi pour me dire tout ce qui concerne Hector et Gounod.

L'Autriche a accepté le congrès : nous aurons donc tout le temps nécessaire pour notre voyage de Venise. Bonne affaire...

David est beaucoup plus gentil depuis quelques jours ; mais, malgré cela, je sais que nous n'avons plus à compter sur lui pour le voyage. J'aime autant cela. Nous serons quatre, et c'est assez. Je t'ai parlé de deux de mes compagnons, Heim et Didier ; le quatrième est le chien de ce dernier, mais un chien adorable, qui ne sait pas lequel de nous trois il doit le plus aimer. Tu comprends que ce jeune quadrupède sera une distraction de plus. Aussi passerons-nous six mois splendides.

Sois sans inquiétude, mes affaires sont en ordre. J'ai complètement fini mon envoi, *je copie.* J'en ai pour dix jours environ.

Et maintenant je te quitte. Je vais m'abrutir

à copier jusqu'au dîner, puis je me coucherai après mon second cigare, c'est-à-dire à huit heures.

Adieu. Plus longs détails pour la prochaine fois. Je vous embrasse de toute mon âme.

GEORGES BIZET

XLI

[Rome, avril 1859.]

Chère maman,

... Hector a été gentil en m'envoyant l'article du *Figaro*. Je n'ai pas écrit à Gounod et je n'ai point reçu de lettre de lui. Je ne sais à qui m'adresser pour avoir sa partition. Est-elle gravée?... Du reste, je pense que Gounod m'écrira...

Je suis persuadé que le rôle du ténor est mal écrit pour la voix, mais je suis persuadé aussi que *Faust* est un chef-d'œuvre. — Quant à l'aventure de la claque, c'est presque incroyable.

Nous avons les oreilles rabattues du succès de Meyerbeer[1]. Cela ne m'étonne pas. Qu'en dit-on?

Ce que tu me dis de Roger[2] me fait grand'-peine, car c'est un excellent garçon, il a du cœur, et ce doit être un grand chagrin que d'être obligé de succomber devant un public comme celui de l'Opéra...

Je n'ai plus que vingt-deux pages à copier, je nage dans la joie. Mon envoi pourrait bien être *bon*, et j'avoue naïvement qu'un excellent rapport ne m'étonnerait pas. Enfin, nous verrons.

...Nous rangerons, s'il te plaît, monsieur X... parmi cette belle compagnie d'intrigants. Que de tartuffes ! ! ! C'est si facile de passer par-

1. *Le Pardon de Ploermel*, représenté à l'Opéra-Comique le 4 avril 1859.

2. Le fameux ténor, alors très fatigué.

dessus les gens sans leur rien demander ! Quand on a du talent, on enfonce les portes, et on ne doit rien à personne. C'est comme cela que je ferai, et je m'en trouverai bien. J'ai devant moi cinq ou six figures d'intrigants qui me dégoûtent tant que je jure de ne jamais passer à côté d'un de ces gaillards-là sans lui donner le coup de pied... du lion.

Nous allons partir dans quelques jours. Je te dirai où il faudra m'adresser tes lettres. Je ne le sais pas encore, car la guerre pourrait bien commencer, et cela changerait un peu notre itinéraire. Écris-moi toujours ta prochaine lettre à Rome, car nous ne pouvons partir qu'après l'exposition, qui a lieu le 27. About a publié ses articles sur Rome dans le *Nord*, journal belge. Tout le monde est furieux à Rome.

About a une qualité immense, c'est d'oser lutter en face avec les jésuites et leur séquelle. C'est bien d'avoir ce courage-là, car il en peut coûter cher. — Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur et suis le meilleur des fils.

GEORGES BIZET

XLII

Rome, 9 mai 1859.

Chère maman,

Après bien des hésitations, Heim se décide enfin à faire un voyage à Paris. Il a raison et il n'y a que la France pour le remettre complètement. Tu recevras sa visite d'ici peu.

Quant à mon voyage, voici ce que j'ai décidé avec Didier. Comme il est impossible d'aller à Venise, presque imprudent d'aller à Naples, nous allons faire un tour de six semaines dans les montagnes, et, à notre retour, il est probable que les choses seront avancées et que nous pourrons prendre un parti. Si les Français sont victorieux, ce qui doit être, et ce qui sera, Milan, Pavie, Vérone, etc., seront libres dans six

semaines, et alors nous pourrons faire notre voyage du Nord en passant par Florence. Dans ce cas, Heim viendrait nous rejoindre. Si, au contraire, les Français ne font aucun progrès, il nous reste Naples et Florence, et si, par impossible, tous ces voyages étaient impraticables. il y a un été superbe à passer dans les montagnes.

D'après ce que tu me dis, vous avez une très fausse idée de l'état de Rome ; il règne ici la tranquillité la plus parfaite, et, je te le répète, nous sommes dans un pays d'amis. Que pouvons-nous avoir à craindre ? Tu me parles des Autrichiens... Quels Autrichiens ? ? Nous n'irons pas chercher ceux qui sont en Lombardie, et je crois qu'ils n'auront pas le loisir de venir nous voir à Rome, ni même à Florence.

Quant à mon voyage en Allemagne, si je ne puis le faire entier, je resterai un peu plus ici, et je n'en serai pas fâché.

Les manifestations faites à Rome étaient tout à la louange et en faveur des Français. Le général de Goyon ne les a point réprimées, comme tu le crois, il a seulement engagé les Romains

à ne point troubler l'ordre, tout en les remerciant de leurs bonnes intentions. Notre situation est excellente ici.

Nous attendons des nouvelles avec une vive impatience. Les premiers engagements auront lieu dans les plaines de Marengo ; c'est d'un bon augure.

Écris-moi à Rome, on me fera parvenir tes lettres. Je t'écrirai exactement, mais il est possible qu'il y ait des retards, car la poste doit être mal organisée dans les montagnes peu fréquentées que nous allons parcourir. En tout cas, ne t'inquiète pas : je suis prudent, sage et réservé.

C'est égal, c'est vexant de ne pas avoir une épaulette dans ce moment-ci. Quelle huître que ce pauvre Z... ! Lâcher l'état militaire au moment où il cessait d'être la plus absurde carrière du monde !

Enfin, tout ce que je puis faire, ce sont des vœux pour nos armes. Tous les bons Français en font autant. L'Autriche sera vite battue ; ce qui sera plus difficile, *c'est l'Angleterre ! ! !* Enfin, espérons.

Adieu, soigne-toi bien, je t'en prie ; ne t'inquiète pas. Je ne suis pas destiné à mourir d'une balle autrichienne ; j'aime bien mieux vivre heureux et être longtemps votre fils dévoué et affectionné

GEORGES BIZET

Je pars après-demain.

XLIII

Porto d'Anzio, 23 mai 1859.

Chère maman,

J'ai quitté Rome, il y a huit jours, en compagnie de mon ami Didier, de son chien, et d'un jeune homme de Paris, nommé Pâris, fort aimable garçon. Nous commençons notre voyage par la côte. Nous sommes en ce moment à

Porto d'Anzio : je puis sauter dans la mer par la fenêtre de ma chambre... Une plage superbe, des bois charmants, et la vue est splendide...

Depuis huit jours que je suis parti, je n'ai pas lu un journal et je ne sais rien de ce qui a pu arriver. Je n'ai pas encore reçu ta lettre, que j'ai chargé un ami de m'envoyer. Ne t'étonne pas si je n'y réponds pas.

Je n'ai pas pensé à mon second envoi : je suis très fatigué et je vais me reposer quelque temps. Les bains de mer me font grand bien, et ma pâleur commence à disparaître. Du reste, je continue à maigrir et j'en suis enchanté.

Ici, à Porto d'Anzio, nous vivons pêle-mêle avec les forçats italiens, qui sont d'excellentes gens. Un forçat cordonnier, que nous avons fait travailler, nous a raconté comment un prêtre l'avait fait condamner à quinze ans pour une peccadille. Du reste, les forçats sont très heureux : ceux qui savent travailler gagnent beaucoup d'argent ; ils sont libres et estimés de

tous. Il y a quinze cents âmes à Porto d'Anzio, qui se composent ainsi :

Forçats........................	250
Prêtres........................	60
Militaires........................	60
Pêcheurs........................	800
Commerçants, ouvriers, cultivateurs, bourgeois, rentiers, etc.	330
Total........	1 500

Les forçats sont les plus heureux et les plus considérés. Il n'y a pas un seul voleur parmi eux.

Je me chante mon envoi de temps en temps, et cela me fait bon effet ; nous saurons qu'en penser au mois d'octobre.

Qui est-ce qui est reçu en loge cette année? je n'en sais absolument rien.

Que fait Hector ? ...

Tiens-moi au courant de ce qui se passe, car ici nous vivons dans l'ignorance de tout, et c'est bien, par parenthèse, la plus agréable vie qu'on puisse mener.

Adieu, je vous embrasse de toute mon âme.

GEORGES BIZET

XLIV

Terracine, 4 juin 1859.

Chère maman,

Tu t'étonnes beaucoup de la nouvelle que je te donnais dans mon avant-dernière lettre. Ou tu m'as mal compris, ou je me suis mal expliqué. J'avais vu, la veille, le ministre d'Angleterre à Rome, qui m'avait dit que l'Angleterre faisait des efforts prodigieux pour maintenir la paix et qu'il y avait encore à espérer.

Maintenant tu t'étonnes aussi de mon ignorance : si tu vivais au milieu des montagnes avec de braves gens qui ne savent rien, tu ne serais pas plus savante que moi. Mon ami Maniglier, qui m'envoie ta lettre à l'instant, m'annonce que Victor-Emmanuel a battu vingt-cinq mille

Autrichiens, leur a fait deux mille prisonniers et pris huit pièces de canon. Quoique tu m'accuses d'indifférence à l'égard de la guerre, je t'assure que, si je savais les mathématiques et un peu de stratégie, je serais déjà en Piémont, où je ne tarderais sans doute pas à gagner mes épaulettes. Mais, en attendant, je fais le plus ravissant voyage du monde, et je nage assez proprement pour me tirer d'affaire s'il en était besoin. D'après ce que tu me dis, on a la bonté de croire à Paris que ce sont les Autrichiens qui ont cherché la guerre... Elle est bonne ! ! ! Enfin, faisons tous des vœux pour le succès de nos armes, et espérons qu'une fois l'Autriche vaincue, on passera à des exercices plus difficiles et autrement importants. Je crois qu'on pourra reprendre *Charles VI* avant peu[1].

Vous n'avez aucune idée des Italiens, à Paris ; je compte bien aller à Naples, où il n'y a aucun danger. Je vis avec des Napolitains

1. On connaît le chœur :

> Jamais, jamais en France
> L'Anglais ne règnera.

depuis trois semaines, et je t'assure qu'avec un verre de vin on en fait ce qu'on veut. Tes deux jeunes gens assassinés sont un affreux canard, ou alors il y a une cause inconnue. En tout cas, sois tranquille, il ne m'arrivera rien de fâcheux. Nous sommes très bien vus partout et le titre de Français est maintenant un sauf-conduit en Italie.

Dis à Bêtinet que j'espère bien qu'il aura un mauvais numéro : il n'a rien de mieux à faire que de gagner à la pointe de sa baïonnette les épaulettes de caporal.

J'envoie cette lettre à Rome trois jours d'avance, afin qu'elle te parvienne par le courrier ordinaire, de sorte que je n'ai pas encore reçu ta dernière lettre. Il en sera ainsi tout le temps de mon voyage.

La mort de M. L... m'a vivement affecté. Quelle est la cause de son duel ?... Si c'est une femme, c'est absurde ! Si c'est une autre cause, c'était peut-être nécessaire. En tout cas, c'est très malheureux. Il se sera, sans doute, battu au pistolet : quelle folie !

Il m'arrive de moins en moins souvent de penser à mon envoi, et pourtant, chaque fois que j'y pense, je m'aperçois que j'ai fait une bonne chose. J'aurai, sans doute, un bon rapport.

Je viens de visiter le cap Circé, et la grotte de la Magicienne m'a donné l'idée d'une ode-symphonie intitulée *Ulysse et Circé.* Sitôt que je serai de retour à Rome, je relirai dans Homère le passage qui concerne mon affaire, et j'écrirai à Fournel pour le prier de me faire les vers dont j'aurai besoin. Il y a des choses charmantes à faire sur ce sujet : le chœur des compagnons d'Ulysse, la scène des enchantements de Circé, la scène de l'ivresse. Il y aurait quatre morceaux d'orchestre purement symphoniques et cinq ou six morceaux de chant et chœurs. Cette idée me sourit d'autant plus que j'aurais ainsi, en rentrant à Paris, une chose importante à faire exécuter, dans le cas où messieurs les directeurs voudraient me faire poser.

Je ferai donc un scénario sur Homère, et je l'enverrai à Fournel. — Je compte beaucoup sur cette idée-là, ce serait mon second envoi.

Persuadé qu'un musicien intelligent doit trouver lui-même l'idée de ses poèmes, je m'en occupe activement. Prends dans la bibliothèque les Contes d'Hoffmann, et lis le *Tonnelier de Nuremberg*. Je veux faire trois actes avec ce délicieux poème. Dis-moi ce que tu en penses. dans ta prochaine lettre. Le *concours de chant* serait une scène très originale et d'un effet certain [1]. — Il y a aussi dans les contes de Voltaire certaines choses qui me plaisent beaucoup. — Tu vois qu'on n'est pas trop crétin et qu'on pense à son affaire. Ne communique à personne mon idée sur le *Tonnelier*, et pour cause.

Je n'ai aucune envie d'aller à Paris, mais je voudrais vous voir ici. Je serais si heureux de vous montrer ce que je vois et de vous jouer mon opéra ! J'ai besoin d'un avis vrai.

Pas de nouvelles de David ni d'aucun de mes indifférents.

1. Wagner, de son côté, avait conçu l'idée des *Maîtres chanteurs* en 1845 ; mais il n'en devait écrire le poème qu'en 1861-1862 ; il n'en devait achever la musique qu'en 1867 ; l'ouvrage fut représenté, pour la première fois, à Munich, le 21 juin 1868.

Tu ne te plaindras pas de moi aujourd'hui, j'espère. — Dis-moi si tu as vu Heim ; je viens de lui écrire. Espérons que Paris le remettra. — Didier est un adorable garçon, son chien est un amour ; Pâris, notre quatrième compagnon, est un joyeux Parisien : juge de notre voyage. Mais il n'y a pas d'enveloppes à Terracine et il faut mettre l'adresse[1]. Adieu donc, bien vite ; je vous embrasse tous deux de tout cœur.

GEORGES BIZET

XLV

Anagni, 19 juin 1859.

Chère maman,

Je n'ai encore reçu que ta lettre du 30 mai : ne t'étonne donc pas si mes réponses sont un peu intempestives.

1. Au verso de la quatrième page.

Tu as appris, sans doute, la reprise des relations diplomatiques entre la France et le royaume de Naples. Ceci me décide : je vais rentrer à Rome le 20 juillet, et j'en repartirai le 25 pour aller passer trois mois à Naples et en Sicile.

Notre voyage est de plus en plus beau. Nous avons déjà visité Porto d'Anzio, Nettuno, San Felice, Terracine, Sonnino, Piperno, Fossa Nuova, Frosinone, Vesoli, Ferentino, Alatri, Colle-Pardo, Anagni ; en tout, treize villes : tu vois que nous ne perdons pas notre temps. Nous sommes en pleine montagne et nous jouissons de la vue la plus splendide : tu ne peux t'imaginer la magnificence de ce pays. Le voyage que je fais en ce moment n'a jamais été entrepris par un musicien, c'est une vraie tournée de paysagiste.

A la fin de la saison, je connaîtrai bien le royaume des Deux-Siciles et la partie intéressante des États Romains. L'année prochaine, en allant en Allemagne, je reverrai la Toscane, que je connais déjà, et je visiterai

la Lombardie. Peut-être même, si la guerre n'est pas finie, serai-je obligé de prolonger mon séjour en Italie, ce qui me sourirait assez.

Je te remercie de m'avoir envoyé les noms des concurrents pour le prix de Rome. Je fais des vœux pour Guiraud.

Je ne te parle pas de la joie que nous éprouvons en apprenant le succès de nos armes. Tu sais que Rome a été illuminée à la nouvelle de l'entrée à Milan. Quel soufflet pour la prêtraille ! — Le succès de l'emprunt semble avoir contrarié nos bons amis les Anglais ; ils s'émerveillent tous de ce succès et en sont furieux. Nous en rencontrons fort peu, du reste : les événements les ont fait fuir, et j'en suis bien heureux.

J'ai fait de grands progrès dans la langue italienne, je ne parlerai pas mal à mon retour. J'ai mis le nez dans le latin : c'est peu difficile, et j'en saurai quelque chose en revenant à Paris. Je vais le travailler beaucoup, cet hiver. Je te raconterai à Paris mes promenades en mer, mes ascensions, etc. J'ai quelques dispo-

sitions pour l'équitation, et je ne me tiens pas trop mal à cheval. L'augmentation me permettra de faire quelques promenades à Rome, cet hiver...

Quoi de nouveau dans les théâtres, à Paris ? En rentrant à Rome, j'écrirai à Hector ; en attendant, mille choses du cœur pour lui. Qu'il s'habitue au public, et nous verrons bien. — Dis à mon cher père que je regrette de n'être pas là pour l'aider dans ses réunions d'élèves, mais ce n'est que partie remise. Tu ne me parles pas de ta santé. Comment vas-tu ? Je suis sûr que tu ne te soignes pas assez. Songes-y, je t'en prie. Soigne-toi, et pour toi et pour nous.

Ne va pas croire que tout le temps que je passe en voyage est perdu pour mon art, non, j'y pense constamment, et, plus je vais, plus j'ai confiance. A Naples, j'aurai un piano et je travaillerai. Je ne suis plus paresseux. Nous partons souvent le matin à quatre heures, et je sais qu'un lever de soleil est beau, mais qu'un coucher de soleil est merveilleux. Le matin,

la campagne est quelquefois d'un ton criard ; mais, le soir, c'est d'un distingué, d'un goût ! c'est exquis.

Mais mes amis m'attendent pour dîner, et tu sais combien je suis exact en ces sortes de choses. Donc, au revoir ! Je vous embrasse tous deux du plus profond de mon cœur et suis votre fils aimant,

GEORGES BIZET

XLVI

Rietri, 3 juillet 1859.

Chère maman,

Je viens de recevoir ta lettre datée du 13 juin : elle a mis vingt jours à me parvenir. Je suis sûr de l'ami qui m'adresse mes lettres,

c'est donc à la poste seule qu'il faut attribuer ces retards.

Je suis dans une ville de 12 000 habitants, et j'ai pu lire les détails de nos victoires. Je suis de ton avis, tout cela est merveilleux. Il n'y a qu'une chose à regretter, c'est que nos hommes se sacrifient pour l'Italie. Vous croyez peut-être, en France, qu'il y a de l'enthousiasme en Italie : détrompez-vous, et voici les preuves. L'Italie se compose, comme tu le sais, de sept États différents. Le royaume de Naples, le plus important, n'a pas fourni un homme à la guerre : les Napolitains ne sont nullement disposés à faire cause commune avec les Italiens du Nord. — Et d'un. — Dans les États de l'Église, il y a eu quelques enrôlements : à Rietri, par exemple, ville de 12 000 habitants, il y a eu six volontaires. — Et de deux ! — En Toscane, les soldats trouvent qu'il vaut mieux rester chez soi que d'aller se faire *crepar la pansa* (crever la panse). — Et de trois ! — Les deux duchés de Parme et de Modène sont assez avancés, mais ils ne comptent que quelques centaines de mille âmes. Quant

à la Lombardie, on s'est contenté d'y applaudir et de jeter des fleurs : ce n'est pas comme cela qu'on délivre son pays. Bref, en Italie, où il y a 25 millions d'habitants, Garibaldi n'a pu réunir 10 000 volontaires. Je lis des journaux qui s'en indignent, et ils ont raison. Le Piémont seul se conduit avec un grand courage, mais le Piémont n'est pas la cinquième partie de l'Italie.

Enfin cette guerre servira à montrer que la France est la première nation du monde, que Napoléon III est un grand homme et Victor-Emmanuel un prince d'un grand courage ; mais ils doivent être bien ennuyés par l'ineptie des gens pour lesquels ils combattent. Pour moi, je n'aurais jamais cru que des hommes pussent se conduire ainsi. Du reste, ils ont donné leurs preuves en 1848 : ils savent crier et faire des gouvernements provisoires, et c'est tout.

La guerre ne durera pas longtemps, je crois, au train dont on y va. On n'a jamais vu sous le premier Empire 400 000 hommes engagés dans une bataille, c'est effrayant, et, à part Marengo, e crois qu'il y a peu d'exemples de combats de

quinze heures. C'est splendide d'horreur. Mac-Mahon s'est révélé d'une façon splendide à Magenta.

Je continue mon voyage, qui est de plus en plus beau. Nous nous levons presque tous les jours à quatre heures du matin, souvent plus tôt. Il nous arrive aussi de coucher dans des villages où il n'y a que des punaises, et alors nous passons notre nuit à causer. Je suis arrivé hier à Rietri, après une course de neuf heures à cheval. Il y avait trois jours que je n'avais fermé l'œil : aussi avons-nous fait une nuit de dix heures. Pâris, un de nos compagnons, y a renoncé ; mais Didier et moi, nous tenons bon. L'air que nous respirons est tellement sain que malgré ces fatigues, nous nous portons à merveille. — Nous avons trouvé un très joli chien, que nous avons nommé Magenta. Quand nous l'appelons dans la rue, les prêtres font un nez superbe.

Nous rentrerons à Rome dans quinze jours pour prendre deux de nos camarades, et nous irons tous les quatre à Naples. Je fais une belle

saison, comme tu vois. L'italien va bien. Il fait une chaleur inouïe : aussi suis-je heureux comme le poisson dans l'eau; plus je vais, et plus j'aime le soleil. Nous regrettons un peu la mer, mais nous la retrouverons à Naples.

Tu as vu Heim, me dis-tu. J'attends sa réponse. N'aurait-il pas reçu ma lettre ? T'en a-t-il parlé?... Je vois qu'il te plaît autant qu'à moi.

Je comprends la colère de mon cher Hector, mais je suis sûr qu'il fera grand effet dans *Richard*... Il peut au moins y faire entendre sa voix ; il ne lui en faut pas davantage pour avoir un grand succès. Console-le de ma part. Surtout, qu'il ne perde pas courage. Soignez-vous bien tous deux et recevez mes plus tendres embrassements.

GEORGES BIZET

XLVII

Rome, 16 juillet 1859.

Chère maman,

Je suis rentré à Rome avant-hier, juste pour apprendre une bien heureuse nouvelle : la paix est faite. Bravo ! L'Italie est libre enfin ! *comme dirait un poète.* J'espère que maintenant tu ne m'éreinteras plus ces pauvres Autrichiens dans tes lettres. Ce sont nos alliés : d'ennemis ils sont devenus ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être, de braves et excellentes gens, qui ne sont nullement responsables de la cruauté de quelques sauvages. A Paris, on croit trop facilement à toutes ces vieilles plaisanteries de *plombs de Venise*, etc. Depuis bon nombre d'années, la Lombardie était gouvernée avec la plus grande douceur.

Les plus malheureux des habitants n'étaient certes pas les Italiens. Quant au duc de Toscane, il gouverne ses sujets comme un père (style de journal officiel).

Il est bien entendu que les Romains sont furieux et que nous sommes détestés plus que jamais. Ces messieurs s'étaient figuré qu'on allait donner toute l'Italie à Victor-Emmanuel. Tous ces jolis petits dandys qui, au lieu d'aller se faire tuer en Lombardie, faisaient des calembours sur les noms de nos généraux morts au champ d'honneur, ceux-là aujourd'hui crient à la trahison.

Les journaux sardes ont indisposé énormément nos officiers en attribuant tout à l'armée de Victor-Emmanuel. M. de Cavour a voulu se servir de la France, mais comme on dit, « il ne faut pas jouer avec papa ! » et papa, dans cette affaire-là, c'est Napoléon III. Enfin, cette magnifique campagne s'est terminée de la façon la plus heureuse, et c'est une belle page de plus pour notre histoire.

La Patrie n'est qu'une vieille radoteuse, il n'y

a eu aucun désordre à Rome. Un des nouveaux pensionnaires (peintre) a été *levé* de trois francs par deux individus qui lui ont mis des pistolets sous le nez, et c'est tout. Quant au vaillant général X..., que je ne peux pas sentir, il a reçu quelques horions, et il n'a donné aucun coup de cravache. Voilà comme on écrit l'histoire.

Quant aux insurrections, elles se passent ici en famille. Cependant, à Pérouse, ils se sont battus pendant plusieurs heures ; on s'est conduit en cannibales de part et d'autre. C'est ignoble !

J'écrirai à Marmontel. Je savais le mariage de Faure et de mademoiselle Lefebvre. Or tu sauras que, quelques jours avant mon départ, mademoiselle Lefebvre m'a dit tout le mal possible de Faure, allez croire à ce que disent les femmes !

Tu m'annonces deux élèves nouveaux. Tant mieux ! Ils paieront, sans doute, ceux-là...

Tu m'as, je crois, mal compris relativement au *Tonnelier* : comment veux-tu que je fasse de la musique sur un roman en prose ? C'est un opéra en trois actes que je veux me faire faire avec ce délicieux conte, et *quand je serai à Paris* seule-

ment. Surtout, ne parle de cela à personne, car je le trouverais représenté à mon retour.

Je sais que Guiraud a le prix, cela me fait grand plaisir. Je partirai pour Naples dans quelques jours. En attendant, je vous embrasse tous deux avec la plus vive tendresse.

GEORGES BIZET

XLVIII

Rome, 25 juillet 1859.

Chère maman,

Tu vas être étonnée de recevoir si fréquemment de mes nouvelles, mais je viens de recevoir ta lettre du 11, et je veux y répondre tout de suite. Tu sembles me croire à Naples, mais je crois t'avoir dit que je ne pouvais aller à Naples

qu'en passant par Rome. De plus, à Rome, j'ai été obligé de m'arrêter pour me soigner. Figure-toi qu'à Terni nous voyons affichée une maison de bains à un franc : « Bigre ! — nous disons-nous, — ce doit être chic ! Allons-y. » Nous arrivons ; nous recommandons de ne pas mettre beaucoup d'eau chaude, et on n'en met pas du tout, vu qu'il n'y en avait pas. Je me plonge dans la baignoire, et j'en ressors gelé. J'ai pincé une affection rhumatismale très légère, et Didier, qui avait par un heureux hasard un fond d'eau chaude oublié dans sa baignoire, n'a été enrhumé que huit jours. Quant à moi, je suis presque complètement guéri. Je mange du jujube... Mais je ne partirai pour Naples qu'après complète guérison, c'est-à-dire dans quelques jours.

Tu sais, sans doute, ce qui se passe en Italie (pas à Rome, à cause de l'occupation) : on brûle l'empereur en effigie ; notre ambassadeur a été insulté à Florence... Voilà pourquoi je ne partage pas ton enthousiasme pour les Italiens et ta haine pour les Autrichiens. Ceux-ci sont de braves gens, ceux-là... C'est malheureux pour

les hommes de cœur qui s'y trouvent, mais c'est comme cela !...

Je t'ai dit, chère maman, que j'avais du goût pour l'équitation, mais non que je prenais des leçons, ce qui est bien différent. Et où veux-tu que j'aie pris des leçons ? Dans la montagne ? Et puis ce n'est pas dans la bourse du pensionnaire. Je me contente ici de monter des chevaux de charretiers, qui sont superbes. Par exemple, à Paris, on apprendra l'élégance !!!!...

Je t'ai expliqué comme quoi je ne pouvais me servir du *Tonnelier* comme envoi, puisque je n'ai personne pour me faire trois actes. Je suis fâché que le succès de ce conte ne te semble pas si sûr qu'à moi. Les situations du *portrait*, du *concours de chant*, des *jeux*, de l'*atelier* sont pourtant d'un effet sûr; et puis, c'est si joli, c'est si allemand ! Relis-le, et tu y découvriras cette fleur de sentiment que les Allemands seuls savent trouver, et qu'on aime tant chez nous. Enfin nous avons le temps d'y penser.

Je ne sais que faire pour envoi. *Ulysse et Circé* est impossible. Le vieil Homère est dur à se

laisser arranger ou plutôt déranger. Je voudrais faire quelque chose de nouveau, je cherche... Trouverai-je ?

Tu as dû m'en vouloir de ne pas partager ta haine pour l'Autriche; mais, de Paris, on voit autrement que de Rome, je t'en réponds.

Et maintenant, je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre fils aimant pour la vie,

GEORGES BIZET

XLIX

Naples, le 17 août 1859.

Chère maman,

Tu crois peut-être que je vais te faire des descriptions enthousiastes de Naples. Détrompe-toi. Quand on a vu Rome, on devient difficile ! Le

golfe de Naples est une chose merveilleuse, mais la ville est affreuse. Aussi la quitterai-je demain pour aller passer un mois à Ischia, Procida, Capri, Pœstum, Pompéi, Sorrente, et tous les environs. Le musée Bourbon, dont on parle tant, est le moins beau musée que je connaisse. A côté du Louvre, ou même des musées de Rome, c'est une plaisanterie. Les peintures, les sculptures de marbre et de bronze, les vases grecs et étrusques, etc., tout cela est en grand nombre, mais que de médiocrités ! Le principal plaisir de Naples, c'est la mer. Aussi avons-nous loué un bateau et allons-nous nous baigner et faire pleine eau deux fois par jour.

Les gens de ce pays ne sont pas beaux. Ils sont actifs et intelligents. Malheureusement, ils sont d'un voleur !... Quand on demande le prix d'un objet, si on vous le fait quinze francs, vous en mettez quatre sur le comptoir, et le marché est fait. — Somme toute, il y aurait peut-être plus à faire avec ces gens-ci qu'avec ceux de Rome.

Nous avons déjà fait de nombreuses prome-

nades, et je me faisais fête de retrouver tous les souvenirs historiques et poétiques de nos auteurs anciens, mais j'ai été complètement désillusionné. L'enfer que Virgile décrit dans son Énéide est aujourd'hui un endroit insignifiant et assommant. Quant aux poésies soufflées de monsieur de Lamartine, et aux ennuyeuses déclamations de Casimir Delavigne, c'est ici qu'on sait ce que cela vaut et ce que cela pèse... Quels farceurs !

J'ai quitté Rome avec Didier, Maniglier, statuaire, de Conninck, peintre, et Dubois[1], un jeune sculpteur, qui n'est pas de l'Académie. Inutile de parler de Didier. Maniglier est mon ami. De Conninck est un garçon fort sociable, quoique peu expansif. Quant à Dubois, que je ne connaissais pas, c'est déjà un vieil ami.

Nous avons retrouvé à Naples un de nos bons amis, Bonnet, architecte, et nous nous entendons tous merveilleusement. Malheureusement, la chaleur inouïe que nous avons depuis six semaines (38 à 42 degrés) a plus ou moins indis-

1. Paul Dubois.

posé quelques-uns d'entre nous. Moi, j'ai eu la chance d'échapper aux maux de gorge, coliques, etc., etc. Il est vrai que je suis prudent. Maniglier, qui a horreur de la mer, a été assailli par des clous, résultat d'un fort échauffement. Mais maintenant tout le monde est sur pattes.

J'ai appris la mort de madame Colin. J'ai écrit à son fils.

Je savais la mort de M. Panseron et l'accident de Roger[1] ? J'y ai pris part, ainsi que tu dois le penser. Roger est nommé en remplacement de M. Panseron.

A propos, je ne suis pas sale à faire peur et ma garde-robe n'est pas si avariée !

... Je ne t'ai pas parlé de ma maladie du mois de mai, mais j'ai eu à la gorge une ulcération très douloureuse, quoique sans aucune gravité. J'ai été malade huit jours. Au mois de mai prochain, j'aurai peut-être encore quelque gonflement d'amygdales, et ce sera tout, car cette maladie chez moi tient à la croissance...

1. On sait qu'après un accident de chasse, le célèbre ténor fut amputé d'un bras.

Cette lettre t'arrivera peut-être dans huit jours, dans quinze, dans un mois ! Il faut t'habituer à la poste de Naples et n'avoir aucune inquiétude, quand bien même tu resterais six semaines sans nouvelles, je te préviens. Quant à moi, je serai exact comme toujours. N'affranchis pas tes lettres, c'est inutile : je les paie toujours trente-cinq sols à Naples. Du reste, ici, les lettres se marchandent. Telle lettre, dont on vous demande cinq francs à la poste, se donne pour quarante sols. Il n'y a pas de tarif.

Et maintenant, adieu. Je t'écrirai bientôt, je vous embrasse.

GEORGES BIZET

L

Naples, 28 août 1859.

Chère maman,

J'ai eu beaucoup de fatigue depuis ma dernière lettre. Mon pauvre Didier a été très malade et j'ai même eu les plus sérieuses inquiétudes, car je le voyais menacé de la fièvre typhoïde, qui pardonne peu dans ce pays-ci. Mais, grâce à Dieu, tout cela s'est terminé par des fièvres intermittentes et il n'y a que patience à prendre.

Nous étions cinq ensemble, comme tu le sais, puis trois autres sont venus nous rejoindre. Nous étions donc huit, mais je dois déclarer qu'à la première alerte ils ont tous décampé à qui mieux mieux : c'est si ennuyeux de soigner un malade !... Un seul est resté avec moi, et celui-là,

c'est un ami de quinze jours, Dubois, sculpteur, dont je t'ai parlé. Malheureusement, — c'est toujours ainsi qu'est récompensée la vertu, comme disent les académiciens, — malheureusement, ce pauvre garçon a eu des clous qui l'ont fait terriblement souffrir. Il n'en a pas moins rempli son rôle de garde-malade avec un dévouement parfait. Quant à moi, je me porte si bien que c'est honteux ! Nuits blanches, fatigues, courses, ennuis, rien n'y fait.

Sitôt que Didier sera rétabli, je m'occuperai d'extorquer une indemnité à papa Schnetz, car nous y avons été carrément, ces jours-ci. Le médecin nous ordonne de quitter Naples et de nous arrêter à Sorrente, le plus délicieux paradis du royaume de Naples. Seulement, vu la maladie de notre ami, il faut aller dans les grands hôtels, et cela roule plus vite que les appointements. Mais la Providence, sous les traits du père Schnetz, viendra à notre secours. Cela n'est qu'un détail.

On commence à craindre la guerre avec l'Angleterre. Je donnerais deux ans de ma vie pour

voir abattre cette nouvelle Carthage. Espérons que nous serons les Romains... et qu'il n'y aura d'Annibal que de notre côté.

Les Italiens de Milan sont furieux contre Victor-Emmanuel. Déjà ! ! ! Ceux de Venise ne veulent plus entendre parler de François-Joseph. Le roi de Naples refuse de faire partie de la confédération. Le pape geint horriblement pour l'affaire des légations. Quel galimatias ! ! !

Je reçois une lettre de Fournel : il ne peut se charger de ma *Lusiade*. Que ferai-je pour mon envoi? Je ne sais. J'ai la tête pleine de Shakespeare : Hamlet ! Macbeth ! Mais un poète ?... Partie remise.

Et maintenant, à bientôt ! Je t'écrirai dans une quinzaine comme d'habitude.

Adieu, je vous embrasse tous deux.

GEORGES BIZET

LI

Pompéi, 15 septembre 1859.

Chère maman,

Bonnes nouvelles aujourd'hui : Didier est complètement rétabli. Nous avons quitté Sorrente, nous avons visité Amalfi, Salerne et Pœstum, et nous sommes enfin installés à Pompéi.

Que de merveilles j'aurai à te raconter à mon retour ! Quelle chose étonnante que Pompéi ! On vit ici avec les anciens, on voit leurs temples, leurs théâtres, leurs maisons, on y trouve leurs meubles, leurs ustensiles de cuisine, leurs instruments de chirurgie, etc. ; on pénètre enfin dans les secrets les plus cachés de la vie antique. Tous les auteurs latins prennent ici un intérêt immense.

La vie est charmante à Pompéi. On est logé chez de braves fermiers et nous passons nos soirées à éplucher du coton, car le coton est la denrée du pays. La nourriture est faible, mais pour trois francs par jour on ne peut pas être exigeant. Et puis, c'est amusant d'être chez de braves gens, quand on a été comme moi écorché, volé, pressuré par ces brigands d'hôteliers. J'ai été obligé d'aller cinq ou six fois à la police pour m'en débarrasser.

Nous allons passer une quinzaine de jours ici afin de rétablir l'équilibre de nos *monnoies*. Je n'ai pas été à Naples depuis ma dernière lettre, et je n'ai par conséquent rien reçu de toi.

Je n'ai lu aucun journal, je ne sais donc absolument rien. Que se passe-t-il, politiquement, artistiquement et musicalement parlant? Me voilà au bout de ma lettre, car ma vie ici est toute contemplative en ce moment.

Mon rapport sera lu à la distribution, dans quinze jours : fais-moi le plaisir d'en demander un exemplaire à M. Pingard et de m'en donner copie ; cela m'intéresse. Je serais bien aise de

savoir ce que pense l'Académie de mon premier envoi, avant de commencer le second.

Adieu, chère maman, je vous embrasse tous deux mille fois et suis votre fils aimant

GEORGES BIZET

LII

Pompéi, 3 octobre 1859.

Chère maman,

Je commence en t'annonçant une mauvaise nouvelle que tu sais sans doute déjà : il y a deux prix d'architecture, ce qui veut dire que Heim a abandonné les trois dernières années de sa pension dont un autre va profiter. Je sais combien il est indispensable à un architecte de vivre longtemps en Italie ; je sais aussi combien

Heim tenait au titre de pensionnaire, et je conclus que sa santé est loin de s'améliorer. Cette fatigue absolue et continue qui l'absorbe depuis bientôt deux ans m'effraie au dernier point.

Sa dernière lettre était très triste. Avoir trente ans, se sentir un homme fort et intelligent, et se voir obligé de renoncer au travail, à la lecture, à la promenade même, à toute espèce d'occupation, c'est inouï. Enfin, espérons !...

Didier, après un complet rétablissement, a ressenti quelques dernières atteintes de la fièvre ; mais tout cela n'est rien, et les accès ont le caractère le plus rassurant du monde.

Nous sommes avec Dubois une trinité parfaite ; nous sommes gais tous les trois, et le temps se passe assez joyeusement. — J'ai pourtant commencé ma symphonie. Mais j'attends mon rapport avant de rien décider relativement à mon envoi.

Nous quitterons Naples le 12 de ce mois. Règle-toi là-dessus pour tes lettres, que tu devras m'adresser à Rome. En tout cas, tâche

de me communiquer mon rapport le plus tôt possible.

L'Académie nous envoie de nombreuses recrues, cette année : deux architectes, deux sculpteurs, un peintre, un musicien. En tout, six. Il n'y a que le prix de gravure en médailles qui n'ait pas été décerné.

Qu'y a-t-il de nouveau? Ici, à Pompéi, on ne voit que les morts, et je serais bien aise de savoir ce que font les vivants.

Et toi, chère maman, comment vas-tu?... Malgré tout ce que tu me dis, j'ai peine à croire que tu te soignes suffisamment.

Je suis sûr que tu me trouves bref, mais que veux-tu? Je ne sais pas parler pour ne rien dire. Et puis il faut faire la part de la vie que je mène ici. Rétablis l'équilibre en m'écrivant le plus longuement possible : j'aime mieux lire tes lettres que de t'en écrire; décidément, je serai toujours paresseux. — Pourtant je commence à bien parler l'italien, modestie à part.

Et, pour finir, je vous embrasse toujours de

même, tous les deux, c'est-à-dire de toutes mes forces.

GEORGES BIZET

LIII

Naples, 7 octobre 1859.

Mon cher père,

Je reçois à l'instant et en même temps les deux dernières lettres de ma mère. Je n'ai pas besoin de te dire que, bien qu'éloigné, j'ai ressenti aussi vivement que toi le chagrin que te cause l'échec de mon cher Hector. Je suis horriblement triste aujourd'hui. Le déboire est d'autant plus cruel qu'on espérait beaucoup. Je voudrais être là pour partager ta peine et te consoler de mon mieux : car, s'il est malheureusement trop certain qu'Hector ne puisse pas

chanter Faust[1], rien ne prouve qu'il ne puisse réussir dans le répertoire ordinaire. Il faut espérer jusqu'au bout, malgré tout et malgré tous. Mais cet espoir que je conserve ne diminue en rien mon affliction. Je déteste d'avance toute cette engeance de directeurs et artistes que je vais avoir l'agrément de fréquenter. L'insuccès est une chose que ces gens-là ne pardonnent pas, et je vois d'ici tous les ennuis d'Hector. Heureusement, il est de bonne trempe et saura tenir son rôle d'homme jusqu'au bout.

La vie n'est pas toute faite de bonheur, et, si tout m'a souri jusqu'à ce jour, il n'en est pas de même pour ceux que j'aime. C'est singulier, on dirait que mon amitié porte malheur. Voilà des années que je fais cette remarque. J'ai là-dessus des idées que je ne te développerai pas, — car je te sais incrédule, — mais c'est singulier.

Je ne te dirai rien de moi ; ma santé est

1. Hector Gruyer, apparemment, n'avait pu remplacer dans le rôle de Faust le ténor Barbot, à qui succéda Monjauze, puis Michot.

excellente, mon voyage a été splendide, et je n'en suis pas plus gai pour cela. Bien que ma chère maman me parle peu d'elle, je n'en vois pas moins la vérité, et, si son mal n'a rien d'alarmant, en revanche elle en souffre beaucoup. Joint à l'événement qui nous occupe et à la maladie de mon pauvre Heim, cela me fait voir la vie en noir.

Et ce pauvre Marmontel? Il est aussi très malade. Décidément je porte malheur.

Ma disposition d'esprit est peu d'accord avec le temps. Il fait ici vingt-cinq degrés de chaleur : c'est exquis! Je suis devenu frileux dans ce pays des dieux.

Je ne sais si mon rapport sera bon ou mauvais, mais cela m'est complètement égal. Ce qu'on me dira ne changera en rien mon opinion sur mon *Don Procopio,* ni en bien ni en mal.

Adieu, je t'embrasse mille fois. Soigne-toi, ne te désole pas trop, et sois plus que jamais persuadé de mon affection inébranlable.

Ton fils

GEORGES BIZET

P.-S. — M. Schnetz a complètement réparé nos finances ; je vous en prie, ne vous occupez pas de cela. Vous m'aviez mal compris.

LIV

Naples, 24 octobre 1859.

Chère maman,

L'homme propose et Dieu dispose. Donc, au moment où je comptais quitter Naples, j'ai été collé au lit par un magnifique rhume accompagné de grippe, mal de gorge, douleurs, etc., etc. le diable, quoi ! J'ai tout d'abord refusé de voir un médecin, et, grâce à cette flamboyante idée, j'en ai été quitte pour douze jours de diète absolue. J'ai un peu maigri, mais j'ose affirmer que ce petit accident m'a fait le plus grand bien.

Je fais une guerre mortelle aux côtelettes du pays. Il faut bien se remettre un peu ! Ce qui me contrarie fort, c'est d'être privé de tes nouvelles, mais je serai dédommagé à Rome.

Il paraît que j'ai un rapport excellent, le meilleur de l'année. Aussi m'attendent-ils à Rome avec impatience pour me faire payer cafés et cigares d'honneur. — Bien que ce rapport ne soit pas une affaire capitale, j'aime mieux qu'il soit bon que mauvais. Je n'en connais pas le texte, mais j'espère y trouver quelque enseignement salutaire. J'aimerais mieux cela que des éloges banaux.

On m'apporte des journaux français et j'y trouve la phrase suivante : « Naples est dans une agitation inconcevable. » Et je lâche le journal en riant aux éclats ! Ces messieurs sont décidément bien informés ! Naples agitée ! C'est trop drôle ! Mais, sur 450 000 habitants, il y en a plus de 300 000 qui ignorent ce que veut dire *liberté* ! Si tu voyais cette débauche bête et misérable, cette vanité impuissante et ridicule, qui vous dégoûtent à chaque pas ! Ah !

vive la France et les Français ! Là au moins il y a du cœur, il y a de l'honneur, et, par-dessus tout, il y a de la franchise. Je ne connais rien d'irritant comme ces blafardes têtes de Basile que l'on gifle, regifle, surgifle et contre-gifle, sans obtenir autre chose que des paroles de paix et d'amour chrétien... qui se changent en un coup de couteau au coin de la rue suivante. Sans compter leurs âmes damnées, et les femmes, qu'ils vont corrompre dans les familles et qui répondent de leurs maris et de leurs enfants ! — Mais quelle mouche me pique? Grâce à Dieu, je suis encore pur de tout contact avec les fils de Loyola, et je n'ai pas envie de commencer. C'est singulier, plus je m'affermis dans mes croyances chrétiennes, et plus je déteste ceux qui sont chargés de nous les enseigner. Heureusement, on peut aimer Dieu sans aimer les curés...

Et mon cher père, commence-t-il à se remettre de son chagrin? Chaque fois que j'y pense, et j'y pense sans cesse, j'éprouve de nouveaux et cruels regrets. — Quant à Gounod, il m'a

toujours été impossible de le juger. Dominé par le fluide sympathique de cet homme si supérieur à moi par l'âge et le degré de développement intellectuel, j'ai subi une influence complète... C'est le musicien le plus extraordinaire que nous ayons maintenant (excepté Rossini et Meyerbeer)...

A propos, je caressais depuis quelque temps l'idée d'un *Don Quichotte* tragi-héroï-comique, et je lis dans un journal que Gounod y travaille. Il paraît que mes idées ne sont pas trop mauvaises. Un de ces jours, on fera mon *Tonnelier*. — Mais Hoffmann, Shakespeare sont des gaillards dont on use, mais qu'on n'use pas. Ainsi il y aura toujours de la besogne.

Et vite adieu. Bien des choses à tous et, pour vous deux, les plus saints et les plus chers de mes baisers.

GEORGES BIZET

Dans cinq jours, je serai à Rome.

LV

Rome, 9 novembre 1859.

Chère maman,

Nous sommes arrivés à Rome beaucoup plus tard que nous ne le pensions. Comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre, j'ai été indisposé huit jours ; puis, après moi, Dubois, fort souffrant pendant huit autres jours ; puis deux de nos camarades, qui devaient revenir avec nous, attendaient de l'argent.

Enfin, nous voilà de retour. Nous avons fait un splendide voyage, avec un temps merveilleux. En arrivant à Rome, j'appris la mort de cette malheureuse madame Guillemin. Toute la famille Chevreux est en France. M. Guillemin est à Pau avec sa petite fille. Cet affreux

malheur, que j'attendais depuis longtemps, m'a fort affecté, comme tu peux le penser...

Passant à des choses de bien moindre importance, je te dirai tout le plaisir que m'a causé mon rapport. Sur dix morceaux, huit ont été cités avec éloge. Au reste, voici le texte du rapport :

M. BIZET (première année).

M. Bizet, pour son premier envoi, adresse à l'Académie un opéra bouffe en deux actes, intitulé *Don Procopio*.

Nous sommes heureux de constater ici de notables progrès sur les premiers essais de ce jeune artiste.

Nous avons remarqué, au premier acte : une *introduction*, un *trio*, une élégante *cavatine* et un *finale*, dans lequel l'*adagio*, morceau concertant, fort bien traité, est suivi d'un chaleureux morceau *allegro*, chanté à l'unisson par tous les personnages, et dont l'effet est très piquant.

Le second acte, supérieur au premier, commence par une *sérénade*, mélodie remplie de grâce, très finement accompagnée par la guitare et le cor anglais.

Citons aussi : un *duo* pour soprano et basse, dont l'allure et les motifs ont beaucoup d'élégance ; un *petit chœur* pour voix d'hommes, chanté à *mezza voce*, et enfin un fort bon *trio* (pour trois basses), vif, spirituel et bien écrit pour les voix.

En résumé, cet ouvrage se distingue par une touche aisée et brillante, un style jeune et hardi, qualités précieuses pour le genre comique, vers lequel l'auteur nous montre une propension marquée. Ces qualités promettent de nouveaux efforts, et M. Bizet n'oubliera pas l'engagement qu'il vient de contracter envers lui-même comme envers nous.

C'est non seulement le meilleur rapport de l'année, mais encore un des meilleurs qui aient jamais été faits.

Je suis fort encouragé. Je me sens plus confiant que jamais, bien que je ne me dissimule pas les immenses progrès qui me restent à faire pour être quelque chose, mais j'ai bon espoir. Je suis au travail, ne t'inquiète de rien...

Je voudrais bien t'en dire davantage, mais le courrier va partir et il y a trop longtemps que je ne vous ai écrit pour que je tarde. — Encore quatorze mois, et nous nous reverrons. Cela sera très vite passé. Adieu, je vous embrasse tous deux du meilleur de mon cœur.

GEORGES BIZET

LVI

Rome, 26 novembre 1859.

Chère maman,

Ta dernière lettre m'a comblé de joie, car il y avait longtemps que tu ne m'avais annoncé de bonnes nouvelles. Par une heureuse coïncidence, le même courrier m'apporte une lettre d'Heim, qui, sans me rassurer complètement, me donne l'espoir d'un prompt rétablissement...

Je suis heureux que mon rapport t'ait fait plaisir. Je vais faire de mon mieux pour l'année prochaine ; mais, cette fois, c'est une symphonie, et, tout en faisant mieux que l'année passée, je puis obtenir un résultat moins satisfaisant. Tout est relatif. Enfin je ferai encore une fois

tout le possible pour satisfaire aux exigences académiques.

Ce diable de X... a commencé par faire des bêtises. Je m'y attendais. La passion du vin est trop honteuse pour attendre quelque chose de celui qui y est livré. Je suis devenu très sévère en fait de passions, car je suis persuadé qu'en les combattant dès le principe on s'en rend toujours maître. J'ai eu bon nombre de discussions à cet égard : mes camarades prétendent que je ne peux pas juger de ces choses-là, puisque je n'ai jamais éprouvé aucune passion...

Quant à ce qui regarde le beau sexe, je suis de moins en moins chevalier français : je ne vois là dedans qu'une satisfaction d'amour-propre. Je risquerais volontiers ma vie pour un ami, mais je me croirais idiot s'il me tombait un cheveu de la tête à cause d'une femme. Je ne dis ces choses-là qu'à vous, car, si on le savait, cela me ferait du tort pour mes succès futurs.

J'ai toujours avec Sampayo les relations les plus agréables. Je dîne toutes les semaines chez Kisseleff, ce qui flatte agréablement les restes

de ma sensualité gourmande. Je dis : les restes. Car là aussi j'ai bien changé. Je n'aime plus ni les gâteaux, ni les glaces, ni les bonbons (à part les marrons glacés). Je suis devenu une petite perfection. Il n'y a que mon naturel querelleur qui tienne bon : un coup de coude dans la rue, un regard trop longtemps attaché sur moi, et brrrrrrrrr..., me voilà parti ! Je fais pourtant tout mon possible pour me corriger, mais c'est difficile, très difficile même. Tous mes camarades me font de la morale, y compris, naturellement, ceux qui sont plus susceptibles que moi. Enfin le temps est un grand maître, il achèvera de me parfaire... si c'est possible.

Je vais maintenant te raconter un incident comique. Un de nos camarades, Maniglier, a une chienne adorée, Galathée. Il enferme tous les soirs cette bête intéressante dans son atelier, qui est isolé au milieu du jardin. Or, l'autre soir, trois ou quatre d'entre nous, en rentrant à une heure du matin, trouvèrent ladite chienne errant dans les escaliers. On va prévenir son

maître, qui déclare l'avoir enfermée dans son atelier : des voleurs s'y étaient donc introduits. Nous nous levons, nous nous armons de fusils, pistolets, sabres, épées, pincettes, bâtons, balais, etc. ; mais les gaillards avaient décampé. — Ce qu'il y a de drôle dans l'affaire, c'est que, si nous les avions rencontrés, nous les aurions tués comme des chiens, car, où il n'y a pas de police, il faut se faire justice soi-même.

Messieurs les voleurs ont été aussi à l'atelier de Clément, qu'ils ont dévalisé ; — ils sont entrés par le toit, ce qui dénote une grande connaissance des lieux. — Heureusement que tous ces messieurs ne laissent que des choses de peu d'importance dans leurs ateliers ; aussi la chasse a-t-elle été maigre.

Du reste, on arrête dans la rue en plein jour. Quel drôle de pays ! Et la police s'entend avec les voleurs. Si nous en prenons jamais un, nous le tuons tout net. Mais c'est difficile, car les gaillards ont de bonnes jambes. Lorsqu'ils arrêtent un passant, ils commencent par lui prendre les deux bras afin de mettre leur vie à

couvert. Du reste, ils sont, dit-on, très polis et, jusqu'à présent, on n'a aucun assassinat à leur reprocher.

On a volé dernièrement pour huit mille francs d'argenterie chez M. de Kisseleff. Il va sans dire que la police n'a rien trouvé. Mais, l'autre jour, le frère du cardinal Antonelli, — que Dieu confonde ! — a été arrêté et dévalisé, et, deux heures après, les voleurs étaient sous clef. Il est vrai que le comte Antonelli les avait reconnus, malgré leurs masques : c'étaient des amis à lui...

On annonce ici l'arrivée de Liszt ; je serais assez curieux de le connaître.

On a joué ici dernièrement un nouvel opéra de Verdi[1]. C'est infect. Et les chanteurs, et l'orchestre, et les décors, quelle pitié ! ! ! ! ! !

On joue *Orphée* au Théâtre-Lyrique. Il n'y a que là qu'on entende de si bonne musique. Je revoyais dernièrement cette partition : quelle merveille ! Et il y a des gens qui trouvent qu'il n'y a pas de mélodie : c'est à se tenir les côtes.

1. *Il Ballo in maschera.*

Mais le courrier va partir et je n'ai que le temps de vous embrasser de toute mon âme.

GEORGES BIZET

LVII

Rome, 9 décembre 1859.

Chère maman,

A la bonne heure! Nous sommes sortis du pétrin, et tout marche à merveille; j'en suis ravi. Les nouveaux élèves arrivent à propos, et la réussite de Lécuyer vient un peu nous consoler de l'échec d'Hector. Tu vas mieux, car, malgré le peu de lignes que tu consacres à ta silanté, ne m'est pas difficile d'en deviner l'état. Soigne-toi toujours afin que ce *mieux* se change en *bien*, puis en *très bien.*

Je ne te dirai que peu de choses de moi. Après avoir travaillé un mois sur ma symphonie, car j'y pensais déjà en voyage, je m'aperçois que j'ai fait fausse route et je vais envoyer tout au diable et recommencer sur un nouveau plan. Je deviens très difficile. Je revoyais hier mon opéra italien, et je le trouvais d'une faiblesse extrême. Entre nous soit dit, cela vaut mieux que la musique de Clapisson et que certaines choses d'Auber, etc., mais ce n'est pas une raison pour que ce soit bon.

A propos, j'ai lu avant-hier la partition du *Pardon de Ploermel* : c'est bien ennuyeux. J'ai lu aussi trois morceaux de *Faust* : c'est splendide. Décidément, Gounod est le plus complet des compositeurs français.

J'ai revu ici M. Solar, qui m'a donné quelques nouvelles intéressantes ; entre autres, la prochaine nomination de Carvalho comme directeur de l'Opéra. Il paraît que l'Opéra-Comique a perdu cinq cent mille francs depuis la direction Roqueplan : il y aura donc là un changement prochain.

. . . .

Solar me disait que depuis mon départ il n'y avait eu qu'un seul succès : *Faust.* « Ainsi, — a-t-il ajouté, — la carrière est ouverte, allez et profitez-en. »

Mon rêve, à moi, serait de débuter au Théâtre-Italien. Est-ce possible? Enfin nous verrons. Je ne sais si tu es de mon avis, mais un succès aux Italiens serait, il me semble, une affaire superbe. Et puis, c'est une idée toute neuve. Donc, silence absolu.

Il y a longtemps que je ne t'ai parlé d'Y... Cet imbécile-là est devenu amoureux fou de Donna *Z...*, une petite coquette assez jolie, et, comme cette personne est Italienne, il fait de la musique *alla Verdi*, sans doute pour plaire à ses amours. Il a voulu, comme moi, faire un opéra bouffe. J'en connais quelques parties. Il n'y manque que trois choses : la gaieté, le goût et l'esprit. Nous ne pouvons causer musique ensemble : il aime Donizetti, Verdi, Mercadante et Cie, et n'entend rien à Mozart, Rossini, Meyerbeer, Beethoven , Mendelssohn et Gounod... Il a pris un chic détestable : celui de se ficher des gens à

qui il parle. Or, tout en aimant beaucoup à blaguer les autres, je ne peux pas supporter qu'on se fiche de moi : je le lui ai dit tout net, et, depuis ce temps, il n'ose plus ne pas être de mon avis...

J'attends Guiraud avec impatience. Peut-être pourrai-je parler musique avec celui-là.

Il n'y a toujours rien de nouveau en Italie. Les vols ont cessé comme par enchantement. Un domestique de l'Académie a été arrêté pour avoir volé quatre cents francs à notre vieux domestique Fleury. Somme toute, tout est tranquille, en apparence du moins.

Sur ce, je vais tâcher de trouver quelque chose pour ma symphonie. La diablesse me fait sérieusement enrager.

Et maintenant adieu et mes meilleurs baisers.

GEORGES BIZET

LVIII

Samedi, 25 décembre 1859.

Chère maman,

Je vais tout de suite te donner les renseignements que tu me demandes sur la nomination de Verdi à l'Académie des beaux-arts : car c'est le bon moyen de ne pas l'oublier.

Tu sais que l'Académie des beaux-arts se compose de quarante membres : quatorze peintres, huit sculpteurs, huit architectes, trois graveurs, dont un graveur en médailles, et six musiciens. Tous ces membres sont Français. L'Académie, désirant s'adjoindre les artistes étrangers les plus célèbres, a créé l'*académicien libre* ou *étranger*. Les académiciens étrangers sont, pour la musique : Rossini, Meyerbeer, Mercadante. De plus, et afin d'avoir des relations

en tous pays, l'Académie a créé une troisième catégorie de membres : les *correspondants*. Ceux-ci sont chargés d'annoncer à l'Académie les travaux importants qui se font dans leur pays, etc. C'est la place qu'a obtenue Verdi...

Après avoir travaillé près de deux mois sur deux symphonies, j'ai dû jeter tout au feu. J'ai trouvé ici un poète français, homme très savant, sachant et parlant vingt-cinq langues, mais écrivant la sienne d'une façon peu intelligente. Malgré cela, je lui fais rimer la *Lusiade* de Camoëns, sur un *scenario* fait par moi. Cet ouvrage sera une ode-symphonie dans le genre du *Désert*, de *Christophe Colomb*, etc. Ceci me va beaucoup mieux, et je ne suis pas mécontent de ce que j'ai trouvé jusqu'à présent.

Maintenant, je vais t'informer d'une décision que j'ai prise. Les pensionnaires musiciens passent trois mois en Allemagne, car ils rentrent au mois de septembre à Paris. Ils ne voient donc pas le Nord de l'Italie. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai prié M. Fould, notre ministre d'État, de me laisser disposer à mon gré de

cette troisième année de pension, ce qui m'a été gracieusement octroyé. Je puis donc rester, si je veux, jusqu'au mois de juillet à Rome, afin de finir mon second envoi et de commencer le troisième, puis j'irai passer trois ou quatre mois dans le Nord, à Florence, Venise, Milan, etc., et je reviendrai passer la fin de l'année à Rome. Je partirai à la fin de décembre et j'irai vous souhaiter la bonne année le 1er janvier 1861. — Quant à l'Allemagne, je la verrai un peu plus tard, et j'éviterai un voyage pénible, car la vie est chère en Allemagne, et en voyage surtout j'ai horreur de la gêne.

Mais il est temps que je vous embrasse en vous souhaitant à tous deux la santé, le bonheur et toute la félicité que l'on désire pour les êtres que l'on chérit le plus au monde. Ayez toujours confiance en l'amour de votre fils, qui est plus digne aujourd'hui que jamais de votre affection.

Adieu, chers parents, je vous embrasse encore une autre fois, et je suis, pour la vie et après, un fils soumis et aimant

GEORGES BIZET

...

Mon ami Sampayo est nommé ministre plénipotentiaire à Hesse-Cassel. Tout en me félicitant de son avancement, je regrette infiniment son départ.

LIX

Rome, 5 janvier 1860.

Chère maman,

Jusqu'à présent je ne t'ai donné que de médiocres nouvelles de mon envoi : j'hésitais, je cherchais, et j'étais peu satisfait de mes efforts. Aujourd'hui, c'est différent. Je suis enfin en train, et bien en train. J'ai fait une moitié de la première partie de mon ode-symphonie, et j'en suis content. Le reste ira de même, j'espère, et, cette année comme l'année

dernière, j'aurai, je crois, le plaisir d'être bien récompensé de mes peines. — J'entremêle mon travail de quelques belles promenades qui contribuent à me donner quelques inspirations. Quoique les vers de mon collaborateur ne soient pas remarquables, la beauté du sujet, la grande variété des situations me suffisent, et je travaille avec amour. Tout cela sera prêt pour fin mai.

Il y a quelque temps que je ne t'ai parlé des affaires politiques. Nous nous attendons toujours à quelque remue-ménage. Le congrès, la brochure, le pape, le Maroc, l'Autriche, les prêtres et le diable me font craindre quelque catastrophe. Que dit-on à Paris, ce centre des lumières ?

Nous avons ici trois degrés de froid, quatre ou cinq le soir et la nuit, et j'ai trouvé cela très dur. On devient frileux ici. Je me couvre comme si j'étais au Spitzberg : 1° une vieille chemise de nuit ; 2° une chemise ordinaire ; 3° une de ces grandes chemises que tu connais ; 4° un gilet très chaud ; 5° une splendide vareuse, à étouffer un Lapon. Comment vais-je faire à Paris ?...

Guiraud n'est pas parti avec ses camarades. Il est donc peut-être encore à Paris?... En tout cas, il faut lui pardonner son impolitesse. Il y a des moments où j'aime mieux les êtres négligents que ceux qui pensent à tout. Je suis payé pour avoir cette idée.

Tu as traité de blague la nouvelle que je te donnais concernant Carvalho. Tu as peut-être raison. Pourtant Solar est généralement bien informé. Du reste, cela m'est égal. Ce qui me toucherait beaucoup plus, ce serait d'avoir un ami directeur des Italiens. Mais, s'il était directeur, il cesserait d'être mon ami : c'est difficile à arranger.

Sampayo m'a quitté, et j'en ai beaucoup de chagrin. Je le reverrai quand j'irai faire un tour en Allemagne.

Ce que tu me dis d'Hector ne m'étonne pas beaucoup. Il fait une bêtise. Non pas que je n'admire beaucoup le talent de Boulanger[1] comme compositeur, — c'est un de nos meil-

1. Ernest Boulanger.

leurs, — mais qu'entend-il aux voix?... Rien, sans doute... Puisqu'il (Hector) faisait tant que de quitter celui qui lui avait consacré tant de temps et prouvé tant d'affection, il devait venir ici chercher une méthode nouvelle, — qu'il n'aurait pas trouvée, car il n'y a ici ni méthode ni rien qui y ressemble. Enfin, je crains qu'il n'y ait plus à avoir que des regrets. — Le succès de Lécuyer me fait grand plaisir pour lui, pour vous, et par conséquent pour moi.

J'écrirai toutes les lettres que tu m'indiques. Quant à celle de M. de La Brunière, je n'aime pas l'écrire au jour de l'an : je serais désolé qu'on pût me supposer capable d'avoir, un seul instant, l'idée de faire une démarche intéressée.

Ah ! que je regrette de ne pas vous avoir à côté de moi pour vous demander votre avis sur mon travail ! Guidés par l'affection, vous ne pourriez vous tromper. Enfin, vous me direz cela au retour.

Ma diablesse de carrière me semble de plus en plus épineuse. Si on n'était pas si intelligent, il y a des moments où l'on regretterait de n'être

pas dans les soies ou dans la cannelle. — A propos de cannelle, je viens de manger un gâteau qui en était rempli, et je bois comme un trou. C'est comme cela qu'ils font la pâtisserie ici. Décidément, ces diables d'Italiens n'entendent rien ni à l'art ni à la cuisine, qui sont les deux préoccupations constantes de votre fils chéri et chérissant

GEORGES BIZET

LX

Rome, 19 janvier 1860.

Chère mère,

Je commence par te donner des nouvelles de mon travail : elles sont bonnes. Mon *Vasco de Gama* (c'est le titre définitif de ma symphonie)

irait complètement, si les vers de mon collaborateur n'étaient pas aussi absurdes. J'en suis quitte pour les refaire quelquefois, et cela sert à me montrer que je pourrais, à la rigueur, me passer de collaborateur. Mes idées de symphonie me poursuivent et je suis presque arrivé à mettre un finale sur ses pattes : il sera bon. J'espère ainsi avancer beaucoup mon troisième envoi, tout en faisant le second.

J'ai fait, je crois, d'immenses progrès. Je refais très facilement et je sais la valeur de ce que je fais : deux bons symptômes. Je crois que vous trouverez que ma musique actuelle est tout autre chose que ce que je faisais à Paris, même lorsque je réussissais. Je sens que, plus je vais, plus j'avance. Espérons que je ne m'arrêterai plus. Il faut cela, car le très bien est si difficile qu'on n'a pas assez de toute la vie pour s'en approcher.

Rien de nouveau. Je suis toujours bien ici. David est toujours absurde et il pleut toujours. Cela fait que j'ai peu de distractions. Quand le marquis de Cadore arrivera, si je fais sa con-

naissance, je lui parlerai de Planté ; mais je me garderai bien de m'en recommander. Ceci est encore une conséquence des petits raisonnements nouveaux que je me suis bâtis et que je te développerai à mon retour. — J'ai pris aussi le parti de ne jamais remettre de lettres de recommandation cachetées. Celle que le père Carafa m'avait donnée me sert de leçon. J'ai eu assez bon nez en la décachetant avant de la porter. C'est ainsi que l'indiscrétion est une bonne chose. Il y avait dans la lettre du père Carafa une phrase qu'on ne peut traduire dans notre chaste langue. Mon cher papa pourra s'amuser à la traduire dans ses moments perdus :

Il giovane che ti rimetterà questa lettera ha fatto ottimi studii. Ha avuto le prime ricompense al nostro Conservatorio. Ma, secondo la mia debole opinione, non sarà mai un compositore theatrale, perche non ha estro per un[1]...

1. Ici une expression plus que familière, équivalant à : « pour un sou ».

Voici donc le sens de ce jugement porté par Carafa sur le futur auteur de *Carmen* :

« Le jeune homme qui te remettra cette lettre a fait d'excel-

Vieux crétin, va ! Je te promets, ô père Carafa, d'écrire un jour ta biographie et de donner cette lettre, à la fin du volume, en guise d'autographe ! Ça sera édifiant ! — Je ne sais pourquoi je ne t'ai pas encore parlé de cet incident : il m'avait échappé ; mais je t'assure que j'en ai follement ri avec mes amis.

Il y a dans ta lettre une masse de choses auxquelles je voudrais répondre, mais je n'ai plus ni papier ni enveloppe, et je dois réserver ma quatrième page pour l'adresse. J'ai donc juste assez de place pour vous embrasser et vous bien recommander de vous soigner tous deux. — Mon cher père fera bien d'envoyer promener ce butor d'élève. Dieu aidant, j'espère que nous pourrons réparer les rigueurs du sort !...

A propos, Gounod ne m'a plus écrit. C'est d'autant plus absurde que, lorsqu'il me reverra, il pleurera de tendresse, et moi aussi, ma foi, car il n'y a rien de communicatif comme

lentes études. Il a eu les premières récompenses à notre Conservatoire. Mais, à mon humble avis, il ne sera jamais un compositeur dramatique, parce qu'il n'a pas d'enthousiasme pour un sou. »

l'amitié, feinte ou non[1]. Et c'est pour moi une grande joie de voir même les dehors de l'amitié : c'est si séduisant et si rare !

Sur ce, adieu, mille baisers de votre fils aimant pour la vie

GEORGES BIZET

LXI

Rome, 3 février 1860.

Chère maman,

Je commence toujours par te donner des nouvelles de mon travail, sachant que cela t'inté-

1. On sait que la réelle et très grande amitié de Gounod et de Bizet survécut au petit différend qui s'était élevé entre eux à propos d'Hector Gruyer : ce premier nuage fut aussi le dernier. Voir les lettres de Gounod à Bizet publiées par la *Revue de Paris* dans son numéro du 15 décembre 1899.

resse puissamment. Je suis content. Dans trois ou quatre jours, j'aurai terminé la première partie de mon *Vasco de Gama.* Ce sujet me plaît toujours beaucoup, mais je commence à m'apercevoir de la vérité de ce vers :

Chassez le naturel, il revient au galop.

J'ai une envie énorme de faire du comique, une telle envie que je me rime un opéra-comique sur une pièce de Molière : *l'Amour peintre.* Je vais peut-être le faire tout de suite. Cet ouvrage joint à la première partie de ma symphonie formerait un bel envoi. Enfin, je ferai pour le mieux.

J'ai été heureux d'apprendre le bon résultat de l'explication de mon cher papa et de son récalcitrant élève : les affaires sont si peu brillantes qu'il faut grandement s'en féliciter. — M. de Maintenant est véritablement un excellent garçon ; je regrette comme toi son départ, mais les élèves qu'il a procurés à papa peuvent en amener d'autres, etc. J'attends avec impatience le moment où les affaires iront assez bien pour

que nous puissions nous passer de leçons. Ce ne sera pas long, espérons-le !

Guiraud est arrivé. Il a été charmant. Je lui ai reproché sa négligence vis-à-vis de toi : il m'a répondu naïvement qu'il avait craint de te déranger. Il est aimable, modeste, franc et loyal. Nous avons les mêmes idées musicales, ce qui le met en opposition formelle avec David. J'en suis enchanté. Il m'a joué sa cantate, qui est fort bonne. C'est infiniment supérieur à celle de Colin et à la mienne. C'est mieux fait, mieux senti, c'est plus l'œuvre d'un homme.

C'est lui qui a lu mon envoi devant la section de musique : il m'a dit qu'on en avait été enchanté. Il n'en a pas été de même pour ce pauvre Comte, qui a été traité en élève par ces messieurs. Cela a dû le froisser d'autant plus que, entre nous soit dit, ces messieurs de l'Institut ne sont pas bien forts. J'en excepte Berlioz, qui n'assiste pas aux séances, et Auber, qui dort. Quant à Halévy, il n'en fait plus partie[1].

1. Halévy était secrétaire perpétuel.

Restent donc messieurs Clapisson, Carafa, etc. ce n'est pas le diable ! On peut arriver là, et même plus loin.

Nous faisons déjà de la musique à quatre mains avec Guiraud. Je suis dès maintenant persuadé qu'il me consolera de Colin et de David.

Tu me blagues beaucoup sur mes idées politiques. Patience ! et nous verrons combien de temps durera l'alliance avec la perfide Albion. Pour ma part, cela m'est égal ; pourvu que la France tienne toujours son rang, c'est tout ce qu'il me faut. Le pape a fait dernièrement un discours furieux contre Napoléon, Victor-Emmanuel et Garibaldi. Il appelle ce dernier « assassin » : c'est poli et digne du chef de l'Église catholique. Le général de Goyon est toujours absurde ; il est cagot en diable et se fait blaguer par ces Romains desquels il serait si nécessaire qu'il fût respecté. Mais, quand on arrive au trône par la fraude, voilà de quels hommes on est obligé de se servir. Napoléon Ier faisait exception à la règle, mais c'était Napoléon Ier. — Somme toute, et malgré les criailleries des partis,

nous devons un beau cierge à notre empereur. Il a froissé quelques personnalités, mais il a fait prendre à son pays le rang glorieux qu'il n'a atteint que sous les plus illustres souverains. Cela suffit pour un grand règne.

Mais je m'amuse à raconter des vérités à la La Palisse, et je m'aperçois que je ne vous ai pas parlé de vous. Soigne-toi, chère mère, je veux te trouver complètement rétablie et sérieusement : ainsi arrange-toi et prends tes mesures pour cela.

Maintenant, au revoir, car je ne vous dis plus adieu : nous allons nous embrasser dans quelques mois.

GEORGES BIZET

LXII

Rome, 16 février 1860.

Chère maman,

Il y a longtemps que je pense à notre organisation prochaine; puisque tu me demandes mon avis, voici ce que je désire :

1° Je voudrais t'épargner la fatigue et l'ennui de t'occuper de moi. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : c'est de m'avoir un appartement séparé du vôtre. Quand je dis : « séparé », j'entends que les deux logements soient dans la même maison, au même étage, si cela est possible ; mais je désire une séparation, afin de ne pas t'apporter un surcroît de besogne. Mon ménage sera tenu par une femme de ménage, provisoirement ; puis par un domestique, plus tard.

2° Je partage les idées de mon cher père et je pense qu'il serait imprudent et ridicule de se mettre sur les bras un loyer exagéré. Je voudrais que mon appartement fût composé de deux chambres et une toute petite antichambre ou entrée. — Quant aux repas, je les ferai chez vous et avec vous, le plus économiquement et le plus simplement possible, c'est-à-dire en me conformant pleinement à vos habitudes, sans y changer la moindre des choses. J'y tiens.

3° Quant à meubler mon intérieur, je ferai cela peu à peu. Ce dont je te chargerai, c'est du papier de tenture ; je désirerais que cela fût joli. J'apporterai de Rome des photographies et je me monterai à Paris un intérieur agréable. La première chose, c'est que les murs soient agréablement décorés : rouge pour mon salon-cabinet, brun foncé ou autre pour ma chambre à coucher. Tu choisiras.

Je serais bien aise de ne pas payer plus de trois à quatre cents francs. D'un autre côté, vous pourriez trouver votre affaire pour quatre cent cinquante à cinq cent cinquante francs. Si nous

pouvions ne pas dépasser à nous trois le chiffre de neuf cents à neuf cent cinquante francs, ce serait charmant.

Je n'explique pas davantage mon insistance pour la séparation de nos deux appartements. Mon père comprendra mieux que toi peut-être le sentiment qui me guide. *Je ne veux pas* que tu sois chargée d'ouvrir la porte à des gens que je mettrai dehors cinq minutes après ; — cela pour les directeurs, chanteurs, etc. — De plus, je suis très capricieux dans ma vie : quelquefois je me promène au clair de lune jusqu'à des heures impossibles. Ma liberté d'action se trouverait entravée par la crainte de vous gêner : c'est ce qu'il faut éviter. Donc, et en résumé, la séparation est *indispensable* sous le rapport des convenances, de la commodité, de la liberté, etc., etc.

Je ne tiens pas à avoir de grandes chambres, au contraire. Je crains le rez-de-chaussée et me chaufferai avec la cheminée : tu peux donc te servir des deux poêles.

Si tu trouves notre affaire à deux ou trois

maisons de distance, je crois qu'il en faudra passer par là, quoique je préfère de beaucoup habiter la même maison que vous.

Toute ma lettre a été prise par ces détails, qui ont du reste une grande importance pour moi. J'ajouterai qu'ayant terminé la première partie de *Vasco de Gama*, il y a des choses que je suis obligé de changer. Je travaille activement à une pièce de Molière, paroles et musique.

Tout ira bien.

A bientôt !

Votre fils dévoué

GEORGES BIZET

LXIII

Rome, 2 mars 1860.

Chère maman,

Il est donc décidé que nous ne pourrons pas avoir de la chance deux semaines de suite ! Les

nouvelles que tu me donnes me navrent. Vos santés me sont plus chères qu'à vous-mêmes, et je vois bien que vous ne prenez pas de vous tous les soins qu'il convient. J'attends ta prochaine lettre avec une fiévreuse impatience. La douleur de mon cher père est-elle revenue ? L'inflammation qui te fait souffrir a-t-elle diminué ? Voilà deux questions bien importantes pour moi, et je prie le bon Dieu de m'apporter deux bonnes réponses. Je voudrais que ma chance s'étendît jusqu'aux miens. Sans cela, elle me sera inutile et ne me rendra heureux que bien imparfaitement. Enfin, peut-être qu'en ce moment vous allez bien tous les deux. Je l'espère et le désire de toute ma force.

Tu m'accuses d'avoir peu de fixité dans les idées et l'apparence te donne raison. Quand tu liras les vers sur lesquels j'ai dû travailler, tu comprendras pourquoi j'ai ajourné un travail que j'aurais achevé avec le plus grand bonheur si les matériaux ne m'avaient manqué complètement. Mais, pour faire un civet, il faut au moins un chat. De même, pour faire de la musique,

faut-il des vers qui ne soient pas trop au-dessous du mauvais : le ridicule est gênant. Sois tranquille, mon envoi n'en sera que plus complet, puisqu'il sera plus important que celui de l'année dernière. Espérons que le rapport sera aussi favorable. Au reste, cela m'inquiète peu...

On dit que le *Philémon et Baucis* de Gounod[1] a fait four. Cela ne m'étonne pas : ce merveilleux conte d'Ovide, si bien imité ou plutôt recréé par notre La Fontaine, n'offre pas à notre public blasé une intrigue suffisante ; il n'y a pas de pièce. La musique de Gounod doit être excellente : le sujet lui convient en tous points...

Tu déplores donc toujours ce pauvre piano ? Eh bien ! pour te consoler, je vais t'apprendre une grande nouvelle : je joue du piano, et j'en joue très bien. J'y attache trop peu d'importance pour faire de la modestie. — Tu ne me crois pas ? Tant mieux : tu auras le plaisir de la surprise. — Je n'en dirai pas autant de ce diable

1. Opéra-comique en trois actes, représenté pour la première fois, au Théâtre-Lyrique, le 18 février 1860.

de Guiraud : il a perdu toute son exécution. Pourtant il n'y a que deux ans qu'il ne travaille plus. A quoi cela tient-il ?... Je n'en sais rien, et cela m'est égal...

J'ai parlé de Guiraud à M. de Kisseleff, et il a reçu une invitation à dîner. Je crois qu'on l'a trouvé un peu timide ; on a dit qu'il jouait froidement. C'est un peu vrai ; mais il est si gentil, si amical, si bon camarade, que je lui passe ces deux défauts-là. Malheureusement, le public juge moins sainement, et Guiraud, dans sa vie, dans son allure, dans son jeu, dans sa musique, est un peu mou, un peu apathique. Je tâche de le dégourdir un peu, je l'aime autant que *j'antipathe* X... Quel monsieur ridicule et prétentieux !

Je finis ici en vous embrassant de tout mon cœur et en vous recommandant votre santé à tous deux comme le bien le plus précieux que possède votre fils aimant

GEORGES BIZET

LXIV

Mardi, 20 mars 1860.

Chère maman,

J'étais samedi en promenade archéologique avec toute l'Académie ; j'espérais rentrer pour le départ du courrier, mon espérance a été déçue. Voilà pourquoi je suis si en retard, je t'en demande pardon.

Je t'ai annoncé la fin de la première partie de *Vasco de Gama*. C'est orchestré et copié : je l'ai mis à la reliure. Je suis content, et, si je n'étais pas si courageux, je pourrais me contenter de cela : je crois que c'est suffisant pour envoi, et comme qualité et comme quantité. Mais, désirant faire un travail plus important que l'année dernière, j'avais commencé *l'Amour peintre* de Molière ; je suis arrêté, voici pourquoi :

Tu sais ou plutôt tu ne sais pas que l'Académie, outre son rapport imprimé, fait un rapport écrit qui nous est adressé. Ce rapport contient ordinairement des conseils et des critiques qui ne sont pas dans l'autre. Ce manuscrit ne nous est arrivé que le 20 de ce mois. L'article me concernant est encore plus flatteur que celui que tu connais, mais il est précédé d'un petit suif ainsi conçu :

Nous devons blâmer M. Bizet d'avoir fait un opéra bouffe quand le règlement demandait une messe. Nous lui rappellerons que les natures les plus enjouées trouvent dans la méditation et l'interprétation des choses sublimes un style indispensable même dans les productions légères, et sans lequel une œuvre ne saurait être durable.

Tu comprends que ceci a un peu changé mes projets, et j'ai immédiatement lâché le petit opéra-comique. Le parti le plus simple était de compléter mon envoi par un *Credo*. Ce morceau de la messe renferme, outre le sentiment religieux

un drame, une action. Le *Resurrexit*, le *Et ascendit*, etc., etc., me permettaient d'abandonner un peu le sentiment chrétien pour y substituer l'action, le drame. Mais cela répugnait à mes idées : je ne veux pas faire une messe avant d'être en état de la faire bien, c'est-à-dire chrétienne. J'ai donc pris un parti singulier pour concilier mes idées avec l'exigence réglementaire de l'Académie. On me demande du religieux : eh bien ! je ferai du religieux, mais du religieux païen. *Carmen seculare* (Chant séculaire) d'Horace me tentait depuis longtemps : rien de plus beau dans l'antiquité latine, et Virgile, et Lucrèce et Horace lui-même n'ont jamais rien écrit d'aussi grand, d'aussi pur, d'aussi élevé. C'est un chant à Apollon et à Diane à deux chœurs. C'est plus beau que la messe, au point de vue littéraire et poétique ; c'est de la poésie latine au lieu de prose, ce qui est beaucoup plus mesuré, plus rythmé, et, par conséquent, plus musical. Puis, à vrai dire, je suis plus païen que chrétien. J'ai toujours lu les antiques avec un plaisir infini, tandis que dans les chrétiens je n'ai trouvé

que système, égoïsme, intolérance et absence complète de goûts artistiques. Il va sans dire que j'excepte les œuvres de saint Paul et de saint Jean.

J'adresserai à Ambroise Thomas, rapporteur de la section, un petit mémoire où je développerai les idées que je viens de t'indiquer sommairement.

Me voilà donc attelé à une œuvre énorme, et d'une difficulté extrême. C'est peut-être impossible, mais au moins je l'aurai tenté. Je ne sache pas que jusqu'à présent aucun musicien se soit risqué en pareille besogne. Je ne sais encore ce que vaudra mon travail ; mais qui ne tente rien, etc.

Parlons un peu d'autre chose. Il y a eu ici une protestation. Les gendarmes italiens ont sabré, ils ont blessé cinquante personnes. Deux officiers français en bourgeois ont été atteints légèrement. Le général de Goyon a donné raison aux gendarmes ; il a vertement semoncé les officiers, qui sortent en bourgeois malgré sa défense expresse. Tous les officiers sont furieux. Les sym-

pathies ne sont pas de ce côté-là, comme tu dois bien le penser. Le colonel du 40e a énergiquement protesté contre la sauvagerie des carabiniers du pape, mais il a été repris par le général, qui l'a, je crois, consigné pour huit jours. — Du reste les Romains feraient mieux d'attendre, afin d'épargner aux Français le chagrin d'être obligés de sévir contre eux.

Il y a demain consistoire, et le pape lancera contre Victor-Emmanuel l'excommunication. On ne sait si l'excommunication sera *vitandus*, c'est-à-dire en nommant le prince frappé, comme cela s'est fait, pour la dernière fois, par Benoît XIV, contre un roi de Portugal, ou si l'excommunication sera simple, c'est-à-dire sans nommer le roi de Sardaigne. Nous attendons.

Victor-Emmanuel a pris possession des Romagnes et des duchés de Toscane, Parme et Modène. Cela lui fait quelque chose comme 11 ou 12 millions d'habitants, autant que la Prusse.

Les passions sont excitées d'une manière in-

croyable. Naples est en rumeur. On y craint Garibaldi. Si la révolution éclate à Naples et que la population napolitaine prononce l'annexion à la Sardaigne, tout sera fini, ou plutôt cela commencera.

C'est égal, c'est un beau rêve, pour un prince qui possédait un si petit État, de se trouver à la tête de la première puissance de second ordre et à la veille d'être roi d'Italie, d'un pays de 26 millions d'âmes.

... Je vois qu'Hector joue toujours *Robin des Bois*. En avez-vous des nouvelles ?...

Je vous embrasse comme je vous aime, de tout mon cœur.

Votre fils

GEORGES BIZET

LXV

Rome, 30 mars 1860.

Chère maman,

... Je vois avec peine que M. Bêtinet vous est retombé sur les bras. Il faut pourtant que tout ait une fin ; votre bonté pour ce mauvais garnement est extrême. Je vous avoue que je fais des vœux pour que le conseil de revision vous en débarrasse. Il sera peut-être assez bon pour servir son pays. Dieu le veuille !

... J'ai peu de nouvelles à vous donner. Je travaille beaucoup. Je ne puis prévoir encore ce que vaudra mon *Carmen seculare*. J'espère vous en dire plus long dans ma prochaine lettre : d'ici à quinze jours, ce sera très avancé.

J'ai relu mon *Vasco*. C'est bien orchestré

et je crois qu'à l'exécution il y aurait de l'effet. Je crains que la section ne puisse porter sur ce travail un jugement sérieux. La lecture de certains ouvrages est insuffisante pour en avoir une idée complète. Enfin, nous verrons.

Je suis toujours enchanté de Guiraud : c'est décidément une charmante nature. Il me charge toujours de mille choses pour vous.

Que dit-on à Paris de *Pierre de Médicis*[1] ? S'il nous faut lutter avec des sénateurs, le métier deviendra impossible.

Nous attendons toujours de grands événements, il court ici un bruit étrange : monsieur le général Lamoricière vient prendre le commandement des troupes du pape. Le fait est que monseigneur de Mérode, l'âme damnée de Pie IX, l'a conduit à Ancône ; on les attend demain au Vatican... On voit de singulières choses dans ce temps-ci.

J'ai dîné onze fois chez Kisseleff, ce mois-ci. Cet excellent homme m'a pris tout à fait en

1. Opéra en quatre actes du prince Stanislas Poniatowski, représenté pour la première fois, à l'Opéra, le 9 mars 1860.

affection. Je suis plus que jamais décidé à lui demander une lettre pour M. Achille Fould avant mon départ. Je voudrais faire modifier le règlement, relativement aux pensionnaires musiciens. Si j'y parviens, je rendrai un service à tout le monde en général et à moi en particulier.

Le vote des Italiens a été superbe... Plusieurs officiers français sont au fort Saint-Ange pour un mois. C'est un fichu État dans lequel il n'est pas permis d'avoir une opinion. L'attitude de l'Angleterre à Naples devient intéressante.

Il est merveilleux vraiment de voir comme l'Europe a bien avalé la pilule de l'annexion de la Savoie : décidément, l'empereur est un homme merveilleux. On a beau dire, la France lui doit entièrement sa haute position guerrière, et, ma foi, c'est quelque chose. Dis-moi un peu ce qu'on pense là-bas, et adieu pour aujourd'hui. Je vous embrasse de toute mon âme et de toute ma tendresse.

GEORGES BIZET

LXVI

Rome, 28 avril 1860.

Chère mère,

Bien que tu me parles le moins souvent possible de ta santé, il m'est impossible de ne pas deviner la vérité. Cette vérité, j'y tiens essentiellement, je la veux à tout prix. Si je savais jamais que tu me caches la moindre chose, j'aurais vite pris un parti... tu me comprends. Donc, je t'en supplie, tiens-moi bien exactement au courant : c'est le plus sûr, le seul moyen de me tirer d'inquiétude. Tu fais bien d'essayer de l'homéopathie. Suis avec religion les prescriptions du docteur. Nous avons ici un temps épouvantable, tout comme à Paris. Avec le beau temps, tu te rétabliras, j'en suis certain.

Tu me demandes des nouvelles de mon envoi. Voici :

Je n'enverrai que *Vasco.*

Je ne vois pas la nécessité de faire des envois ridiculement longs. On a trouvé mon premier essai très bien, sans doute, mais un peu long ; — cela n'est point sur le rapport et n'est pas une appréciation musicale : c'est seulement l'opinion de cinq bons bourgeois qui trouvaient désagréable de passer leur dimanche à lire de la musique au lieu d'aller à la campagne.

Puis le style que j'emploie dans mon *Carmen seculare* serait de l'hébreu pour MM. Clapisson, Carafa et autres semblables.

Quant à *Vasco de Gama*, je fais d'avance bon marché du jugement de ces messieurs, et voici pourquoi. Ma partition est compliquée et, par conséquent, difficile à lire. Il faudrait, pour juger un ouvrage de cette importance, l'étudier chez soi, à tête reposée, et surtout sans piano. Or messieurs de la section confient la lecture des envois à un lecteur, — bon ou mauvais, peu importe : est-il possible de lire à première vue

une partition manuscrite? — On joue l'ouvrage en courant, et une seule fois, puis l'aréopage porte un jugement sur un jeune homme qui est égal, sinon supérieur, à la majorité de ses juges (ceci n'est pas pour moi, mais pour tout le monde). Or il arrive ceci : ou ces messieurs ne comprennent pas, et alors leur négligence, leur amour-propre froissé même, leur suggèrent un éreintement, ou, séduits par une certaine forme, un certain goût, ils approuvent sans connaissance de cause. Résultat inévitable : appréciation nulle, sinon erronée, fausse ou absurde, ou tout cela à la fois. — Tu me trouveras peut-être un peu disposé à mal voir les choses ; mais c'est la vérité, rien que la vérité, et puis qu'attendre de ces animaux-là? Reber est muet, Berlioz absent, Auber endormi, Carafa et Clapisson écoutent, hélas ! Il n'y a que Thomas, mais il est si paresseux !

Autrement, je suis très content de ce que je fais du *Carmen seculare*, mais c'est pour moi... et pour vous.

Rien de nouveau. Le triumvirat des trois

cousins : Mérode, Lamoricière et Corcelles. Et voilà tout ; c'est peu.

David a fait un envoi détestable. Cela est assez mauvais pour plaire aux Clapisson, Bazin et autres...

A bientôt, et recevez l'affection inébranlable de votre dévoué

GEORGES BIZET

LXVII

Rome, 12 mai 1860.

Chère maman,

... Les troupes françaises quittent Rome prochainement. Qu'arrivera-t-il ? Rien, bien certainement. Le nom de Lamoricière empêchera les Romains de bouger. Tous les jours arrivent

à Rome des Français qui viennent mettre leurs fortunes et leurs personnes à la disposition de S. S. Pie IX.

About a fait une délicieuse brochure intitulée : *La nouvelle carte d'Europe.* C'est un chef-d'œuvre. C'est du Voltaire. — Décidément, depuis Courier, on n'a pas écrit en français comme ce diable-là. Son style est d'une clarté, d'une finesse, d'une justesse d'expression incroyables. Je compare la nouvelle brochure d'About aux plus ravissantes productions de Courier, et, réellement, c'est aussi fort. C'est amusant de blaguer en politique ; il n'y a que cela à faire, d'autant plus que c'est le meilleur moyen de faire triompher ses idées. Je crois que Voltaire a plus fait pour la liberté en frondant que Jean-Jacques en philosophant. La nouvelle brochure a un succès inouï ici dans les cercles diplomatiques : c'est là que je l'ai lue.

Je travaille l'italien et le français. J'ai toujours l'intention de chercher une « revue musicale ». Je ne suis pas beaucoup plus bête que beaucoup d'autres qui n'écrivent pas trop mal :

pourquoi n'essaierais-je pas, moi aussi, de dire ce que je pense de notre art et de nos artistes? Guiraud a un acte au Théâtre-Lyrique[1]. Je crains qu'il ne soit obligé d'aller à Paris, cet été, pour le faire jouer ; ce serait dommage. Je lui ai offert de monter son ouvrage, s'il n'entre en répétitions qu'au mois de janvier : il a accepté. Nous sommes ensemble à un degré d'intimité qui autorise toute espèce de confiance.

Je partirai au mois de juillet, et passerai juillet, août, septembre et octobre en voyage. Cela passera vite et je pourrai bientôt vous embrasser et vous dire moi-même toute ma tendresse et le dévouement de votre fils

GEORGES BIZET

1. Sans doute *Sylvie*, opéra-comique en un acte, joué un peu plus tard au Théâtre de l'Opéra-Comique.

LXVIII

Rome, 26 mai 1860.

Chère maman,

Enfin ta dernière lettre m'a annoncé un mieux sensible. Il y a bien longtemps que je n'avais eu un semblable bonheur, J'espère que ce n'est que l'avant-coureur de ton entier rétablissement. Profite de la saison favorable pour te soigner et te rendre enfin maîtresse de la maladie.

Je pars le 1er juillet. D'ici là, je ferai quantité de belles promenades autour de Rome. Ne t'inquiète donc pas.

J'ai écrit à Eugène Diaz pour le féliciter de son succès. J'écris aussi à Émile Diaz. Je t'envoie la lettre, ne sachant plus son numéro.

Je te dirai peu de chose de la politique. On

ne sait rien de Sicile. Quant aux États Romains, ils sont toujours troublés par des bandes d'insurgés peu puissantes, il est vrai, mais assez importantes cependant pour obliger le général de Lamoricière à s'en occuper. On a arrêté, l'autre jour, un de nos collègues, architecte; il était deux heures de l'après-midi. On lui a pris son porte-monnaie, contenant vingt francs, puis on l'a laissé en liberté. Il faut ajouter que la scène se passait à quatre kilomètres de Rome, dans la plaine. — Si ce jeune homme eût été armé, et s'il n'eût pas été un peu effrayé, ce qui est pardonnable à un homme de quatre pieds, il lui aurait été bien facile de se défendre contre deux agresseurs. J'ai de la chance : je n'ai jamais eu la moindre mauvaise rencontre. Au contraire ! L'autre soir, je demande du feu à un *signore* qui passait : voilà l'imbécile qui prend peur et qui se sauve à toutes jambes !...

On m'a écrit qu'Hector avait chanté l'air de *Fidelio* avec une voix superbe, mais sans intelligence et sans goût. (On ne me parlait que de

la première représentation.) Depuis, sa voix même lui a fait défaut : c'est triste !

Guiraud fait tout le voyage du Nord avec moi. Nous ne nous quitterons plus d'ici à mon départ de Rome. Décidément, il y a encore d'honnêtes gens en ce monde. C'est fort heureux, car il y a des moments où l'on est tenté d'en douter.

Adieu, à bientôt et à vous de tout cœur.

GEORGES BIZET

LXIX

Rome, 23 juin 1860.

Chère maman,

Ton avant-dernière lettre m'avait désolé, la dernière m'a rassuré presque complètement.

Je déplore et je comprends la faiblesse dans laquelle tu te trouves après d'aussi rudes assauts ; mais cela ne doit pas t'inquiéter, si le mal lui-même diminue. Dès qu'il disparaîtra les forces reviendront. Tu as confiance en ton médecin, c'est déjà un point capital. Continue à te soigner ; surtout, fais en sorte que le moral soit meilleur que le physique : je suis persuadé que c'est là le plus important. Soigne-toi, encore une fois, n'épargne rien, évite toute fatigue, tout ennui, — autant que faire se peut, du moins.

Je voudrais avoir toujours de bonnes nouvelles à te donner, mais ma chance est tellement persistante que les événements heureux perdent de leur importance. Aussi bien, cette fois, n'ai-je rien de nouveau. Je me porte à merveille. J'ai revu mon envoi avant l'emballage, et je t'avoue que j'en ai été étonné. Je ne croyais pas avoir jamais produit une aussi bonne chose : quoi qu'en disent messieurs de l'Académie des beaux-arts, mon opinion est faite, et elle est bonne, très bonne même. Je vous dis ceci en cachette, tout à fait confidentiellement : si je compare

mon *Vasco de Gama* aux grandes choses de l'art, je reste bien au-dessous, cela va sans dire, mais si je veux lutter avec nos bonnes choses contemporaines, je crois avoir, sinon l'avantage, au moins le droit de disputer.

Il faut bien que ce soit *vous* pour que j'ose une semblable confidence ; mais je suis heureux en ce moment : je sens que j'ai fait presque bien, et que je vais faire dix fois mieux encore. Je puis affirmer enfin que je suis musicien, ce dont j'ai douté bien longtemps. Que j'arrive en deux, en quatre ou en dix ans, peu importe : je suis assez jeune pour ne pas perdre l'espérance de jouir de mes succès. Donc, espoir, espoir, c'est-à-dire certitude. Du reste, le moment est bon : Gounod seul est un homme ; derrière lui, rien. Verdi n'écrira plus, dit-on, et puis, écrirait-il je doute qu'il retrouve souvent de ces éclairs de génie tels qu'en contiennent le *Trovatore*, la *Traviata* et le quatrième acte de *Rigoletto* C'est une belle nature d'artiste perdue par la négligence et le succès de mauvais aloi.

Mais assez discuté. Ce que tu me dis de ce

pauvre Eugène Diaz me désole : lui si fort, si solide, est-il possible qu'un concours l'ait changé à ce point?... Ah ! c'est qu'il faut beaucoup de force pour faire de l'art. C'est dur, très dur même, à Rome surtout. Le vent de sirocco a sur les nerfs une influence inouïe. Tu me connais et tu sais que je suis peu nerveux de ma nature : eh bien ! les jours de sirocco, je ne puis toucher ni à *Don Juan*, ni aux *Nozze*, ni à *Cosi fan tutte* ; la musique de Mozart agit trop directement sur moi, et cela me rend véritablement très malade. Certaines choses de Rossini me produisent aussi le même effet. Chose étonnante, Beethoven et Meyerbeer ne vont jamais jusque-là. Quant à Haydn, il y a longtemps qu'il m'endort, ainsi que le vieux Grétry. Je ne parle pas de Boïeldieu, de Nicolo, etc., qui n'existent plus pour moi...

Encore musique ! j'ai le diable au corps pour en parler aujourd'hui. Enfin, je finis. — J'attends mon semestre pour partir avec Guiraud. Nous allons voir Venezia, Ravenne, Florence, Gênes, Milan, Ferrare, Sienne, etc., etc., toutes

les merveilles du Nord. Je me fais une fête de ce voyage fait avec un ami, un collègue, qui partage mes goûts et qui m'aime, je crois, d'une sincère et franche amitié, — chose assez rare, soit dit en passant, entre musiciens.

Tu ne diras pas que ma lettre est trop courte aujourd'hui. J'aurais encore à te parler de ma petite tournée de montagnes, mais c'est au retour que je veux vous émerveiller au récit des merveilles que j'ai pu admirer dans ce beau pays. Je t'écrirai encore une fois de Rome, et je t'indiquerai où tu pourras envoyer tes lettres.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur et je te recommande ta santé comme le plus cher de mes biens.

Votre fils

GEORGES BIZET

LXX

Rome, 10 juillet 1860.

Chère maman,

Je suis très inquiet : je n'ai pas reçu de lettre de toi, cette semaine. A quoi dois-je attribuer ce retard ?... Ce ne peut être à ta santé, car, dans ce cas, mon père m'aurait sans doute écrit. Tu es d'une exactitude tellement sévère qu'on ne peut croire qu'un événement ordinaire te fasse manquer à tes habitudes. Écris-moi vite, vite, vite ! J'attends du ministère d'État le semestre de ma pension, échu le 1er juillet. Dès que j'aurai reçu cette somme, je me mettrai en route avec Guiraud. Du reste, je ne m'ennuie pas à Rome : je me promène et je lis. C'est assez pour me faire une existence superbe. Cependant je suis impatient de voir la belle Venezia.

... Il m'est difficile de te dire quelque chose de nouveau : mes amis vous sont inconnus, ma vie est heureuse, mais peu fertile en accidents intéressants. Quant à te parler de ce que je vois, je réserve cela pour le retour, dans six mois.

Ah ! si ta santé était bonne, je serais complètement heureux. Ce retard m'inquiète malgré moi : aucun courrier n'a manqué, tu ne m'as donc pas écrit.

Je t'apporterai un ravissant portrait de moi. C'est mon ami Giacomotti qui m'a fait ce charmant cadeau pour toi. Je pose aujourd'hui toute la journée ; ce soir, ce sera fini. Je te l'aurais envoyé par Giacomotti lui-même, mais il part dans trois ou quatre jours et le portrait ne sera pas sec. Enfin, je te promets un bijou. J'aurais voulu que tu le visses avant moi : tu ne m'aurais pas reconnu. Je suis étonnamment changé. J'ai surtout grandi.

A propos, j'ai été victime d'un vol. Tu sais, ce fameux pardessus, qui était du reste complètement mûr : on me l'a pris, et chez moi. C'est trop fort ! Le malheureux voleur aura été plus

volé que moi. Cependant je regrette ce vêtement : on a toujours de la peine à se séparer d'un aussi vieux serviteur. Ma garde-robe commence à diminuer, mais mon linge est en parfait état : mes vingt-quatre chemises sont presque neuves ; je n'ai usé que les six chemises de nuit. L'habillement d'été que j'ai fait faire au *Palais de Cristal* est tout neuf : je ne l'ai mis que trois fois. Ma redingote d'hiver est aussi superbe, de même que mes gilets d'hiver. Malheureusement, tout cela est large, mais court. Mon habillement noir en aura, je crois, bientôt assez. Bref, en rentrant à Paris, je ne risque rien de me mettre tout à neuf.

Pour l'appartement, je répète mes indications : deux pièces et une petite antichambre. — Rez-de-chaussée ou septième, cela m'est indifférent. — Que les chambres ne soient pas trop grandes ; que les fenêtres ne soient pas trop *chez les voisins* : j'aime ma liberté. Quant à la vue, cela m'est à peu près indifférent ; cependant j'aimerais mieux la rue. Ne meublez pas ces deux chambres, ou à peine. J'ai pris en

horreur les meubles d'acajou et j'achèterai peu à peu des meubles d'artiste qui me fassent plaisir à regarder... Encore une recommandation : le plus près de vous possible. Tâchez que cela soit dans la même maison, n'est-ce pas ? Adieu, écris-moi.

Ton fils

GEORGES BIZET

LXXI

Rome, 25 juillet 1860.

Chère maman,

... Je suis complètement de votre avis en ce qui touche mon installation : donc ne vous occupez plus de me chercher un appartement pour le terme prochain ; je descendrai dans mon ancienne petite chambre, que je reverrai

avec plaisir. Cependant, si vous trouviez quelque chose de convenable, et très près de vous, j'aimerais mieux profiter de cette occasion et payer un terme de plus. Cela pour être près de vous autant que possible. — Six cent francs me paraît un peu cher.

Je réfléchissais à une chose qui malheureusement serait peut-être impossible. Avec quelques changements, ne pourrions-nous pas nous arranger de notre rez-de-chaussée ? Par exemple : 1° en abattant la cloison qui est dans la salle à manger, afin d'en faire une chambre convenable en supprimant le petit cabinet ; 2° en établissant une porte d'entrée sur la cour au lieu et place de la fenêtre. Je coucherais n'importe où. Je voudrais me mettre peu de frais sur le dos, à mon retour à Paris. *Chi va piano va sano*... ce qui signifie qu'il faut dépenser peu quand on a peu. C'est la devise de tout honnête homme et de tout philosophe. Or, même en payant les frais d'organisation, cette dernière combinaison serait économique. Maintenant, cela sera-t-il possible ?...

D'un autre côté, l'avantage énorme d'être à côté de vous, avec vous, même, offre un inconvénient. J'ai pris ici des habitudes de liberté illimitées, et auxquelles je ne pourrais renoncer, ce que je serais obligé de faire si je devinais qu'elles fussent pour vous un sujet d'inquiétude et de gêne. Si je rentre tard et que cela vous inquiète, cela me contraint à rentrer de meilleure heure, c'est-à-dire à entraver cette liberté sans laquelle un homme de cœur ne peut être heureux. — Quant aux gens que je recevrai chez moi, ceci ne soulève aucun obstacle. Je n'aime pas les femmes de mœurs équivoques, et, si je consens à me désennuyer quelquefois chez elles, je ne les prise pas assez pour les voir chez moi avec plaisir. Donc il ne s'agit que de ma liberté *individuelle*. Consultez-vous. Si vous voulez vous décider à me croire assez grand garçon et assez honnête homme pour avoir en moi une confiance que je mérite, tâchons d'arranger ce que je vous propose : vivre avec vous est le plus cher de mes vœux. Si je tiens à avoir une autre clef, c'est, croyez-le bien, autant pour

vous que pour moi : je ne veux pas vous gêner et je ne veux pas être gêné. Ensuite, et ce à quoi je tiens beaucoup, étant tant soit peu séparés, tu ne pourras pas t'occuper trop de moi. Ce sera un peu de peine et de fatigue que je t'épargnerai...

... Ce qui me turlupine, c'est ma chambre à coucher : où la prendrai-je ?... Et mon antichambre, à laquelle je tiens ?... Enfin nous verrons. — Il me semble qu'il y a au quatrième un petit appartement : est-il loué ?... Et au numéro 17 ?... Je ne veux pas sortir de la rue[1], je ne voudrais pas sortir de la maison...

Je suis encore à Rome : messieurs du ministère d'État ne s'empressent guère de m'envoyer mes quinze cents francs, de façon que j'attends leur bon plaisir. Adresse encore ta prochaine lettre à Rome : je serai parti, sans nul doute, mais on me la fera parvenir.

Je finis en vous embrassant tous deux de tout

1. Les parents de Bizet habitaient alors 8, rue de Laval.

mon cœur et en vous envoyant les mille amitiés de votre fils

GEORGES BIZET

P.-S. — Je reçois à l'instant mes quinze cents francs : je pars dans deux jours, écris tout de suite à Venise.

LXXII

Viterbo, 2 août 1860.

Chère maman,

Ces quelques mots, que j'écris à la hâte, t'apprendront mon heureux commencement de voyage. J'ai quitté Rome pour tout à fait. Aller de Venise à Rome, et de Rome à Paris, était une folie très coûteuse. Et puis il était temps de quitter Rome : je l'aimais trop ; jamais je n'ai

tant pleuré. Je te raconterai cela en détail, un autre jour; aujourd'hui, c'est seulement pour que tu aies un mot exactement.

Je vous embrasse de tout cœur. J'ai déjà vu de belles choses : à bientôt les détails ! Je serai à Paris au commencement de décembre, sans doute.

Adieu.

GEORGES BIZET

LXXIII

Rimini, 17 août 1860.

Chère maman,

Nous avons très heureusement continué notre voyage; nous avons vu des choses très intéressantes. Nous sommes actuellement en Romagne,

c'est-à-dire dans les États de Victor-Emmanuel. L'organisation militaire commence à s'effectuer. Il y a 200 000 hommes sous les armes, sans compter les partisans de Garibaldi. Nous avons vu plusieurs officiers piémontais, toscans, etc., etc. Ils sont très gentils pour les Français. Nous sommes au bord de l'Adriatique et je prends des bains de mer à force. J'essaie d'apprendre à nager à Guiraud, qui mord peu. Quant à moi, je suis tout à fait lancé ; je suis fort nageur, et j'en suis enchanté, car le bain est pour moi un plaisir extrême.

Je t'ai dit ma détermination de ne plus retourner à Rome : une foule de raisons m'ont forcé de prendre ce parti ; l'argent est la moins importante de toutes. Je m'habituais trop à cette vie indépendante; je m'étais créé des habitudes avec lesquelles il fallait briser. Décidément, c'est une mauvaise chose que d'être trop heureux.

Je serai dans quatre jours à Ravenne ; dans huit, à Venise. Le 20 septembre, je quitterai Venise et j'irai à Milan, en passant par Vérone, Padoue, Vicence, etc. De Milan, que je laisserai

le 1er octobre, j'irai à Parme, à Molène, Bologne, et je serai le 15 à Florence, où je passerai trois semaines. Je reverrai promptement Pise, Lucques, Pistoja, Sienne et Volterra, et j'arriverai à Gênes vers le milieu de novembre. De là à Paris, il n'y a qu'un pas, et j'aurai le bonheur de vous embrasser le 1er décembre. Je rentrerai, sans doute, la poche vide et vous demanderai l'hospitalité jusqu'au 1er janvier, ainsi qu'il est convenu. Là, nous verrons à nous organiser.

Je suis tout ennuyé de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis si longtemps, mais je me console avec l'espoir de trouver deux lettres au moins à Venise. Je vous écrirai tout de suite pour vous dire l'impression que m'aura produite la ville des doges. Cela est assez important pour moi. J'ai en tête une symphonie que je voudrais intituler *Rome*, *Venise*, *Florence et Naples*[1]. Cela s'arrange à merveille : Venise sera mon andante ; Rome, mon premier morceau ; Flo-

1. Il a écrit, du moins, *Roma*, symphonie.

rence, mon scherzo, et Naples, mon finale. C'est une idée neuve, je crois.

J'ai suivi le conseil du père Auber : j'ai un calepin, et j'ai déjà pris beaucoup de notes musicales. Cela pourra servir ; et puis, ce sont des souvenirs d'Italie.

Cela me serre toujours un peu le cœur quand je pense que c'est mon dernier été ; mais il faut prendre un parti. Je plains bien sincèrement ceux qui n'ont pas le prix, ou qui l'obtiennent avant la maturité nécessaire...

Guiraud prend très bien la vie italienne, mais peut-être un peu trop du côté de la flânerie improductive. Il s'endort trop ; je le stimule beaucoup, trop peut-être, mais je suis devenu excessivement nerveux, c'est-à-dire le contraire de ce que j'étais à Paris. Je ne puis rester en place ; au bout de sept heures de sommeil, le lit me devient insupportable, et je remarque que, depuis quelque temps, je deviens presque insensible aux douceurs de la table. J'éprouve une espèce d'irritation continuelle, un besoin, un désir que je ne puis définir.

J'ai beaucoup ragé, ces derniers jours : les employés du pape sont insupportables ; à chaque pas, il faut exhiber son passeport et donner des explications à ces messieurs. Je les ai traités de gredins, et, grâce à ma mauvaise volonté, ils ont eu une peine infinie à savoir ce qu'ils désiraient. J'aurais saisi avec empressement l'occasion de bâtonner un de ces misérables, mais ces pauvres diables ont une peur affreuse des Français : quand on menace, ils ne savent que trembler. Guiraud rit quand je crie, ce qui me fait crier encore plus fort.

Somme toute, nous faisons un voyage ravissant. Nous chantons du Mozart toute la journée. Je suis heureux d'avoir un si charmant compagnon de voyage ; son caractère excellent m'est de plus en plus sympathique. Nous avons une scène, tous les matins, à l'heure du lever ; je joue avec lui le rôle que tu jouais avec moi : « Monsieur Guiraud, levez-vous ! ! ! » Mais il est diablement plus endormi que je ne l'étais. Je crains que ce climat chaud ne développe chez lui cette fâ-

cheuse disposition. Pour moi, c'est tout le contraire.

Je ne dis rien de ce que j'ai vu, mais, au retour, j'aurai de longues histoires à vous raconter. — Il me tarde de savoir de vos nouvelles. J'espère que j'aurai la satisfaction d'en avoir de bonnes : votre santé est toujours ce qui m'occupe le plus. Quant à ce qui me regarde, je confie cela à Dieu, et à moi.

A bientôt. Je vous embrasse de toute mon âme et suis votre fils aimant

GEORGES BIZET

P.-S. — Mon départ de l'Académie a été très chaud. Je n'en ai pas vu de semblables. Ceux mêmes que je regardais comme des indifférents m'ont serré la main les larmes aux yeux. Quant à moi, j'ai eu une attaque de nerfs épouvantable, j'ai pleuré six heures sans désemparer. Je me suis aperçu que j'étais aimé à l'Académie et cela m'a été sensible. J'ai laissé de bons souvenirs, et il y a là des gens que je regrette véritablement.

LXXIV

Venise, 5 septembre 1860.

Chère maman,

Je suis à Venise depuis deux heures. Tu as fait une bien grande imprudence en datant ta lettre de la maison de santé : la première lettre que me remet l'employé de la poste est celle-ci ; je l'ouvre et j'y vois ces deux lignes... Le coup a été terrible pour moi : le sang m'avait afflué aux yeux et au cœur, et je ne pouvais plus lire le reste de la lettre, je restais toujours sous cette triste impression. Enfin, après un quart d'heure de fureur, je crus trouver un prétexte suffisant contre un gondolier et je me précipitais sur lui avec la ferme intention de l'étrangler. Cet excellent Guiraud me l'arracha des mains. Deux

minutes après, je débarquais sur la place Saint-Marc : à la vue de cette splendide féerie, je revins à moi, et je pris la décision de partir tout de suite pour Paris. Guiraud, là encore, me fut utile : « Lis ta lettre avant, » me dit-il... et, dans cette lettre, je trouvai de quoi me tranquilliser un peu. Je lus les autres, je comparai les écritures, et je ne vis aucune altération.

Malgré les efforts que tu as faits pour sembler gaie dans tes lettres, j'ai vu ta tristesse : cesse donc de chercher à me tromper à cet égard. Depuis quelque temps, tes lettres me faisaient craindre cette crise. Je compte sur cette Providence dont tu me parles pour triompher bientôt et complètement du mal : car ce serait en vain qu'elle m'aurait donné des succès et de belles espérances, et je me croirais dégagé de toute reconnaissance envers elle, si elle ne m'accordait la santé de ma mère. C'est là le premier bien que je désire, et le seul que je demande à Dieu ; pour ce qui me regarde, je m'en charge et n'ai besoin de personne.

A propos de moi : on va bientôt faire le rap-

port sur les envois de Rome. Je ne sais ce qui m'attend de ce côté-là, mais je viens te recommander de ne pas prendre en considération ce que diront ces messieurs. Je ne dépends pas d'eux, et leur approbation est ce dont je me soucie le moins. Je n'ai que faire de l'avis de MM. Auber, Clapisson, Carafa. Berlioz ne vient pas. Donc, c'est bien entendu : si le rapport est bon, il ne faut pas s'en réjouir ; s'il est mauvais, il ne faut pas s'en affecter.

J'attends ta prochaine lettre avec une vive impatience. Si tu as le moindre désir de me voir revenir tout de suite, dis-le-moi franchement : car, si je le devine malgré toi, je prends le premier train. Pas de biais entre nous. Malgré mon envie de te revoir, je reste, pensant que ma présence à Paris serait inutile et craignant même de te contrarier. Mais, si j'agis ainsi, j'exige en échange une entière franchise.

Adieu, chère et aimée maman : je tombe de sommeil, de fatigue : depuis deux nuits, je n'ai pas dormi, grâce aux insectes qui sont le plus bel ornement des hôtels de Padoue. Tout cela

combiné avec le coup que m'a donné ta lettre, et le vif regret que me cause certaine lettre de Rome, tout cela m'a mis à bout de forces physiques.

Adieu, à bientôt !

GEORGES BIZET

LXXV

Cannes, vendredi.

Cher père,

Le voyage marche bien : bonne santé, bon plaisir. — J'espère que tout va bien à Paris. Je quitterai Heim mercredi ou jeudi ; je serai à Mâcon vendredi ou samedi, dans huit jours. Dès mon arrivée, je t'écrirai pour te dire ce que j'aurai fait avec M. Deloraine. Si tu as quelque instruction à me donner, écris d'ici à deux jours

à *Marseille, poste restante.* Je suis très fatigué et vais me coucher. Je termine donc ces quelques lignes en t'embrassant de tout cœur.

GEORGES BIZET

Maman doit être grande fille maintenant. Embrasse-la mille fois pour moi.

LXXVI

Nice, jeudi.

Cher père, cher ami,

Heim est un peu indisposé et m'a demandé de rester deux jours de plus avec lui ; j'ai consenti. C'est un grand service que je lui rends, vu le besoin que j'ai d'être à Paris en ce moment. Je quitterai Nice demain, à six heures; je serai à Marseille samedi, à neuf heures, et, le soir, à Mâcon.

Dimanche matin, je réglerai l'affaire avec M. Deloraine, et, dimanche soir ou lundi matin, je serai près de vous. Un jour serait le plus grand retard que je puisse apporter à cet itinéraire : mardi serait donc la limite ; mais je ferai tout mon possible pour que ce retard n'ait pas lieu.

Je m'ennuie bien de n'avoir pas de vos nouvelles, et, si j'avais prévu ce qui arrive, je t'aurais prié de m'écrire à Nice, mais il n'est plus temps. J'espère trouver une lettre de toi à Marseille. — Au reste, ce petit voyage m'a fait un bien immense : je me porte à merveille. Il me tarde d'être près de vous : Heim est décidément très malade ; je le crois perdu, et cela ne me met pas en gaieté.

Embrasse maman pour moi comme je t'embrasse, de tout cœur et de toute affection.

GEORGES BIZET

Si vous avez aussi beau temps que moi, maman doit être complètement remise : il fait un soleil splendide.

A lundi, ou mardi, peut-être dimanche !

LETTRES DE 1871

I

Paris, le 20 mars 1871[1].

Cher ami[2],

De loin, c'est effrayant, n'est-ce pas ? eh bien ! de près, ce n'est que grotesque ! Clément Thomas et Lecomte assassinés par des francs-tireurs et des lignards ! c'est un fait horrible, infâme, mais isolé.

Le spectacle vrai, le voici :

Trente mille hommes à Montmartre, Belleville, etc., dont vingt-cinq mille décidés à lâcher

1. On sait quelle insurrection avait éclaté, à Paris, le 18 mars.

2. Georges Bizet avait épousé, en 1870, mademoiselle Geneviève Halévy, la fille du compositeur. Certaines lettres sont adressées à madame Fromental Halévy, sa belle-mère, et les autres au frère de celle-ci, M. Hippolyte Rodrigues. Tous deux, à cette époque, habitaient Bordeaux.

pied au premier coup de feu ; un comité[1] très embarrassé de la situation et voulant s'en décharger à tout prix.

Dans Paris, trois cent mille hommes ! honte à jamais ineffaçable ! trois cent mille lâches, trois cent mille gredins, bien plus coupables, à mon avis, que les toqués de là-haut. C'est ignoble ! — Quand je dis trois cent mille lâches, j'ai tort, je devrais dire deux cent cinquante mille, car cinq mille hommes environ (j'en étais [2]) sont allés se mettre à la disposition du gouvernement. Malgré notre nombre restreint, malgré notre armement défectueux, malgré le *manque de munitions* (c'est insensé, mais je vous jure que c'est ainsi), nous aurions marché. On nous a fait poser dix-huit heures, nous n'avons pas vu un officier supérieur, pas reçu un ordre. Nos chefs de bataillon n'ont pas daigné venir s'informer de nous. Le mien a fait une légère apparition vers deux heures et n'est plus revenu. A

1. Le « Comité central ».

2. Georges Bizet faisait alors partie du 6e bataillon de la Garde nationale.

minuit, une manière d'officier d'état-major est venu nous conseiller de rentrer chez nous.

Tout Paris dehors, en bourgeois, le cigare à la bouche, s'informant avec tranquillité. Ceux de là-haut osant à peine sortir de leur trou. Non, cher ami, non ! jamais Paris ne se relèvera de cette honte. Ce serait à crever de rire, si ce n'était le signe certain de la mort d'une société. Quant au pillage, le *Journal officiel* en a mille fois menti ! on n'a pas pris une épingle ! *Ils* sont disciplinés là-haut, et le premier qui volerait serait fusillé. Montmartre est parfaitement accessible. Les conservateurs vont s'y promener et y sont du reste reçus très courtoisement. Hier dimanche (il faisait beau), la ville avait vraiment un air de fête !... Je vous donne ma parole d'honneur que je n'exagère rien !...

Hier, deux Montmartrois m'appellent : « Ohé ! le citoyen du sixième [1], ça va chouette! Coulée la réac, sauvée la sociale ! » Moi : « Mes agneaux, avez-vous pensé aux Prussiens ? —

1. Du sixième bataillon.

Quels Prussiens ? — Mais les Prussiens de la Prusse, parbleu ! ils vont nous tomber sur le poil ! — Ta parole ? — Ma parole ! » — *Après un peu de réflexion* : « Bah ! c'te fois-ci, on te leur-z-y flanquera-z-une tripotée !... — Oui, mais, c'te fois-ci (repris-je en regardant fixement le bonhomme), c'te fois-ci, il ne faudrait pas f... le camp comme la première ! » Si vous aviez vu la tête du sujet, vous auriez ri. Son regard disait clairement : « Tiens ! il me connaît ! »

Les boutiques sont ouvertes ; on ne pense pas au lendemain, on ne comprend pas ! Paris est idiot, abruti. — Je fais ce pari : j'irai me placer où l'on voudra, et je giflerai les cent premiers qui me tomberont sous la main ; pas un ne répondra ! C'est fantastique. J'ai été dur, très dur, pour de jolis messieurs qui se lamentaient sur leur fortune, leurs intérêts, etc. « Allez prendre un fusil, et venez nous rejoindre ! » Ils sont partis sans mot dire.

Je confesse mon erreur : j'avais bien jugé la situation de l'insurrection, mais je croyais que Paris avait encore quelques gouttes de

sang dans les veines. Je m'étais trompé, faites excuse !

Le Comité central, ne sachant plus que devenir, va essayer de faire des élections afin de se cacher derrière le suffrage universel. Nous verrons si Paris sera assez lâche encore pour prendre part à ce scrutin. Des menées réactionnaires sont cachées sous tout ce désordre...

En somme, ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de danger pour nous. Paris est tombé trop bas pour être sanguinaire. Nous n'avons plus de révolutions, mais bien des parodies de révolution ! Le crime ne peut exister qu'à l'état de rare exception...

J'ai voulu être gai, mais vous sentez bien que je suis navré, n'est-ce pas ?... Nous marchons à la monarchie catholique, et c'est là ce que je redoutais le plus !

Écrivez-nous. Geneviève va très bien et vous embrasse, comme moi, de tout cœur.

GEORGES BIZET

II

HOTEL DES FLEURS
Rue Jeanne-d'Arc, 15
COMPIÈGNE (Oise)

Cher ami,

Au moment où ces messieurs de la Commune allaient supprimer les communications avec la province ; je me suis jeté dans un train quelconque avec Geneviève, et nous voici à Compiègne.

Ouf ! Ce n'est pas le crime qui règne à Paris, c'est la folie furieuse !... Nous sommes navrés ! Que vont devenir nos livres, nos bibelots, et ceux de madame Halévy ? que va devenir Paris ?... où allons-nous ?... On va faire sauter plusieurs maisons dans chaque rue, au moyen de la dynamite, afin de faire des barricades

promptes et solides ! On saisit les caisses des compagnies d'assurances, des chemins de fer, etc. On supprime les loyers, les baux, etc. Cela ne peut pas durer, c'est impossible ! mais, avant la fin, qu'arrivera-t-il ?...

Nous sommes ici en pleine Allemagne. Quatre mille Prussiens sont installés à Compiègne. Ils parlent beaucoup d'aller à Paris. Je suis obligé d'avouer que l'attitude de ces ennemis me fait rougir de la conduite de nos frères de Paris. Ici, on respecte les femmes, la famille, la propriété. Si Saisset[1], ce second Trochu, avait voulu marcher, tout serait fini à cette heure.

J'ai abandonné Paris parce que j'étais exposé à être consigné chez moi comme suspect, ou à me faire incorporer dans un des bataillons *bien pensants*. Cela m'était personnellement bien égal. J'aurais été heureux de faire à ces messieurs tout le mal que me permettaient mes faibles moyens. Mais Geneviève était hors

1. Le vice-amiral Saisset, nommé le 20 mars commandant en chef des gardes nationales de la Seine, et qui, le 25, était retourné à Versailles, autorisant ses subordonnés à rentrer chacun chez soi.

d'état de supporter ces nouvelles et immenses inquiétudes.

Vous aviez raison, cher ami, mille fois raison : j'étais aveugle !... je croyais à l'honnêteté de mes concitoyens. Hélas ! tous gredins, fous ou lâches !...

Voulez-vous m'excuser auprès de madame Halévy ? Je suis brisé de fatigue, de chagrin, de découragement. Ne me répondez pas ici : je vais essayer de retourner à Saint-Germain.

Je vous écrirai demain. Je vous aime de tout mon cœur, et Geneviève vous aime autant que moi.

GEORGES BIZET.

III

(Le Vésinet, avril 1871.)

Chère madame Halévy,

Votre frère vous a dit, sans aucun doute, le résultat de mon excursion à Bas-Prunay[1]. Le sauvetage du mobilier n'est pas aussi complet que la ruine de la maison ; mais, en somme, et après les rapports qui m'avaient été faits, j'ai été presque agréablement surpris en voyant vos meubles les plus précieux complètement préservés. Les tapisseries de la salle à manger, le meuble d'Ary Scheffer, le merveilleux bahut, les glaces, tout cela est sauvé ! Quant à l'habi-

1. Où madame Halévy possédait une maison de campagne, — sur la rive gauche de la Seine, entre Bougival et Port-Marly.

tation, elle est plus ruinée par sa mauvaise qualité que par les Prussiens. Ces vandales ont mis à nu toutes les faiblesses, toutes les plaies cachées d'une habitation rongée par le salpêtre. Réparer est impossible, j'entends réparer sérieusement : cela serait presque aussi coûteux que de reconstruire. Quant à réparer pour *la vue*, ce serait encore fort cher, et il faudrait recommencer dans deux ans.

J'ai visité Rueil, Bougival, Bas-Prunay, le Pecq, le Vésinet, Chatou. Quels désastres ! Bougival est détruit, complètement détruit ! Quelques maisons sont encore debout à l'extérieur, mais à l'intérieur tout, jusqu'aux cloisons, tout à réparer. Le Mont Valérien a ruiné la plus grande partie de ces jolies maisons du bord de l'eau, à Chatou. Partout l'incendie, le pillage, le vol, la destruction, le vandalisme, l'horreur !

Je vous remercie, chère madame Halévy, de l'intérêt que vous prenez à ma carrière, à mes intérêts. A vrai dire, je n'ai jamais été gâté. Cela tient, sans doute, à mon caractère peu flexible. J'ai peu d'affection pour ce qu'on appelle le

monde, et moins d'estime que d'affection. Ce qu'on nomme *honneurs, dignités* (au pluriel) *titres*, etc., me causerait un profond dégoût, si cela ne m'était pas indifférent. De tous mes camarades, je suis un des deux ou trois qui ont obtenu un bon résultat artistique, mince à la vérité, mais sérieusement et honorablement acquis. J'ai vu les X... et autres pitres de cour impériale s'emparer de situations, de places, pour lesquelles j'aurais eu chance d'être désigné si l'on s'était occupé, un seul instant, du mérite et du droit. (Je ne parle ici que des places honorables, et non de la chapelle de l'empereur.) Il est vrai que j'ai refusé deux fois de composer la cantate du 15 août : je tenais à ce que mon mon, quelque modeste qu'il soit, ne fût pas accolé à celui de l'homme qui nous a conduits à la ruine et au démembrement. Je ne me plains pas; si j'avais été moins sauvage ou moins honnête, — c'est affaire d'appréciation, — j'aurais aujourd'hui des appointements qui me manquent, et qui me manqueront probablement toujours.

L'enseignement est pitoyable au Conserva-

toire. Nous pourrions, Saint-Saëns, Guiraud, Massenet, moi et quelques autres, rajeunir cette école dont monsieur Auber a fait une maison que je ne saurais qualifier honnêtement puisqu'elle n'est pas honnête. — Il y a tel professeur de chant qui se livre au chantage le plus effréné. Un monsieur Z... oblige ses élèves à prendre chez lui des leçons particulières, à des prix ridicules, et, lorsque les élèves ne peuvent plus payer, on accepte leur linge, leurs effets, leurs bijoux, que madame Z... revend à une marchande à la toilette. Monsieur Auber trouve cela bon ainsi. Les professeurs de ce genre ne lui déplaisent pas, et puis, pourquoi changer ? cela marche depuis si longtemps !

Quant aux théâtres, ce sont des théâtres : cela dit tout ! Autrefois on plaçait à l'Opéra des chefs de service honorables, sérieux, qui entraient estimables au théâtre, et en sortaient estimés ! Tout cela est tristement changé !...

Espérons que le gouvernement honnête que nous possédons en ce moment se consolidera et remoralisera les arts, qui en ont grand besoin.

— J'ai aujourd'hui quelque chance de remplir une carrière honorable ; les portes me sont ouvertes, et ouvertes par moi. Mais quant à demander quelque chose à qui que ce soit, c'est ce que je ne saurais faire à aucun prix. — Il y a dix ans, je croyais au monde, j'y allais, et j'avoue naïvement m'y être amusé. Aujourd'hui, je ne suis pas misanthrope, je suis indifférent : je ne hais point, je dédaigne. En somme, je ne me trouve pas mal d'être ce que je suis. Le chemin que j'ai pris est long, mais je sais où il me mène. Tel qui paraît près du but n'y atteindra jamais, et, si la vie normale reprend son cours, j'y atteindrai bientôt. Et puis, je suis un des vingt ou trente hommes que j'estime ici-bas ! C'est quelque chose !

Lisez mes lettres toute seule, je vous en supplie : je ne me plains jamais, et je serais désolé que l'on pensât que je suis mécontent d'une position que j'ai voulue ainsi.

A bientôt, toujours mille tendres témoignages de mon affection dévouée.

GEORGES BIZET.

15 avril 1871.

IV

Mon cher ami,

Henry Baignères nous apporte deux lettres de madame Halévy qui nous tirent d'inquiétude. Vous n'avez donc pas reçu les lettres que nous vous avons adressées depuis notre arrivée au Vésinet ? Nous sommes ici complètement en sûreté, puisque cette rive de la Seine est occupée par des Prussiens qui ne semblent pas disposés à permettre à messieurs de la Commune de venir exercer jusqu'ici leurs gracieux talents de société !

Je commence, du reste, à me décourager complètement. Monsieur Thiers a un plan ! Mais Trochu et Palikao avaient des plans, eux

aussi ! J'ai vu plusieurs officiers qui m'ont paru très préoccupés des obstacles qui leur ferment l'entrée de Paris. Je passe une partie de mon existence à chercher les motifs qui ont pu décider monsieur Saisset à abandonner la partie, alors qu'il pouvait occuper formidablement une entrée de Paris, — Passy ou Porte-Maillot. — Qui nous donnera la clef de ce mystère ? Qui nous expliquera les bévues colossales exécutées par les gouvernements variés dont nous jouissons depuis un an ?

Les obus se promènent rue de Lisbonne : charmant ! On retrempe par le martyre cette vieille catholicité qui aurait bien fini par s'écouler. Ces brutes de Paris nous préparent des canonisations ! Bête et méchante, c'est trop pour une Commune seule. — Si tout cela finissait maintenant, on pourrait encore espérer une reprise d'affaires pour l'hiver prochain. Mais voici tantôt un mois que cette grotesque horreur s'est installée, et le plan, ran plan plan, ne va pas vite !

On a bu dix mille bouteilles de vin chez les

Pereire. On a pillé Galliffet, Murat, Wagram. On en pillera d'autres. Si l'élaboration du plan se prolonge encore un peu, il ne sera vraiment plus nécessaire de reprendre Paris, puisqu'il n'existera plus...

Les environs de Paris pullulent : tous les hommes à peu près valides ont détalé ou détalent de Paris par tous les moyens possibles et impossibles. On escalade les remparts la nuit, on risque de se faire canarder par les sentinelles. Drôle de pays ! drôle d'existence !

8, route des Cultures, au Vésinet, près Saint-Germain-en-Laye, Seine-et-Oise : c'est la troisième fois que je vous envoie ce petit morceau de littérature. Espérons que ce sera la bonne...

Je vous embrasse comme je vous aime, de tout mon cœur.

GEORGES BIZET

V

19 avril 1871.

Chère madame Halévy,

Non seulement nous n'acceptons pas vos affectueux reproches, mais nous sommes décidés, Geneviève et moi, à vous faire les scènes les plus violentes. Pourquoi nous accusez-vous d'indifférence ? Comment pouvez-vous supposer que j'aie négligé de vous écrire dès mon arrivée au Vésinet[1] ? Hélas ! tout est désorganisé dans ce pauvre pays, et la poste n'existe plus que de nom. Les lettres mettent quatre jours à parcourir, le kilomètre qui sépare le Vésinet de Port-Marly ; j'ai écrit à des amis, à Boulogne, qui

1. Apparemment, la lettre publiée plus haut, sous le chiffre III, n'était pas encore parvenue à son adresse.

n'ont reçu qu'une lettre sur trois que je leur ai adressées. J'avais hâte, croyez-le, de vous tirer d'inquiétude. Du reste, tout va bien ici : Geneviève est en bonne santé ; les nerfs se sont notablement détendus depuis deux semaines.

J'ai été arrêté, hier, à Saint-Germain ; on m'a demandé mes papiers !... Geneviève a été vive !... et j'ai dû converser quelques minutes avec un commissaire de police fort aimable qui a beaucoup ri avec moi de ma mésaventure.

Je ne ris plus guère, je l'avoue, et l'avenir me paraît impossible en France. L'insurrection vaincue, — et ce ne peut être long, malgré la faiblesse intellectuelle de certains généraux, — tout sera remis en question. Les cléricaux auront de grosses vengeances à exercer, et la cruauté de ces messieurs est connue ! Entre les fureurs des blancs et des rouges, il n'y aura plus de place pour les honnêtes gens. La musique n'aura plus rien à faire ici. Il faudra s'expatrier. Irai-je en Italie, en Angleterre, en Amérique ? Ces grosses et brutales questions d'existence

vont se dresser devant nous tous. Les ressources qui resteront à notre pauvre France se partageront, comme à l'ordinaire, entre les mains des intrigants et des médiocres. En somme, je suis tout à fait découragé et n'espère plus rien ici. L'Allemagne, le pays de la musique, est impossible pour tout ce qui porte un nom et un cœur français. Tout cela est triste ! La vie était si bien commencée pour nous ! Heureusement, j'ai quelque ressort, et, dès qu'une voie de salut s'offrira, je la saisirai. Se présentera-t-elle ? Espérons-le.

J'ai tout lieu de croire que votre mobilier sortira sain et sauf de cette nouvelle bagarre. Quant au Bas-Prunay, je vous ai dit mon avis. M. Delapalme[1] m'a paru décidé à se lancer dans des frais relativement considérables. Ces dépenses ne peuvent être couvertes que par l'avenir. De plus, l'entretien des jardiniers devient, vu les événements, une grosse, grosse dépense. Je persiste à croire qu'il eût été sage

1. Notaire de madame Halévy.

de reprendre en entier un mobilier qui va achever de se détériorer, de ne laisser que les quatre murs et de vendre quand même une maison qui est devenue hélas ! inhabitable ! — Mais mon avis peut être parfaitement mauvais, et il vaut mieux, sans doute, suivre celui d'un homme beaucoup mieux entendu que moi en semblable matières.

A Paris on ne pille que les personnes connues d'une certaine façon : MM. Pereire, de Galliffet, Murat, de Wagram, etc., et les hommes qui occupent actuellement une haute situation politique. D'ailleurs, j'ai mis plusieurs objets importants en sûreté. N'ayez pas d'inquiétude à ce sujet.

Nous vous aimons tendrement et vous supplions de ne plus jamais nous accuser, même alors que les apparences seraient contre nous.

Votre

GEORGES BIZET

VI

12 mai 1871.

Chère madame Halévy,

Le canon gronde avec une violence inouïe. Cette nuit, je n'ai pas fermé l'œil un seul instant. Ce tapage nocturne m'inspirait quelques réflexions philosophiques qui n'avaient rien d'égayant. Je me consolais en sentant Geneviève dormir paisiblement, en songeant à l'avenir qui nous dédommagera peut-être de tous nos chagrins. Je me suis remis au travail, et j'aurai deux opéras achevés à la fin de cet été [1].

1. Apparemment, *Namouna*, — qui devint *Djamileh*, opéra comique en un acte, paroles de Louis Gallet, représenté pour la première fois, au théâtre de l'Opéra-Comique, le 22 mai 1872, — et *Grisélidis*, opéra-comique en trois actes, qui demeura inachevé, sur un poème de Victorien Sardou.

Je n'ai pas de nouvelles depuis deux jours. Je vais aller en chercher dans une heure, en portant cette lettre à la poste. J'ai vu hier quelqu'un de chez moi et je puis vous affirmer que jusqu'au 11 nos effets et votre mobilier étaient intacts. On a beaucoup exagéré, heureusement, les méfaits de la Commune, au point de vue des propriétés particulières. J'ai plusieurs amis à Paris qui, malgré leur âge, n'ont pas été inquiétés.

Je vois avec plaisir que le goût des arts existe encore en ce pays, et qu'il est toujours un public digne d'apprécier et d'admirer les chefs-d'œuvre de notre cher Halévy[1].

Du reste, ces temps calamiteux ne sont pas sans précédents dans notre histoire ; et c'est toujours un sujet d'étonnement pour l'observateur que de voir avec quelle rapidité la nation française se plonge dans l'abîme et se relève presque du même coup. Le siège de Paris par Henri IV est une des plus mauvaises

1. Il était question de reprendre, à Bordeaux, *la Reine de Chypre*. — Voir, plus loin, la lettre X.

époques de la France, et, à coup sûr, la plus mauvaise de Paris. Six mois après, le pays avait atteint un degré de prospérité qu'il n'a peut-être jamais retrouvé depuis, malgré les immenses progrès de la civilisation. Il est vrai qu'Henri IV et Sully ne sont pas faciles à retrouver. Je me contenterais de Sully tout seul ; j'aimerais même mieux cela. On parle beaucoup d'Henri V... sans Sully, bien entendu : ce n'est pas mon compte.

Je suis revenu furieux de Versailles, il y a deux jours. Tout ce que Paris possédait de malhonnête parmi les gens habillés s'est donné rendez-vous aux Réservoirs. On y parle ouvertement du retour de Napoléon III... et dans quels termes ! Je n'ai pu m'empêcher de dire des choses fort dures à un monsieur qui n'en valait pas la peine, et qui d'ailleurs a l'habitude d'empocher les camouflets sans y répondre. Que sortira-t-il de toute cette boue ?... *chi lo sa* ?...

Mille tendres témoignages affectueux de votre

GEORGES BIZET

VII

27 mai 1871[1].

Chère madame Halévy,

Nous passons notre vie à monter sur les toits, terrasses, coteaux, belvédères et autres lieux élevés. Nous cherchons, la carte à la main, à nous orienter et à deviner ce qui peut advenir de nos pauvres bibelots. Jusqu'à présent, tout nous rassure : la rue Lepeletier, la rue de la Victoire et la rue de Douai nous semblent devoir être intactes. Les journaux, qui, d'ailleurs, exagèrent encore l'étendue de nos épouvantables désastres, ne signalent aucun incendie dans nos parages. La bande d'incendiaires, de

1. On sait que l'armée commandée par le maréchal de Mac-Mahon était entrée dans Paris le 24 mai.

brigands, de cannibales, qui s'est abattue sur Paris, et à laquelle j'ose espérer que les gens de bonne foi n'attribueront pas de couleur politique, a déjà vu disparaître ses principaux meneurs. J'ai causé hier avec un officier qui revenait de Paris. Ce garçon était très impressionné : les soldats sont furieux et fusillent un peu à l'aventure. Je suis inquiet pour deux ou trois amis qui sont plus curieux, plus aventureux qu'il ne convient en pareille circonstance. Nous sommes impatients aussi d'avoir des nouvelles de la pauvre Mélanie[1] : Passy a été effroyablement éprouvé. Hier, tout paraissait terminé, et cependant, à neuf heures du soir, nous avons vu un immense incendie sur Paris : — on parle des Magasins Réunis. — On va certainement soulager Paris de tous les drôles et surtout des drôlesses qui ont joué un rôle quelconque dans cette horrible bagarre, et nous allons enfin pouvoir respirer. J'irai à Paris dès que cela sera

1. Sœur de Fromental Halévy.

possible ; mais l'entrée et surtout la sortie sont absolument interdites encore aujourd'hui.

J'ai appris par vous la mort d'Auber. Le pauvre homme ne pouvait survivre à cette démolition de tout ce qui était sa vie. Si l'on veut continuer à récompenser le musicien le plus en évidence par la direction du Conservatoire, c'est Thomas qui sera nommé. *Hamlet* est une grande œuvre qui efface toutes les petites faiblesses musicales de cet homme honorable et excellent...

D'un autre côté, il serait peut-être temps de s'apercevoir que le Conservatoire n'a pas été créé pour servir de récompense au mérite d'un monsieur quelconque. L'artiste de talent est récompensé par son talent lui-même et n'a pas besoin d'autre chose. Si notre cher Halévy vivait, lui qui eût été aussi excellent administrateur que grand musicien, la question se fût résolue d'elle-même. Il eût été impossible de songer à une autre combinaison. Aujourd'hui (car, malgré nos désastres, on s'occupe encore

de ces petites choses), aujourd'hui, je sais que l'on songe à É. Perrin[1].

Geneviève vous a-t-elle suffisamment remercié de votre affectueuse idée de nous charger d'un envoi pour monsieur Thiers ? Mais, malheureusement, il serait difficile de ne pas attacher à notre démarche une interprétation qui serait fâcheuse pour moi. Donc, avec tous mes remerciements, refus tendrement reconnaissant.

A bientôt, chère madame Halévy, et croyez toujours aux sentiments tendrement dévoués de votre

GEORGES BIZET

1. Ancien directeur de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, et qui, depuis, fut administrateur général de la Comédie-Française.

VIII

29 mai 1871.

Chère madame Halévy,

Voici la vérité :

Le dernier coup de canon a été tiré hier dimanche, à deux heures et demie.

Les Tuileries (toute la partie du jardin), *la façade du Ministère des Finances, le Conseil-d'État, la Cour des Comptes*, et, dit-on, *le Mont-de-Piété, la Préfecture de Police*, la plus grande partie du *Palais de Justice*, un bon morceau de l'*Hôtel de Ville*, quarante ou cinquante maisons — détruits !

Sainte Chapelle sauvée !

Tout le reste est de l'invention de cette odieuse engeance de journalistes.

Les crimes commis sont assez épouvantables ; la société est suffisamment autorisée à se venger par les lois appliquées dans leur plus grande rigueur, sans que les gandins du *** se croient obligés de plonger toute la province dans l'anxiété. Lorsque nos maux sont déjà si extraordinaires, les exagérer ainsi est une mauvaise action.

Votre frère avait bien jugé la situation, il y a trois mois. J'étais aveugle, et, malheureusement, le gouvernement de la Défense nationale était non moins aveugle que moi.

Il n'est plus temps de récriminer. Dissoudre cette formidable association des gredins de tous pays est le plus pressé. Ne pas se laisser entraîner par la réaction catholique doit être la seconde préoccupation de nos gouvernants. Espérons.

On n'a aucune nouvelle encore des otages. L'archevêque de Paris est-il fusillé ?... Ce qui paraît malheureusement trop certain, c'est la mort de mon pauvre et excellent ami Chaudey, honnête et brave républicain, fusillé par ces bandits !

On m'affirme derechef, et de la façon la plus péremptoire, que la rue de la Victoire, la rue Lepeletier, la rue de Douai et le boulevard Malesherbes (40 et au-dessus) n'ont *aucunement* souffert.

Nous ne sommes donc pas atteints. Mélanie et Flore[1] sont rentrées à Passy ; elles vont bien.

Donc, rassurez-vous. Quant à nous, nous n'avions rien à redouter, puisque nous sommes *protégés* (!) par une garnison allemande.

Excusez le désordre de cette lettre, mais je tenais à vous rassurer complètement. Il y a eu du pétrole ; mais non dans la proportion indiquée par le *Gaulois*, le *Journal de Paris* et les autres. En somme, les intentions ont été aussi criminelles que possible, mais les résultats, quoique désastreux, ne sont pas irréparables. *Le Louvre, les Archives, l'État civil, le Grand Livre*, tout ce qui constitue l'organisation d'une société intelligente et artistique est sauvé !

Je ne vous parle pas de Wagner aujourd'hui.

1. Seconde sœur de Fromental Halévy.

Êtes-vous injuste !... Du reste, c'est le sort de ces grands génies d'être méconnus par leurs contemporains. Wagner n'est pas mon ami, et je le tiens en médiocre estime ; mais je ne puis oublier les immenses jouissances que je dois à ce génie novateur. Le charme de cette musique est indicible, inexprimable. C'est la volupté, la tendresse, l'amour !

Si je vous en jouais huit jours, vous en raffoleriez !... D'ailleurs les Allemands, qui, hélas ! nous valent bien en musique, ont compris que Wagner est une de leurs colonnes les plus solides. L'esprit allemand du XIXe siècle est incarné en cet homme.

Vous savez bien, vous, ce que le dédain a de cruel pour un grand artiste. Heureusement pour Wagner, il est doué d'un orgueil tellement insolent que la critique ne peut le toucher au cœur, — en admettant qu'il ait un cœur, ce dont je doute.

Je n'irai pas si loin que vous et je ne prononcerai pas le nom de Beethoven à côté de celui de Wagner. Beethoven n'est pas un homme,

c'est un dieu ! — comme Shakespeare, comme Homère, comme Michel-Ange ! — Eh bien : prenez le public le plus intelligent, faites-lui entendre la plus grande page que possède notre art, la *Symphonie avec chœurs*, il n'y comprendra rien, absolument rien. L'expérience a été faite, on la refait tous les ans avec le même résultat. Seulement, Beethoven est mort depuis cinquante ans et la mode est de trouver cela beau.

Jugez bien *vous-même*, en oubliant tout ce que vous avez entendu dire, en oubliant les sots et méchants articles et le plus méchant livre publié par Wagner [1], et vous verrez. Ce n'est pas la musique de l'avenir, — ce qui ne veut rien dire ; — mais c'est, comme vous le dites si bien, la musique de tous les temps, parce qu'elle est admirable.

Ouf !... Vous n'êtes pas convaincue, parbleu ! et vous n'êtes pas la seule ! Voltaire ne com-

1. Apparemment le pamphlet, sous forme de comédie antique : *Une Capitulation*, où Wagner avait bafoué Paris assiégé par les Allemands.

prenait pas Shakespeare, parce qu'il était prévenu par les *conventions*, qu'il croyait être la vérité. Vous êtes prévenue aussi, et de ces dernières pages vous ne croirez qu'une chose, — c'est que je vous aime de tout mon cœur.

GEORGES BIZET

P. S. — Il est bien entendu que, si je croyais imiter Wagner, malgré mon admiration, je n'écrirais plus une note de ma vie. *Imiter* est d'un sot. Il vaut mieux faire mauvais d'après soi que d'après les autres. Et, d'ailleurs, plus le modèle est beau, plus l'imitation est ridicule. On a imité Michel-Ange, Shakespeare et Beethoven ! Dieu sait les horreurs que nous a values cette rage d'imiter !...

IX

6 juin 1871.

Bien cher ami,

Je vous écris de Paris, enfin ! Notre maison a reçu bon nombre de balles, mais notre appartement a été absolument préservé, pas un carreau n'a bougé. La maison que vous habitez et vos deux propriétés sont *absolument intactes*. Nous avons donc été favorisés.

L'aspect de Paris est relativement bon : — beaucoup de monde, beaucoup de mouvement, et plus de gardes nationaux !...

L'armée a été plus que victorieuse : elle a été *modérée*. Pas un soldat ivre ! *Tout le monde* est du même avis à ce sujet !

L'Hôtel de Ville n'est plus qu'une admirable

ruine : c'est là le plus grand désastre que l'art ait éprouvé. Peut-être serait-il bon de conserver à jamais cette preuve de nos crimes afin de dégoûter les générations futures de ces folies que l'on nomme révolutions. La leçon est solide ; j'en prends ma part, je vous l'avoue naïvement et honnêtement. Veuille Dieu que la réaction ne nous fasse pas perdre le fruit de cette dure expérience !...

Écrivez-moi toujours au Vésinet : puisque nous y sommes, nous y restons. Cette combinaison est économique, c'est-à-dire excellente, par le temps qui court. — Geneviève embrasse sa mère et lui écrira par le prochain courrier. Comment va *Saint Pierre*[1] ?... Je travaille aussi, et j'espère que les affaires reprendront cet hiver. Le Lyrique est brûlé ! L'Opéra-Comique et l'Opéra sont saufs ! Vauthrot[2] est mort, et, dès que la question de l'Opéra sera sur le tapis, je m'offrirai pour le remplacer. Cette

1. Ouvrage de M. Hippolyte Rodrigues (1 vol. in-8°, Paris, 1872).
2. Chef de chant à l'Opéra.

position me mettrait tout à fait au-dessus de mes petites affaires.

Dites toutes nos tendresses à madame Halévy, et pour vous, cher, l'expression de notre entière et dévouée affection.

GEORGES BIZET

Le 3 juin était le second anniversaire de notre mariage ! Est-il nécessaire de vous dire combien nous avons pensé à vous ? Si nous pouvions vous aimer plus que nous vous aimons, ce serait ce jour-là !

X

Chère madame Halévy,

Quelle bonne, charmante et spirituelle lettre ! Aussi je lâche ma suite d'orchestre, ma copie, Choudens, ma symphonie et le reste, pour

répondre immédiatement à tant d'aimables choses !...

Article premier. — S... ! — Ce nom m'a fait bondir !... Mais le prénom m'a un peu calmé. M. Frédéric S..., le frère du vôtre, m'a inspiré la haine la plus vive, la plus furieuse !... J'ai eu l'intention de tuer ce monsieur et j'aurais sans doute trouvé le moyen de mettre mon projet à exécution, si les événements n'avaient pas détruit le motif de cette haine corse ! Pourtant, comme je suis mauvais comme une gale, il m'est resté un grand fond de malveillance pour ce nom-là. Si votre homme chante comme Faure, et surtout s'il chante merveilleusement *la Reine de Chypre*, on verra à lui pardonner les torts involontaires de son frère ! Suis-je gentil ?... Seulement, il fera bien de renoncer à sa voix de tête !,.. cela n'est plus de mise aujourd'hui !

2° *Pensions de retraite. — Les pensions de retraite ne sont pas reversibles sur la famille du défunt*. On me donne ce renseignement, que je crois exact ! Monsieur Thiers lui-même n'aurait pas le pouvoir de faire un tel passe-droit sur les

fonds de l'État, et vous ne voudriez pas faire une pareille demande. Du reste, je vais m'informer et vous dirai ce que j'aurai appris à ce sujet.

3° *Bas-Prunay.* — Je suis plus de votre avis que vous-même, mais je n'y puis rien.

4° *Reine de Chypre.* — Halanzier, qui a le droit de quitter l'Opéra à la fin d'avril, ne veut rien dépenser d'ici là : or les décors de *la Reine de Chypre* sont brûlés. Voilà !

5° *Noé*[1]. — Y songer en ce moment, avec la troupe actuelle de l'Opéra, serait un crime !

6° — *Namouna*[2], *moi*, etc. — Les malheurs que nous venons de supporter ont un peu désorganisé les théâtres : il y aurait danger à trop presser. Il est toujours probable que *Namouna* passera cet hiver ; mais il y a bien des considérations à respecter. Ne me croyez pas découragé. Si je voyais un de mes contemporains me dépasser de plusieurs longueurs, j'en serais ému, je l'avoue. Mais, tout en marchant péniblement

1. Opéra en trois actes de Fromental Halévy, — œuvre posthume, achevée, orchestrée par Georges Bizet ; n'a jamais été représentée.
2. Voir, plus haut, une note de la lettre VI.

et lentement, je tiens facilement la corde. Wagner, le grand, l'immense musicien que vous adoreriez si vous connaissiez sa musique, est tellement en dehors et au-dessus de tous les vivants, qu'il n'y a pas à s'en préoccuper. D'ailleurs, je n'ai pas à redouter des hommes qui finissent leur carrière. Au-dessous de Wagner, Verdi et Gounod jouissent de la situation que leur fait leur grand talent. Massé s'académise depuis longtemps. (En passant, je vais vous faire un aveu : je crois très peu aux académies et pas du tout à la Légion d'honneur. Ces deux institutions n'ont illustré personne ; elles ont, au contraire, été illustrées par les hommes supérieurs qui ont daigné leur prêter l'éclat de leurs noms. Tout cela a eu sa raison d'être ; mais c'est un peu fatigué ! Les académies ne rencontrent pas toujours des Halévy, et la Légion d'honneur devient fort ridicule. En musique, les X..., les Y..., ont détruit le prestige qui s'attachait à cette trop impériale institution. On ne peut guère refuser ce soi-disant honneur : on ressemblerait à

Courbet le Communard !... Mais on met ça dans sa poche. M. de Morny a donné un exemple qui est fort imité. On ne portera plus cette étoile de l'honneur dans quelque cinquante ans ; j'excepte les militaires, bien entendu.) Je ferme ma parenthèse et je continue. Thomas écrira peut-être encore un *Hamlet*, je le désire pour lui. Mais il ne peut augmenter ni modifier sa magnifique situation. Notre tour va donc arriver. Nous sommes quatre ou cinq, pas plus; et il y a de la place pour nous tous. — Je ne fais pas fi du théâtre, croyez-le, et pour preuve : j'ai trois ouvrages en préparation [1] !... Seulement, la symphonie, qui est au théâtre ce qu'est le portrait au décor, m'empoigne au dernier point. Si notre cher Halévy était là, il en ferait aujourd'hui. Quel malheur ! combien je regrette qu'il ne nous ait pas laissé en dehors du théâtre quelques symphonies avec des andantes comme la marche funèbre de *la Juive !*... si toutefois on

1. *Namouna*, *Grisélidis*, et la musique qu'il composait pour l'*Artésienne*, d'Alphonse Daudet ; — la pièce ne fut représentée, au Théâtre du Vaudeville, qu'en octobre 1872.

peut regretter quelque chose devant une carrière si noblement, si purement remplie !

Maintenant il faut que je vous fasse une scène, — que dis-je ? deux scènes !... (J'aime à lutter avec vous, d'abord parce que cela me procure des lettres « amours », puis aussi parce que vous ne vous laissez pas convaincre !...) Vous, avez dit : « *Le Pré aux Clercs, la Dame blanche, les Mousquetaires !* »

LA DAME BLANCHE !...

Écoutez : un jour, je développais devant Halévy des théories un peu subversives sur *la Dame blanche.* Je disais simplement la vérité : « C'est un opéra détestable, sans talent, sans idée, sans esprit, sans invention mélodique, sans quoi que ce soit au monde. C'est bête, bête, bête !... » Halévy, se retournant vers moi, avec son fin sourire, me dit (j'ai un témoin) : « Eh bien ! oui, tu as raison, c'est un succès incompréhensible, cela ne vaut rien ; seulement, *il ne faut pas le dire !...* »

Il avait sans doute raison, mais faisons justice entre nous, gens intelligents, de cette jocris-

serie prud'hommesque, qui ne peut plus amuser que les sapeurs, les bonnes d'enfants et les concierges !... Tout ce que vous voudrez : Paul de Kock, Signol, l'Empire, tout, tout, tout ! mais pas *la Dame Blanche !*

Maintenant, réfléchissez bien sur la grosse vérité trop ignorée que je vais vous soumettre. *En art* (musique, peinture, *sculpture surtout*), comme dans les lettres, ce qui fait le succès, c'est le *talent*, et non l'*idée.* Le public (et je parle des gens intelligents, le reste n'existe pas : voilà ma démocratie, à moi), le public ne comprend l'*idée* que *plus tard.* Pour arriver à ce *plus tard*, il faut que le talent de l'artiste, par une forme aimable, lui fasse la route facile et ne le rebute pas dès le premier jour.

Ainsi, Auber, qui avait tant de talent avec peu d'idée, était presque toujours compris, tandis que Berlioz, qui avait du génie sans aucun talent, ne l'était presque jamais ! Jamais un livre, quelque remarquable qu'il soit par l'idée, ne sera supporté s'il est mal écrit, tandis qu'un rien, une bagatelle, ira aux nues si la forme en

est claire, limpide. Ne parlez pas de science à un musicien : ce que vous appelez « la musique savante » est tout bonnement maladroitement fait. (Je parle en général.) Mozart et Rossini avaient tous deux le talent le plus prodigieux qui se puisse imaginer : lorsqu'ils ont eu l'inspiration, ils ont créé *Don Juan*, *la Flûte enchantée*, *le Barbier de Séville* (un peu vieilli), *Guillaume Tell* ; avec le talent seul, ils ont créé toutes ces assommantes symphonies, *Sémiramis*, presque tout *Otello*, etc., etc., etc., — et le public a cru longtemps que ces partitions, qu'il ne veut plus applaudir aujourd'hui, étaient le *nec plus ultra* de l'idée ! — Il y a quinze ans, lorsque je disais : « *Sapho* et les chœurs d'*Ulysse* sont des chefs-d'œuvre, » on me riait au nez. *J'avais raison,* et j'ai raison aujourd'hui. Seulement, je suis destiné à avoir raison quelques années trop tôt.

Maintenant, n'allez pas me prendre pour un sectaire. Je suis éclectique. Le beau, c'est-à-dire la réunion de l'idée et de la forme, est toujours beau. *La Juive*, *les Huguenots*, les deux premiers

actes de *Guillaume Tell, la Traviata*, n'ont rien à craindre du temps, au contraire. Il est clair que le premier acte des *Huguenots* n'est pas bon, mais qu'importe ? Les parties faibles de pareilles œuvres sont à leur place, la critique n'a rien à faire chez ces messieurs.

Quant au public proprement dit, il n'a pas d'opinion. On lui dit que Michel-Ange est un Dieu, et on a raison ; il le croit, bien qu'il soit incapable d'y rien comprendre.

Descendez au fond des consciences, et vous y verrez qu'Homère, Phidias, Dante, Michel-Ange, Cervantes, Shakespeare, Beethoven, — les dieux, enfin, ennuient considérablement le bon badaud qui n'ose protester contre ces vérités reconnues, et qui s'en venge en contestant les vérités qui ne sont pas encore consacrées. Relisez la lettre de Scudéry sur *le Cid* ! C'est toujours la même plaisanterie. L'artiste n'est à son plan que *cent ans* après sa mort ! Est-ce triste ? non. Ce n'est que bête. Au fond, allez, nous sommes presque d'accord, et, si vous connaissiez bien Wagner, et Schumann, nous le

serions tout à fait. Je voue en jouerai : vous verrez !

Mille tendresses de vos enfants qui vous aiment de tout leur cœur.

GEORGES BIZET

FIN

TABLE

Paris. — Imp. L. Pochy, 52, rue du Château. — 1246-10-08

